J. Rouzière

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# LES ONDES AMOUREUSES




PARIS
*LIBRAIRIE PLON*

M.CM.XXXI

20e mille

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

*25 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont 14 numérotés de 1 à 14, et 11 hors commerce, marqués H. C. ;*

*40 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 36 numérotés de 15 à 50, et 4 hors commerce, marqués H. C.;*

*et des exemplaires sur papier d'alfa,*

*constituant l'édition originale.*

# LES ONDES AMOUREUSES

# OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

## OUVRAGES SUR LA GUERRE

*Le Chevalier de l'air.* **Vie héroïque de Guynemer.**
*La Chanson de Vaux-Douaumont.* — I. **Les Derniers jours du fort de Vaux** (9 mars-7 juin 1916.)
*La Chanson de Vaux-Douaumont.* — II. **Les Captifs délivrés** (Douaumont-Vaux : 21 octobre-2 novembre 1926).
**Trois tombes. — La Jeunesse nouvelle. — Le Plessis-de-Roye.**
*Pour l'Alsace.* **Vie et mort du général Serret.**
(Librairie Plon.)
**La Bataille devant Souville.** (Renaissance du Livre.)

## ROMANS ET NOUVELLES

**Murder-Party ou celle qui n'était pas invitée.**
**La Goutte d'eau.**
**Tuilette.**
**Valombré.**
**Sous les pins aroles.**
**Andromède et le monstre.**
**Le Calvaire de Cimiez.**
**Rap et Vaga.**
**Le Barrage.**
**Les Jeux dangereux.**
**Le Cœur et le Sang.**
**L'Amour et le Bonheur.**
**La Chartreuse du Reposoir.**
**La Vie est un sport.**
**Yamilé sous les cèdres.**
**La Maison morte.**
**Ménages d'après-guerre.**
**Les Yeux qui s'ouvrent.**
**La Robe de laine.**
**La Neige sur les pas.**
**Le Pays natal.**
**La Fée de Port-Cros.**
***La Nouvelle Croisade des enfants.**
**Le Fantôme de la rue Michel-Ange.**
*La Vie recommence :* **La Résurrection de la chair.**
*La Vie recommence :* **La Chair et l'Esprit.**
**La Croisée des chemins.**
**L'Écran brisé.**
***La Petite Mademoiselle.**
**La Maison.**
**Les Roquevillard.**
**Le Carnet d'un stagiaire.**
**L'Amour en fuite.**
**Le Lac noir.**
**Une honnête femme.**
**La Peur de vivre.**
**Jeanne Michelin.**
(Librairie Plon.)

## ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

**Vies intimes. — Barbey d'Aurevilly.**
**Saint François de Sales et notre cœur de chair.**
**La Jeunesse d'Octave Feuillet. — Jules Lemaître.**
***Les Pierres du Foyer. — Visages français.**
**La Vie au Théâtre** (1907-1909, 1909-1911, 1911-1913, 1913-1919, 1919-1024).
**Portraits de femmes et d'enfants. — Portraits d'hommes.** 2 vol.
**Amours du temps passé. — L'Ecran brisé.** (Pièce).
**La Claire Italie. — Sur le Rhin.**
**Voyageurs d'Orient.** 2 vol. — **Dans la montagne des Druses.**
(Librairie Plon.)

**Ames modernes.** (Perrin et Cie, éditeurs.)
**La Glorieuse misère des prêtres. — Le Marchand de bonheur ou la Chasse aux misères. — L'Abbé Fouque.** (Flammarion éditeur.)
**Châteaux en Suède.** (Hachette éditeur.)

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1931.

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

# LES ONDES AMOUREUSES

## (FEMMES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI)




PARIS
LIBRAIRIE PLON
*LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT*
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

*A MADAME ARTHÈME FAYARD*

*qui a bien voulu s'intéresser à la suite de ces* petits faits *plus ou moins* vrais — *plutôt plus que moins — à mesure qu'ils paraissaient dans* Candide

*en hommage de*
*sympathie amicale*
*et en souvenir de ses aimables*
*réceptions de la rue de la Faisanderie.*

*H. B*

# *PRÉFACE*

## *FEMMES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI*

*C'était le titre que devait primitivement porter ce recueil de notes sur la vie contemporaine. Mais y a-t-il des femmes d'hier et des femmes d'aujourd'hui? Notre époque est-elle si différente de celles qui l'ont précédée et ne se vante-t-elle pas à l'excès de son originalité? Les modes et les inventions nouvelles changent-elles les cœurs ou sont-elles elles-mêmes le signe d'un changement?*

*Dans* Tuilette, *j'ai tenté d'esquisser le portrait d'une jeune fille moderne. Mes lecteurs se souviennent-ils de la fête qu'elle donne à Compiègne, ou plutôt que donne sa mère en l'honneur de ses dix-huit ans? Les deux salons donnent sur le jardin où l'on peut se promener entre les danses. Il y fait une douceur printanière. Mme Albigny s'est assise et pérore dans un groupe. Précisément elle entame, une fois de plus, le procès de ces nouvelles jeunes filles :*

*— Si mal élevées, chère amie, si mal élevées! Elles*

*ont beau passer pour instruites, se hérisser de brevets ou de diplômes, se matelasser de sciences, elles n'ont plus d'éducation. La pratique des sports achève de les déclasser. Comparez-les à leurs mères. Mais, grâce à Dieu, il en est d'autres à l'ancienne mode. Sans doute, on flirtait, autrefois. Il n'y avait déjà que trop de familiarités entre jeunes gens. Mais qu'était-ce, je vous prie, auprès de la camaraderie d'aujourd'hui? C'est la liberté, la liberté complète. Jeune homme et jeune fille sortent ensemble, fument ensemble, boivent ensemble. Et ces invitations sans parents! Bien plus! on met au bas des cartes : s. b. i. Sans bouches inutiles. Les bouches inutiles, ce sont les nôtres, mesdames.*

*Elles ne le seront pas longtemps. Car Tuilette les vient conduire au buffet, où elles ne peuvent se rassasier. Sandwiches, gâteaux, petits fours, s'y engouffrent. Et les glaces ou les cafés glacés. Il est vrai qu'on refuse le porto. Le porto comme le cocktail : encore une ivresse nouvelle!*

*Mme Albigny a trouvé un contradicteur : un monsieur entre deux âges que personne ne connaît. Il lui objecte, avec courtoisie, que ces jeunes filles d'aujourd'hui ont passé tristement les années de la guerre, sans aucun des plaisirs de leur âge, sans cette confiance dans la vie qui leur eût permis de s'épanouir. Combien d'entre elles ont connu ces deuils qui modifient l'avenir, la mort d'un frère aîné, d'un père! Combien d'entre elles ont dû se préparer hâtivement, parfois clandestinement, à une carrière à cause de la*

*transformation des fortunes? Se sont-elles plaintes? Elles peuvent avoir tous les défauts du monde, il faut, du moins, leur reconnaître le courage.*

*C'est donc une grande pitié que d'entendre certaines conversations où les jeunes filles d'aujourd'hui sont déchirées à belles dents. On les prétend opposer aux jeunes filles d'autrefois et réserver à celles-ci je ne sais quel brevet de vertu. Quelle niaiserie! Mais il n'y a de changé que des apparences. Ce sont, et ce seront toujours les mêmes, qui feront médire d'elles. J'ai commencé de bonne heure à observer les mœurs et n'ai point remarqué plus de rigorisme autrefois qu'aujourd'hui. Le fait d'avoir des cheveux longs, de cacher ses jambes et d'être accompagnée au cours ou à la promenade a-t-il jamais porté en lui-même une autre signification que celle de la mode? Mais que le fait de la guerre et celui des nouvelles conditions économiques de la vie actuelle comportent des conséquences que nous ne sommes pas les maîtres de modifier, voilà qui a une autre importance.*

*J'admire, au contraire, ces jeunes filles nouvelles qui se sont adaptées aux exigences contemporaines, qui ont assez d'adresse et de décision pour conduire dans les villes les plus encombrées une automobile, qui prennent des brevets d'infirmière et supportent la vue des plus horribles plaies, qui passent des examens comme leurs camarades masculins et souvent mieux qu'eux, et qui entrent en carrière, et qui gagnent leur vie, parfois plus que leur propre vie, celle d'une mère ou de frères et sœurs, et qui,*

*à travers tant d'ennuis et d'efforts, tâchent encore de montrer un visage gai et agréable. En vérité, je crois que nous devons beaucoup louer cette nouvelle génération de femmes si vaillantes, pour qui la fondation et la garde du foyer sont demeurées, d'ailleurs, le but naturel et normal. Le nombre des brebis galeuses ne me paraît pas avoir beaucoup augmenté.*

*Mais voilà : l'instruction des femmes et les différentes conquêtes qu'elle leur a valu dans le domaine intellectuel et dans nombre de carrières ont rencontré des adversaires résolus, spécialement parmi les hommes qui semblent ne pas vouloir de la concurrence féminine. Guy de Maupassant, dans une préface célèbre qu'il écrivit pour une réédition de* Manon Lescaut, *disait déjà :*

*« Malgré l'expérience des siècles qui ont prouvé que la femme, sans exception, est incapable de tout travail vraiment artiste ou vraiment scientifique, on s'efforce, aujourd'hui, de nous imposer la femme médecin ou la femme politique. La tentative est inutile, puisque nous n'avons pas encore la femme peintre ou la femme musicienne, malgré les efforts acharnés de toutes les filles de concierge et de toutes les filles à marier en général, qui étudient le piano et même la composition avec une persévérance digne d'un meilleur succès, ou qui gâchent de la couleur à l'huile et de la couleur à l'eau, travaillent la bosse et même le nu sans parvenir à peindre autre chose que des éventails, des fleurs, des fonds d'assiette ou des portraits médiocres. La*

*femme, sur la terre, a deux rôles très distincts et charmants tous deux : l'amour et la maternité... »*

*Combien d'hommes, et même d'hommes supérieurs, partagent cette hostilité envers l'instruction des femmes et s'imaginent qu'ouvrir leur cerveau c'est fermer leur cœur! Je connais peu d'épigrammes du dix-huitième siècle, qui fut le siècle de l'esprit, aussi charmantes que celle-ci, adressée par Rivarol à sa chère Manette, et qui marque avec tant de gentillesse cette façon câline et dédaigneuse d'aimer, propre à quelques grands hommes :*

...Ah! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un beau fruit
Et de l'esprit comme une rose...

*Une jolie tête peut être ornée d'autre chose que de jolis zéros. Une femme peut aspirer à plaire un peu plus longtemps et un peu autrement qu'à la seule heure du berger. Son éducation doit la préparer, si elle se marie, à être pour son mari une vraie compagne, c'est-à-dire une assistante, une aide et une conseillère en même temps que la grâce de ses jours, et, si elle ne se marie pas, à gagner par son travail son indépendance, à élargir sa vie en l'utilisant mieux. Le sport et l'étude, la résistance physique et le développement intellectuel l'y aideront.*



*Sport et étude, j'en conviens, ont contribué à créer ce nouveau type de la femme que nous voyons évoluer aujourd'hui. Regardons-la, en effet, aller et venir.*

*Les cheveux courts, les robes courtes — ce qui relègue au magasin d'accessoires tous les traits d'esprit des vieux philosophes, un Schopenhauer avec son axiome injurieux : « Les femmes ont les cheveux longs et les idées courtes, » un Dumas fils avec sa sentence devenue puérile : « Les robes courtes des filles font les jeunesses longues des mères », — au fait les robes se sont beaucoup allongées, mais ce sont les robes du soir, ce qui est beaucoup plus élégant et seyant, et, quant aux robes de jour, si elles ont bien fait de gagner quelques centimètres, car leur exiguïté devenait ridicule, elles ne reprendront pas, à moins d'une sottise des couturiers, ces anciennes dimensions qui ne conviennent plus à l'activité contemporaine, — donc, cheveux courts et robes à mi-jambes, et le chapeau enfoncé ou retiré en un clin d'œil. Au fait, n'y a-t-il pas dans* le Savoir-Vivre en France, *d'Eugène Marsan, précisément un chapitre délicieux sur le chapeau?*

« *Il entre bien sur leur petit crâne, écrit-il. Il les protège. Elles n'ont même plus besoin d'un miroir. Attendez un peu! elles vont se mettre à s'en servir pour exprimer tous leurs plus divers sentiments. Déjà, quand elle a trop chaud, elle le rejette en arrière.*

*Plus simplement, lorsqu'elle téléphone, et c'est alors par force, assure-t-elle, pour dégager l'oreille... Déjeune-t-elle chez une bonne amie, y goûte-t-elle familièrement, son chapeau est capable de rester dans l'antichambre comme le tien. L'autre jour, gardée à dîner au dernier moment, une jeune femme coiffa du sien un gros vase de Chine qui s'en trouva réjoui. J'en ai même vu une, sur le quai d'une gare, qui regardait partir son ami. Elle avait ôté son chapeau. Qui sait pourquoi? Sans y réfléchir. Tout son visage était exposé. Lorsqu'il partit vraiment, lorsque le train s'ébranla, nous vîmes la petite main de l'abandonnée s'élever par un mouvement de la grâce le plus sobre. Et le chapeau était là, le chapeau faisait signe... »*

*Ce chapeau, qui, jadis, hier encore, réclamait tant de temps devant la glace pour être coiffé, — assez de temps pour que le mari le plus patient prît une crise de nerfs, — s'ôte et se remet pour un oui, pour un non. Mais il n'y a pas que la coiffure. La femme, la jeune fille d'aujourd'hui, le matin, le soir, sont plus vite prêtes que les hommes. Elles les attendent, mais sans patience. Elles sont tout de suite en route, pour un sport, pour un cours, pour un emploi, pour le plaisir, et toujours pressées. Pour un cours : elles passent des examens, des brevets d'infirmière, de chauffeur, de sténo-dactylographe, etc., etc. Il en est qui deviennent archivistes paléographes. Il en est qui maintiennent la culture latine, et même grecque, en péril. Mais il en est peu,*

*très peu, trop peu, qui restent chez elles. Évidemment, les devoirs domestiques sont sacrifiés.*

*Quel palmarès l'an dernier, en France, dans les deux domaines : celui du sport et celui de l'étude! Mlle Maryse Bastié enlève à une étrangère, Mlle Léna Bernstein, le record féminin de durée pour avions légers : elle reste en l'air trente-sept heures cinquante-trois secondes, plus longtemps que n'ont mis Costes et Bellonte pour franchir l'Océan. Imaginez sa résistance. Résistance égale à celle de cette charmante Américaine, miss Ruth Elder, vingt-trois ans, deux prix au concours de beauté, qui a risqué, il y a deux ans, si gentiment sa vie dans les airs en traversant, déjà, l'Atlantique, qui a été recueillie providentiellement par un bateau hollandais et qui, dans son audacieux naufrage, ne regrettait que le bâton de rouge dont elle aurait eu besoin avant d'atterrir, comme elle y comptait, à Paris, capitale de la mode.*

*Après les sportives, voici les diplômées. Aux dernières promotions de l'École des Chartes, le premier rang fut toujours donné à une jeune fille. Mlle Jacqueline David remporte un premier prix au concours général des lycées, enfin ouvert aux jeunes filles. Mlle Bonnard se classe première, à moins de vingt ans, à l'agrégation de grammaire, et Mlle Christiane Gouard entre à l'École Centrale comme major de promotion. Elles commencent à entrer au Quai d'Orsay par le concours des Affaires étrangères; elles obtiennent des prix de Rome (médaille, sculpture, peinture); la dernière liste des internes des hôpi-*

*taux porte quelques noms féminins, et l'une d'elles, enfin, n'a-t-elle pas été nommée médecin-chef dans l'un des hôpitaux de Paris?*

*Il arrive même qu'elles cumulent, diplômées et sportives ensemble, témoin Mlle Marthe Oulié, qui a pris part à cette fameuse croisière de* La Perle, *sur la Méditerranée, croisière où trois jeunes filles, celle-ci, Mlle de Saussure, qui porte un nom illustre à Genève et ailleurs, et Mlle Mallard, cette dernière marin réputé, se sont tirées d'affaire toutes seules dans leur petit bateau à voiles, malgré le mauvais temps et le danger des récifs. Or, Mlle Marthe Oulié a passé son doctorat ès lettres avec une thèse savante et considérable sur* Le Prince de Ligne.

*D'où viennent, principalement, ces succès? De la volonté féminine, égale à celle de l'homme si elle ne lui est pas supérieure. Prenez celles qui se sont fait un nom, dans le domaine du sport comme une Suzanne Lenglen, ou dans le domaine de la science comme cette Marie-Louise Paris qui a fondé et qui dirige la première école de femmes ingénieurs. Leur esprit de suite, leur obstination sont extraordinaires.*

*Claude Anet, le romancier d'*Ariane, *mort prématurément, avait consacré tout un livre à Mlle Suzanne Lenglen. La Grèce, assurait-il, lui aurait élevé une statue. Il est certain que les statues des coureurs et des joueurs de tennis feraient meilleure figure sur nos places publiques que celles de nos hommes politiques, dont les costumes et les visages nous apparaissent pareillement difformes la plupart du temps.*

*Une Suzanne Lenglen est unique en effet. A quinze ans, formée par un père qui, précisément, lui enseigne à diriger toujours sa conduite dans le combat, à se faire une tactique, à* penser *ses coups, elle gagne le championnat international. Tout le monde est surpris de cette précocité. Que va devenir cette enfant prodigieuse? Mais nous sommes en* 1914, *la guerre éclate et il n'est plus question de tennis.*

*Après la guerre, quand le goût des jeux succède à la douleur des batailles, l'astre naissant, et si vite disparu, reparaît. Suzanne Lenglen, à vingt ans, gagne le championnat de Wimbledon. Ce fut une journée fameuse. Après les épreuves éliminatoires, il lui fallut triompher de Mrs Lambert-Chambers, championne pour la septième fois. Le récit de cette lutte, dans le livre de Claude Anet, est pathétique. Suzanne gagne péniblement la première manche à* 10 *sets contre* 8 ; *elle perd la seconde à* 4-6. *Épuisée, elle arrive à dominer sa fatigue et ses nerfs au cours de l'interminable troisième partie et gagne enfin à* 9-7, *parce que, dans le danger, c'est chez elle la tête qui commande, qui rassemble les forces en fuite, qui dirige la manœuvre. Je me souviens de ce mot que me disait un camarade de courses :*

*— On marche bien plus longtemps après être fatigué qu'avant d'être fatigué.*

*Mais voici, maintenant, Mlle Marie-Louise Paris. Imaginez une petite femme alerte, jamais en place, débordant de vie, d'intelligence, de clarté, ayant la passion des idées, le goût et l'art de persuader, et,*

*en même temps, toute simple et toute modeste avec ses grands bagages d'érudition et de culture, pas pédante pour un sou, pas impérieuse le moins du monde, et qui fait accepter son autorité sans l'avoir demandée. Il n'y a qu'à bien regarder ses grands yeux noirs pour la comprendre et la connaître toute. Le regard est d'une telle limpidité, d'une telle loyauté, d'un tel amour du bien qu'il attire et conquiert immédiatement. On devine en elle une flamme. Mais comment cette flamme a-t-elle jailli pour devenir un grand feu dévorant?*

*Sans épreuves il n'y a pas de grands hommes. Marc-Aurèle disait qu'il fallait faire de l'obstacle la matière de nos actions. Les jeunes gens s'appuient sur l'épreuve comme le cheval sur le mors. Faute de ce point d'appui, ils courent n'importe où. Tandis que les voilà obligés de se ramasser sur eux-mêmes, de prendre possession de toutes leurs forces qu'ils ne soupçonnaient pas. Mlle Paris, d'une vieille famille provinciale, est l'aînée de six enfants. Son père, officier de carrière, en garnison à Besançon, perd sa fortune. A dix ans, la petite se rend compte des tiraillements, de la gêne familiale. Eh bien, elle travaillera. D'abord en cachette, dans l'ombre. Elle se déclare prête à passer ses brevets. Elle les passe, l'élémentaire et le supérieur. Elle s'en sert pour donner des leçons. Première étape.*

*Toute petite étape, qui ne lui suffit pas longtemps. Les besoins de la famille augmentent avec la guerre. Ce n'est pas à Besançon qu'elle trouvera des débouchés*

*suffisants. Il n'y a que Paris. Elle débarque à Paris, étudiante et professeur ensemble. Car elle s'est rendu compte des limites trop étroites de son instruction primaire. Elle donne des leçons à trois francs l'heure dans une institution du Champ-de-Mars et, en même temps, elle prend ses diplômes de baccalauréat, de licence. Son père est mort, les siens ont besoin d'elle. Il faut se hâter. Va-t-elle entrer dans l'enseignement officiel où l'on cherche à l'attirer? Non; elle songe à l'industrie. Elle entre à l'École spéciale de Mécanique et d'Électricité de la rue de Sèvres et obtient ce nouveau diplôme ainsi que celui de l'Institut Électrotechnique de Grenoble. Aussitôt on lui offre un emploi dans une usine. La voilà ingénieur, avec de très beaux appointements, car sa valeur est connue et classée. C'est la victoire. Elle a bataillé rudement, cruellement. Elle a, durant ces années d'apprentissage, montré une résistance, une endurance, une énergie, qui ont forcé l'estime et l'admiration. Et elle a coudoyé tant de sœurs de lutte, tant de vaincues. Maintenant, elle a atteint le port. Elle n'a plus qu'à s'abandonner à sa vie heureuse.*

*Ah! que c'est mal la connaître! Elle ne s'arrêtera pas longtemps à cette deuxième étape. La flamme qui a jailli en elle est sortie d'elle. Elle rayonne, elle brûle ceux qui l'approchent.*

*— Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle? N'êtes-vous pas satisfaite?*

*— Oh! non...*

*Elle a souri, elle a revu toutes les pauvres jeunes*

*filles sans fortune qu'elle a coudoyées, et qui ne sont pas aidées, et même sont piétinées par les hommes dès que ceux-ci ont aperçu en elles des concurrentes. Des concurrentes? Pas encore : elles vont le devenir. Il faut les enseigner, les préparer et leur trouver des carrières conformes à leurs aptitudes. Et la voilà qui crée son école de femmes ingénieurs. Elle n'a pas de local. Bah! elle logera chez les autres pour commencer. Elle s'adresse au Conservatoire des Arts et Métiers et à l'École Centrale. Elle obtient tout ce qu'elle veut. Et elle ouvre alors son Institut Électro-mécanique féminin, avec ce programme :*

« *Loin de nous la pensée de faire concurrence aux hommes. Nous n'ambitionnons pas plus de les suivre sur le chantier que de remplir les fonctions que leur réservent certaines de leurs aptitudes naturelles. Le champ de l'activité féminine s'étend aux bureaux d'études et aux laboratoires.* »

*Et, dans ce champ, elle réussit au point que les industries lui réclament ses élèves. Ainsi assure-t-elle l'avenir de tant de ces jeunes filles intelligentes qui, sans elle, n'eussent point trouvé leur chemin.*

*Cependant, son rêve n'est pas encore réalisé. Elle voudrait installer à part son Institut, avec des amphithéâtres, des laboratoires d'études et de recherches scientifiques, une pension de famille, enfin, pour ces jeunes filles qui se logent si mal à Paris, qui n'y sont pas gardées et qui n'y mangent pas toujours à leur faim. Il lui faudrait quelques millions. Elle les*

*trouvera, car la flamme de science est aussi, chez elle, flamme de charité.*

*
* *

*La volonté de réussir, de se faire elle-même sa vie n'expliquerait pas à elle seule la recherche d'indépendance qui est si manifeste chez la jeune fille d'aujourd'hui. Cette recherche d'indépendance a été favorisée par la diminution de l'autorité dans la famille. Dans un excellent essai sur la jeunesse britannique d'après-guerre — et cette jeunesse britannique n'apparaît guère différente de la nôtre — M. Cloudesley Brereton dénonçait, comme l'un des symptômes les plus significatifs du changement des mœurs, cette crise de l'autorité.*

*« Notre enfance, écrivait-il spirituellement, a été élevée sous un régime de monarchie absolue, sinon de vraie tyrannie, qui avait pour première maxime d'État : « Les enfants sont faits pour se taire. » A quoi s'ajoutait un décalogue, ou plutôt un « hectalogue », de prohibitions quasi hébraïques de « Tu ne feras pas... ». Les parents de la génération suivante se sont peu à peu mués en souverains constitutionnels, tandis que leurs enfants jouissaient, sous une loi non écrite, de beaucoup de droits et de privilèges; le chapitre des devoirs et obligations était déjà très abrégé. Cette forme de gouvernement familial se rencontre encore. Mais, le plus souvent, le père d'aujourd'hui a vu diminuer le nombre de ses prérogatives, au point de passer dans sa propre*

*maison à l'état de roi fainéant. Pendant les vacances, le foyer domestique se transforme en hôtel où les enfants reçoivent leurs amis, parfois inconnus de leurs parents. L'atmosphère de telles familles n'est pas des plus propice au respect pour les parents. Père et mère sont bien heureux quand on ne les affuble pas d'autres sobriquets que* pop *(papa),* mop *(maman), ou* old bean *(vieille fève); tandis que le cliché P. P. P. (pauvre papa paie) indique assez clairement le sort peu flatteur du banquier de la maison. Tout cela aboutit fatalement, chez les parents, à l'abdication totale du rôle d'éducateurs. S'il reste encore quelque éducation dans la famille, c'est celle des parents par les enfants.* »

*P. P. P.*, pauvre papa paie ! *Demandez aux jeunes gens : cela n'est point toujours vrai. Ou bien le banquier s'exécute de mauvaise humeur. Ou bien ce sont les rentes qui ont baissé, les affaires qui ont diminué, et la jeunesse doit se débrouiller par elle-même. Notre auteur anglais outre un peu le tableau, afin de nous divertir. Mais il est bien vrai, néanmoins, que la famille a passé peu à peu, depuis un siècle et demi, de la royauté absolue à la royauté constitutionnelle, puis à la république oligarchique. Puisse-t-elle ne pas aller jusqu'au communisme! Il y a un minimum d'autorité qu'il faut à tout prix sauvegarder dans la famille, s'il convient d'abandonner toutes ces petites tracasseries et ces abus de direction qui risquaient autrefois, de détourner les enfants du foyer.*

*Cette indépendance, les difficultés économiques l'ont*

*accrue. La vie est devenue plus chère et plus incertaine. Autrefois, la continuité de la famille était quasi assurée dès que les parents montraient quelque prévoyance. Cette prévoyance ne peut plus guère garantir, aujourd'hui, ni la sûreté des rentes, ni celle des affaires, ni la fixité des situations et des places. Alors, la nouvelle génération — jeunes filles comprises — tâche à se débrouiller de bonne heure.*

*Elle tâche à se débrouiller de bonne heure : de là encore une raison, presque une nécessité d'indépendance. Pour réussir, elle est amenée à un travail extérieur, à une recherche de relations, qui la retirent du foyer. Dès qu'elle réussit, ses gains, ses appointements, ses honoraires, l'autorisent à une vie plus personnelle. La jeune fille, autrefois, dans les classes aisées, ne sortait qu'accompagnée d'une femme de chambre ou d'une gouvernante. Aujourd'hui, le personnel est réduit ou peu sûr. Le fait même de se faire accompagner semblerait une pose ou une offense. Elle doit trouver en elle-même sa défense et sa dignité. Elle rencontre constamment le jeune homme — le soi-disant ennemi — au cours, à la Faculté, au tennis, au bureau. De là, un sentiment assez nouveau dans les rapports entre les deux sexes, — ou, plutôt, un sentiment qui avait pu exister déjà, mais à l'état exceptionnel, tandis qu'il est, aujourd'hui, passé dans les mœurs, et c'est la camaraderie. Est-ce un bien ou un mal? Mon auteur anglais, M. Brereton, dans son étude sur la jeunesse britannique, s'en réjouit. Il y voit une occa-*

*sion de se mieux connaître. Cette connaissance se fait, évidemment, aux dépens des illusions et du sentimentalisme. Les hommes n'ont jamais gagné à être connus. Nos jeunes gens sont devenus de terribles réalistes. Ils se découvrent aisément leurs défauts réciproques, plutôt même que leurs qualités. Et ils se parlent en toute franchise. Mais un instinct secret et éternel veille sur eux, spécialement sur les jeunes filles, bouleverse et bouleversera toujours toutes les combinaisons et toutes les habitudes, fera accepter les sacrifices et les efforts et forcera les ententes. Cet instinct secret et éternel, l'auteur anglais ne le nomme pas. Nous savons comment il s'appelle.*

*Que la femme, cependant, n'exagère pas cette confiance en elle-même qui lui vient de sa nouvelle liberté. Car elle aura toujours besoin de la protection de l'homme, non que je la veuille croire inférieure, mais tout simplement parce qu'elle n'a pas la même résistance et que la nature le veut ainsi. Ne touchons jamais à cette chevalerie, née des siècles de civilisation, et de civilisation chrétienne, qui a fait de la femme la* dame *ignorée des époques païennes, la* dame *à qui nous dédions nos plus belles exaltations et nos plus nobles efforts, qui incarne notre goût et notre désir de la tendresse et de la beauté, et qui, en revanche, apprivoise nos violences et affine nos rudesses même lorsqu'elle nous tourmente.*



*Quant au prétendu changement de nos mœurs, j'avoue mon scepticisme. Étude et sport féminins n'étaient point étrangers aux mœurs d'autrefois. Les temps anciens ont toujours eu leurs amazones, leurs chasseresses et leurs guerrières. Quelques-unes des amazones de la Fronde sont même demeurées célèbres. Les héroïnes de l'Arioste et du Tasse, étaient inspirées de la réalité. Torquato Tasso n'avait pas vu que de belles guerrières. A la cour de Ferrare, il avait connu et aimé les savantes princesses d'Este, et même il avait disputé, sans être vainqueur, un prix littéraire à une belle Ferraraise, Orsina Cavaletti, sur ce sujet de concours :* L'homme est il plus tendre et plus constant en amour que la femme? *La question ne fut pas tranchée : elle ne l'est pas encore.*

*A Bologne, en Italie, on m'a montré la place où se fit entendre une femme si éloquente et si belle ensemble que, la voir, c'était cesser de l'écouter, au point qu'on dut placer devant elle un rideau, sur sa demande, car elle aimait mieux instruire que plaire. C'était au moyen âge. Suis-je assez peu féministe? il me semble que j'eusse tiré le rideau.*

*Mme de Sévigné, qui savait le latin, et même le grec, énumère dans une de ses lettres les connaissances qu'elle réclame pour une femme de qualité : bien des hommes en seraient écrasés. La spirituelle marquise*

*ne s'arrêtait point à la surface des choses; elle lisait familièrement Nicole et Bourdaloue et les conseillait à sa fille : « Souvenez-vous, lui écrivait-elle, que si vous n'aimez ces nourritudes solides, votre esprit aura toujours les pâles couleurs. » Demandez à telle femme, à telle jeune fille d'aujourd'hui qui se pique de littérature ou de philosophie, si elle a lu Joseph de Maistre ou de Bonald : ce sont, pourtant, des auteurs moins difficiles. On ne voit guère dans les salons que ces livres à couverture jaune dont je devrais être le dernier à médire, ou ces biographies romancées qui achèvent de brouiller toutes les notions historiques.*

*Dans un petit ouvrage excellent sur* la Femme de demain, *— c'était la femme d'hier, — Étienne Lamy vantait la bonne influence d'une culture poussée un peu profondément. Elle guidera mieux la femme dans le choix de ses relations et surtout de son mari; car moins l'esprit est fortifié, plus il est dupe des apparences : « Une jeune fille à qui la culture de ses facultés a fait une atmosphère de pensées justes et de sentiments nobles a chance de mesurer mieux la valeur exacte des choses et des gens, de deviner, de goûter les qualités solides, les mérites durables, de céder moins au caprice des entraînements. Les têtes bien faites sont celles qu'il est le moins facile de faire tourner. »*

*Sport et étude, culture physique et culture intellectuelle, leur vérité, pour la femme, est une question de mesure. Pour la femme plus que pour l'homme, parce que sa résistance, je l'ai dit, n'est*

*pas la même. C'est la nature qui le veut ainsi et qui, lui ayant confié la charge de l'enfant et de la maison, la contraint à plus de réserve et à moins de dépense pour un avenir qui dépend d'elle essentiellement. En matière de comparaison entre la femme et l'homme, entre l'éducation féminine et l'éducation masculine, il en faut toujours revenir à la fameuse lettre de Joseph de Maistre. Joseph de Maistre, tandis qu'il était comme exilé en Russie au service d'un roi sans royaume, entretenait une correspondance assidue avec sa fille Constance, et cette correspondance est exquise d'esprit, de bon sens et de forte tendresse. La jeune fille avait des velléités d'indépendance : c'était déjà une féministe. Elle se plaignait de l'instruction insuffisante des femmes qui ne leur laisse, écrivait-elle à son père, que « le mérite un peu vulgaire de faire des enfants ». Son père lui montre alors que la femme est principalement destinée au mariage et à la maternité. Or, dit-il, « une coquette est plus aisée à marier qu'une savante, car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare, tandis que, pour épouser une coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est commun ». Après quoi, il avertit la jeune révoltée que la mission de la femme est aussi haute que celle de l'homme, tout en étant différente, et il ajoute, répondant à la boutade de sa fille :*

*« Quant à faire des enfants, ce n'est que de la peine; mais le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous...*

*En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme, mais, dès qu'elle veut simuler l'homme, ce n'est qu'un singe ».*

*Que la femme reste donc elle-même, que le sport et l'étude, dans leurs sages proportions, loin de la masculiniser, ne servent qu'à l'avancer dans cette perfection physique et intérieure qui lui vaudra toujours le premier rang.*

***

*Voilà, certes, une préface bien disproportionnée pour de brèves études de la femme contemporaine. Parmi ces projets de livres qu'un romancier accumule, laissant à ses rencontres avec la vie, à ses réflexions et au temps le soin de les mettre au point ou de les rejeter, je me suis souvent proposé de tenter une large fresque partant de l'avant-guerre, franchissant la guerre comme une arche de pont et aboutissant à notre société actuelle. Mais il me semblait que le dernier pilier du pont s'enfonçait dans un terrain peu solide. Ces quelques études de femmes sont pareilles aux témoins que les géologues placent précisément sur un terrain mouvant pour en constater le glissement avant de chercher à le raffermir. Le pilier s'est-il immobilisé et notre société actuelle a-t-elle enfin trouvé le sol où l'on peut bâtir?...*

H. B.

Paris, ce 1er mai 1931.

# LES ONDES AMOUREUSES

---

Des salons où l'on cause? Il n'y en a plus guère à Paris. On reçoit trop de monde, et cette foule s'éparpille en petits groupes qui se désagrègent, se reforment, se brisent au gré des attractions, des ambitions, des intérêts, des rivalités. Mais il y a encore des dîners où la conversation prend un tour général et atteint parfois une qualité d'esprit ou d'émotion assez rare. Il y faut toutes sortes de conditions : une maîtresse de maison qui sache créer autour d'elle une atmosphère de sympathie et de confiance, une chère délicate et fine, sans surcharge, un service silencieux et point trop rapide, des vins légers de rubis ou d'or plutôt que ces bourgognes trop parfumés et trop lourds, et surtout un choix particulier des convives, n'appartenant pas tous à la même catégorie, désireux de se mieux connaître, curieux des choses humaines.

Quel long préambule pour raconter ce dîner chez Mme Aisery, où l'on ne fit guère qu'écouter M. d'Aubré qui tenta vainement de se dérober ! M. d'Aubré est conseiller d'ambassade à Berne. Précédemment, il appartenait à notre légation de

Hollande, comme secrétaire. Entre ces deux postes, il a passé deux ou trois ans à Paris. Il est bien connu de la société parisienne. M. et Mme Aisery — M. Aisery est directeur de notre plus grande compagnie de navigation aérienne — avaient rassemblé autour de lui quelques invités de marque, tous plus ou moins connus de lui par avance : M. Prégilbert, l'historien, dont la manie historique est de vouloir montrer que les plus grands événements sont dus à de petites causes, spécialement à des aventures intimes — ses envieux assurent qu'il ne voit pas plus loin que le nez de Cléopâtre, — M. d'Orcamps qui est un passionné de la politique, député spécialisé dans les questions étrangères, et Mme d'Orcamps qui tente vainement de faire de lui un ministre, se jugeant digne elle-même, pour sa beauté et son intelligence plus érudite que personnelle, d'opérer sur un plus grand théâtre ; enfin, la comtesse de Seurre, qui a voyagé dans le monde entier, et jusque dans le désert. Nous n'étions que huit, assez liés les uns avec les autres pour ne pas redouter l'indiscrétion.

La conversation s'était emparée d'un article fameux qui venait de paraître dans une revue et qui soulevait dans la presse d'innombrables commentaires. Un Anglais de haute culture, M. Cloudesley Brereton, y étudiait la génération présente en Angleterre et y mesurait l'abîme qui la séparait des générations précédentes. A vrai dire, il exagérait, mais les articles ne sont retentissants

que s'ils exagèrent. Il y eut toujours des conflits entre les générations qui se suivent immédiatement ; il y eut toujours des pères qui méconnurent leurs fils et des mères que leurs filles étonnèrent. Aujourd'hui, la camaraderie entre jeunes gens et jeunes filles a remplacé le marivaudage et le flirt des temps abolis. Est-ce un bien ou un mal? L'auteur anglais s'en réjouit.

« Cette camaraderie, assure M. Brereton — car j'ai recherché le texte après le dîner de Mme Aisery — exclut le romanesque et le sentimental, qui sont devenus tout à fait démodés. On n'écrit plus de ces longs billets doux où les amoureux d'autrefois exhalaient ou étalaient leurs sentiments du moment et les donnaient pour éternels. On affecte une simplicité parfois brutale, tout au moins familière. » Et il cite deux billets d'une nouvelle Julie et d'un nouveau Saint-Preux, dont un nouveau Jean-Jacques aurait de la peine à tirer une *Nouvelle Héloïse;* ou, plutôt, sa *Nouvelle Héloïse,* elliptique et télégraphique, tiendrait en quelques pages bourrées de chiffres. Voici la lettre du chevalier :

« Ma vieille, à quatre heures au Cecil. Je te prends avec la bagnole ! T'en fais pas, eh? — NICK. »

Et voici la réponse :

« Entendu, quatre heures. M'amènerai bien toute seule. Bonne chance et quatre heures tapant. Pas de blague. — POPPET. »

C'est encore plus court en anglais.

La discussion, précisément, s'était engagée sur ces textes que l'historien Prégilbert avait cités de mémoire. Et il avait ajouté :

— Quand un éditeur, plus tard, voudra rassembler, comme il est de mode aujourd'hui, les plus belles lettres d'amour du vingtième siècle, ou publier les plus belles vies amoureuses, il manquera tout à fait de documents. Il ne trouvera guère que des télégrammes. Car on ne garde pas trace des communications téléphoniques.

— Oh ! répliquai-je, en êtes-vous certain? Le téléphone marche souvent très mal et le télégraphe est indiscret. On n'écrit pas autrement les lettres d'amour aujourd'hui qu'autrefois et, n'en doutons pas, elles sont tout aussi longues. Je ne mesure pas très bien les abîmes qui sépareraient les générations. Rappelez-vous ce couple d'amoureux, au dix-huitième siècle, qui ne se quittait guère et qui, dans la même chambre, éprouvait le besoin de se séparer par le moyen d'un paravent, afin que chacun des deux pût jeter, par-dessus, des lettres d'amour à l'autre.

Je fus appuyé par la comtesse de Seurre, qui assura qu'à force de parcourir le vaste monde, elle finissait par le trouver désespérément monotone, avec des hommes et des femmes tous pareils les uns aux autres. Mais M. et Mme d'Orcamps, qui tiennent à passer pour modernes et aussi avancés en littérature, en art, en mœurs qu'en politique,

prirent dans un touchant accord — et bien rare hors de leur ambition commune — le parti de M. Prégilbert. La jeunesse d'aujourd'hui se moquait bien des longues épîtres et des amours durables ! Elle n'en avait pas le loisir. Elle fait du cent à l'heure, précipitant en arrière les paysages et les gens, ne se souciant ni d'aimer, ni d'en laisser le moindre témoignage. En sorte que nous étions séparés en deux camps. M. d'Aubré, qui n'avait rien dit encore, nous départagea :

— Oh ! prononça-t-il d'un air d'augure diplomatique — toujours un peu agaçant quand il commence une phrase et déjà oublié quand il la termine, tant il a de bonne grâce et surtout de finesse intelligente — toutes les aventures amoureuses se ressemblent et toutes sont différentes. Vous rappelez-vous ce passage de Michelet? Il rencontra un jour, au bord de l'Océan, une petite fille qui puisait de l'eau et qui lui dit : « Monsieur, la mer, c'est bien singulier. On a beau y prendre toujours, il en reste toujours autant. » L'amour est comme la mer : on peut y puiser sans jamais l'amoindrir.

— On nage dedans et l'on n'y boit pas, constata Mme de Seurre.

— C'est ainsi qu'à un certain degré d'intensité, assura M. d'Aubré, d'un temps à l'autre, l'amour varie à peine son expression.

— C'était vrai autrefois, intervint l'historien qui puisa aussitôt dans la gibecière de sa mémoire. Julie de Lespinasse, malade, s'adresse à M. de Gui-

bert comme, cent ans plus tard, l'actrice Aimée Desclée, mourante, à son amant : « *De tous les instants de ma vie,* » écrit la première en 1774...

— Vous êtes sûr de la date? interrompit malicieusement Mme Aisery.

— *De tous les instants de ma vie,* dis-je alors : ce n'est plus une date. C'est le souffle d'un cœur.

— Si vous voulez, convint Prégilbert qui n'est pas sentimental. « *De tous les instants de ma vie,* 1774, écrit Mlle de Lespinasse à M. de Guibert, mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends. » Et Aimée Desclée soupire, comme vous dites, juste un siècle plus tard, en 1874 : « Mon cher Fanfan (c'est le surnom de son amant), je crois qu'on me sauvera. Je vous aime et je vous attends. »

— Ce sont, remarqua Mme d'Orcamps, des billets aussi courts que les billets anglais de M. Brereton.

— Mais écrits à l'article de la mort.

— Vous êtes donc tous de mon avis, triompha M. d'Aubré, les amours d'aujourd'hui égalent celles d'autrefois.

— Mais non, mais non, protestèrent l'historien et le couple politique.

Le diplomate acheva tranquillement :

— Elles sont même plus fidèles et plus durables.

— Ah ! par exemple !

— Oui, à cause des vies plus encombrées et des

rencontres plus compliquées. Il est déjà si difficile de se découvrir et l'on n'a plus le temps de rompre. Ainsi les liaisons se prolongent-elles dans le romanesque nouveau des existences lancées à toute vitesse. Il arrive même qu'elles utilisent les inventions nouvelles. Après le téléphone, voici que les amants se servent de la T. S. F.

— De la T. S. F.? Pourquoi faire?

— Pour se parler à distance.

— La radiophonie n'est à l'usage que des *speakers*.

— Et des hommes connus. C'est l'avantage de la célébrité. On prononce un discours devant le microphone, non pour un succès d'orateur, ni pour exercer une influence, mais pour une phrase, une toute petite phrase qui échappe à l'attention générale et court à travers l'espace pour atteindre une seule oreille.

Du coup Prégilbert, retrouvant l'application de ses théories historiques, vida son verre de Pouilly-Fuissé et, oubliant à quel camp il appartenait, passa chez l'adversaire avec la plus admirable inconscience :

— Ah ! ah ! je le disais bien, que les passions des hommes mènent la politique.

— La politique étrangère est une science, tenta de proclamer M. d'Orcamps.

— Elle n'a même pas su mesurer la longueur du nez de Cléopâtre et nous en sommes réduits à des conjectures.

La maîtresse de maison entrevit immédiatement le succès que vaudrait à son dîner, et par suite à sa réputation, une histoire aussi singulière et inédite pourvu que le diplomate consentît à la révéler.

Elle se pencha vers son voisin et de sa voix de sirène commença de le tenter :

— A quelle aventure inconnue avez-vous fait allusion?

— L'une des plus belles aventures d'amour qu'il m'ait été donné de surprendre.

— Ne pouvez-vous nous la raconter? A mots couverts, si vous le désirez. Nous vous promettons le silence si vous l'exigez.

— Oh ! je n'exige rien, madame, et je n'ai rien à vous refuser. Vous savez qu'il y a deux écoles parmi les diplomates : les réalistes et les imaginatifs. Dans la charmante comédie qu'ils avaient esquissée sur les *Précieuses de Genève*, Robert de Flers et M. Francis de Croisset ont fait le procès des premiers qui arrivent toujours en retard et suivent les événements tant bien que mal, et plutôt mal que bien. Rangez-moi, si vous le voulez, parmi les imaginatifs qui inventent les rapports des nations et ceux des personnes. L'histoire que je vais vous conter...

— Vous allez nous la dire. Que vous êtes gentil !

— ...N'est peut-être, n'est, sans doute, qu'un roman. Un roman que j'ai composé avec des personnages vivants. Rien n'est plus dangereux. Mais rien n'est plus facile à créer. On en a composé avec

tous les gens connus. Un de plus ou de moins, cela est sans importance. Connaissez-vous lord Musgrave (1)?

La comtesse de Seurre l'avait rencontré aux Indes où il remplissait une mission du Foreign Office. On pensait même qu'il serait nommé vice-roi. Il aurait refusé ce poste magnifique. M. d'Orcamps l'avait entrevu à Genève : il y accompagnait sir Austen Chamberlain. On le donnait même comme le successeur éventuel du ministre des Affaires étrangères anglais avant l'arrivée au pouvoir du ministère Mac-Donald. Et Mme d'Orcamps fit son portrait physique :

— Un bel homme de cinquante ans, bien fait, haut et fort, au visage rasé un peu rouge, avec un grand front lumineux et des yeux de rêveur un peu surprenants dans un ensemble aussi viril. Il sait ce qu'il veut et n'a pas besoin qu'on le lui apprenne.

— Vous vous trompez, madame, le défendit M. d'Aubré. Il n'est pas orgueilleux de sa très grande valeur. Il est le principal secrétaire du Foreign Office et vous pouvez lui attribuer, pour une grande part, tout ce qui se fait en Angleterre pour rapprocher de la nôtre la politique britannique. Mais vous ne connaissez pas sa vie privée.

— Attendez, intervint encore la célèbre voyageuse. J'ai été présentée à lady Musgrave à Londres,

(1) Voy. *les Jeux dangereux.*

il y a bien des années, dans les salons de l'ambassade de France que M. Paul Cambon occupait alors. Elle ressemblait à ce portrait de Mrs Mark Currie de Romney qui est à la National Gallery : une beauté aristocratique et délicate.

— C'est bien cela, madame. Mais lady May Musgrave traîne depuis des années un mal incurable, venu à la suite du décès de leur fille. Elle vit habituellement sur la Côte d'Azur. Son mari est très malheureux.

— Moins qu'elle toutefois.

— Les malades ont leur maladie et finissent par s'y complaire. Il en est si peu qui ont la volonté de guérir.

— Mais la volonté de guérir, c'est déjà la santé.

La conversation allait-elle dévier sur l'analyse de cette neurasthénie? Mme Aisery, heureusement, veilla au virage qui put se passer sans heurt parce que, devinant la suite, elle le facilita :

— Ce n'est tout de même pas pour elle qu'il parle devant le microphone?

— Vous l'avez deviné, madame, ce n'est pas pour elle, car la pensée de la pauvre femme ne peut pas se fixer.

— lors, pour qui?

— Patientez un peu.

— Nous avons le temps en effet.

On servit après le poisson un coq en pâte, recette savante et savoureuse. Tout de même, le récit pouvait être long. A tout hasard, la maîtresse de maison

adressa un signe imperceptible au maître d'hôtel pour l'inviter à ne pas hâter le service.

L'ordre donné, elle sourit, rassérénée, et soupira :

— Nous pensons à l'unique oreille.

— L'unique oreille? répéta Prégilbert en retard pour comprendre.

— Oui, celle pour qui le discours est prononcé devant le microphone.

— Ah ! oui, parfaitement. Eh bien, oui, nous y pensons. Est-elle jolie?

— Ravissante. Une petite coquille de nacre.

— A quelle dame appartient-elle?

— A une jeune fille. Mlle Claire de Maur. Vous connaissez?

La fille de notre ambassadeur à Berne?

— Justement.

— Elle, expliqua encore cette universelle Mme de Seurre, je l'ai rencontrée à Mürren, en Suisse, où elle se livrait aux sports d'hiver. Son père l'y avait sans doute expédiée de Berne.

— Jeune et jolie? réclamèrent les hommes.

— Jeune et jolie, convint-elle directement, sans ces réserves que font d'habitude les femmes entre elles — mais la comtesse de Seurre a perdu, en voyageant, les petitesses et les mesquineries des rivalités mondaines. — La première fois que je l'ai aperçue, équipée et portant bravement ses skis pour gagner la petite gare de l'Allmendhubel qui mène par un chemin de fer à crémaillère aux vastes champs de neige, je l'ai prise, tellement elle était

parfaite dans son costume d'homme, et gracieuse, et frisée, pomponnée, poudrée, carminée, bouclée, pour un de ces modèles de cire qui figurent à la devanture de Williams ou de Tunmer, boulevard de la Madeleine ou place Saint-Augustin, brossés et astiqués chaque matin dans leur vitrine pour y symboliser l'incomparable élégance des sports d'hiver.

— Ce n'est pas un portrait, objecta Mme d'Orcamps, c'est une gravure de mode.

— Eh bien ! non, précisément, pas du tout une gravure de mode. Le visage le plus ravissant du monde.

— De quelle nuance les yeux et les cheveux?

— Indéfinissable. Le nez se retrousse un peu du bout, à peine, juste assez pour être spirituel sans mutinerie et rompre la prétention de la ligne grecque. Ajoutez un peu de couleur sur les joues, et un peu trop sur la bouche. Mais cette bouche a tout l'attrait d'une rose en bouton, d'une rose qui va s'ouvrir.

Nous fîmes observer à M. d'Aubré que cette peinture à la Watteau ne désignait pas une héroïne de grande passion, mais bien plutôt une de ces frivoles et charmantes créatures du dix-huitième siècle qui se contentaient du plaisir. Il en convint et sourit d'un air supérieur :

— Les grandes passions choisissent au hasard. Il n'y a pas de visages spéciaux pour les éprouver. Rien n'est plus conventionnel que d'attribuer un

physique particulier aux héros de romans. Cependant, Mme de Seurre n'a pas assez regardé les yeux de Mlle Claire de Maur. Ils sont chargés de mélancolie. Pour ma part, je les trouve expressifs et très beaux.

Allait-on s'égarer une fois encore? Une fois encore, Mme Aisery ramena les convives à la question. Il me parut même qu'elle n'était pas très satisfaite de la complaisance mise par M. d'Aubré à tracer le portrait de Mlle Claire de Maur. En était-elle un peu jalouse? Elle passe pour être fort liée avec M. d'Aubré.

— Nous n'avons que les personnages, dit-elle. Il nous manque l'aventure.

— Mais il n'y a pas d'aventure, proclama le diplomate à notre grand désappointement.

Ce n'était là qu'une précaution oratoire, car il reprit :

— Du moins, pas d'aventure connue. Tout le reste est issu de mon cerveau. Tout le reste est peut-être imaginaire. Ce sont des hypothèses, des pronostics, des racontars, des pressentiments, des avertissements du hasard. M. de Maur était avant la guerre à l'ambassade française à Londres ; lord Musgrave y a rencontré Mlle Claire toute petite. Sans doute lui rappelait-elle sa fille. Dans son isolement, il s'est attaché à elle. Il la promenait aux environs de Londres, dans les parcs et les jardins. Il avait avec elle les conversations les plus sérieuses. La frivolité et le scepticisme ne viennent qu'avec l'âge.

Que de fois nous nous sommes amusés de ces tête-à-tête innocents ! Pendant la guerre, Mme de Maur et sa fille regagnèrent la France, puis, comme la guerre se prolongeait, elles revinrent à l'ambassade. Mlle Claire devenait une jeune fille, une toute jeune fille, mais très intelligente et précoce. Les promenades, l'intimité recommencèrent. Puis lord Musgrave, probablement inquiet de son propre cœur, battit en retraite. Il ne reparut plus à l'ambassade. On crut à un accès de froideur du cabinet anglais. Force lui fut de revenir.

— Ah ! ah ! s'écria M. Prégilbert, voilà bien les événements soumis à notre humeur. C'est ce que j'ai toujours pensé.

— Puis M. de Maur fut nommé à la légation du Caire. L'éloignement, sans doute, mettrait fin à cette idylle disproportionnée et sans issue. Mais lord Musgrave, pendant une absence du maréchal Allenby, fut envoyé en Égypte. Le destin joue ainsi avec nos volontés. Ils se revirent. Que se passa-t-il entre eux ? Rien probablement. Lord Musgrave est un homme d'honneur.

— Oh ! l'honneur, objecta Mme de Seurre, n'a rien à faire là dedans.

— Dans tous les cas, Mlle de Maur a toujours refusé de se marier. Voilà ce que j'avais pu savoir par toutes sortes de recoupements, d'observations et de visions personnelles quand je fus nommé à Berne auprès de M. de Maur.

— Et lord Musgrave s'est empressé de s'y rendre

en soi-disant mission diplomatique? La Société des Nations, à Genève, est si voisine. On sait qu'elle sert aux rendez-vous.

— Vous vous trompez. Il voyageait alors aux Indes où la comtesse de Seurre l'a rencontré. La correspondance personnelle de M. de Maur nous parvenait avec le courrier de l'ambassade. Je n'ai jamais aperçu de lettres portant un timbre hindou. Si quelque liaison existait, elle avait dû être rompue. Mais je crois plutôt à l'un de ces sentiments absolus, éternels, qui n'ont plus besoin de certitude, ni d'échange même, comme on en peut relever l'expression dans la poésie anglaise. S'ils s'aimaient — car nous n'en savons rien — ils n'éprouvaient plus la nécessité de se l'écrire. Ils étaient séparés, ils seraient toujours séparés. Ils avaient accepté cette séparation sans murmure. Mais leurs pensées se rejoignaient.

— Qu'en pouvez-vous savoir?

— Je m'étais lié avec Mlle Claire. La différence d'âge m'autorisait à un rôle de confident. Elle ne m'a jamais rien confié. Entre son père absorbé et sa mère — une excellente femme, mais noyée dans les détails domestiques, — elle menait une existence indépendante. C'était elle, pourtant, qui animait l'ambassade. Elle soulevait le poids de ces trop paisibles cantons, savait organiser des fêtes, des concerts, exerçait autour d'elle une influence miraculeuse de bienfaisance et de réconfort. Comme je l'en félicitais un jour, je lus dans ses yeux une telle

indifférence, ou plutôt même un tel désespoir que j'en fus tout secoué. Il y avait deux femmes en elle, et je découvrais la seconde sous les apparences actives, aimables, volontaires de la première. Je tentai de lui faire accepter ma découverte. Elle coupa court à toute recherche d'intimité. Je compris que jamais elle ne livrerait son secret à personne, dût-elle en mourir étouffée. Autour de moi, dans un bal, quand elle flirtait avec l'un ou l'autre, j'entendais sur elle ces jugements : « Voyez comme elle est coquette ! Elle excelle à allumer les désirs, les passions des hommes, et puis elle les écarte. Elle ne se marie pas. Elle est ambitieuse. Elle cherche un prince. Froide et intéressée, la voilà bien... » Froide et intéressée : j'étais persuadé qu'elle vivait dans une passion unique et impossible, et qu'elle n'avait pas d'autre but. Et je commençai de la suivre avec une admiration grandissante, et aussi une sorte de peur.

— Une sorte de peur? répéta Prégilbert toujours le dernier à comprendre, malgré son immense réputation d'historien.

— Oui, la peur qu'on ressent devant ces amours dévorantes qui tordent les cœurs et broient les existences sans que nulle force humaine puisse intervenir. La peur qu'on éprouve en présence des éléments déchaînés.

— Mais il n'y a plus de telles amours, voulut protester Mme d'Orcamps.

— Vous voyez bien que si, madame.

— C'est une hypothèse : vous l'avez dit et répété. Si vous aviez la moindre certitude, vous vous tairiez.

— Oui, sans doute. Nous nous contentons de causer, et cela est sans importance. Demain tout sera oublié, ou vous serez tenus de convenir que vous ne savez rien. Nous avions à l'ambassade, naturellement, dans les appartements privés de M. de Maur, la T. S. F.

— Ah ! nous y venons enfin, coupa M. Aisery qui ne parlait guère, mais qui savait écouter, je craignais qu'il n'en fût plus question après l'amorce du début.

— Les préparations sont toujours longues, reprit le diplomate sans se hâter. Mlle de Maur, qui excellait à manier l'appareil, appelait depuis quelque temps le poste de Londres. Or j'avais lu dans les journaux anglais que nous recevions le retour de lord Musgrave en Angleterre après sa mission des Indes. Et même j'y avais relevé cette nouvelle : il devait, à une réunion de la Chambre de commerce, prononcer un discours économique. L'heure était indiquée. C'était le soir, après un banquet. L'ambassadeur, ce même soir, me retint comme j'étais allé lui faire je ne sais plus quelle communication. Mlle Claire me parut désagréablement surprise par cette invitation de la dernière heure. Je crus à un léger dépit de maîtresse de maison. Elle savait dominer en femme du monde ses mécontentements. Quand nous revînmes au

salon, elle mania ses longueurs d'ondes. « — Voici Londres, déclara-t-elle enfin, mais c'est un discours. Cela ne peut vous intéresser. J'ai envie de vérifier où j'en suis de mon anglais. » Au lieu de se servir du diffuseur, elle mit le casque afin de s'isoler. Rapproché d'elle, je pris un des écouteurs. J'avais mon plan. Je ne m'étais pas trompé. Lord Musgrave parlait à la Chambre de commerce et racontait tantôt avec humour, et tantôt en technicien son voyage aux Indes. Comment une jeune fille pouvait-elle s'intéresser à cette harangue destinée à renseigner un public d'industriels et de trafiquants? Je me le demandais quand l'orateur changea de manière. Il décrivait maintenant une randonnée au bord du Gange et l'apparition d'une jeune fille hindoue qui s'approchait du fleuve, comparable au printemps, symbole du printemps, et il ajoutait que son automne, à cette apparition, fut tout secoué d'allégresse tant elle était belle et incarnait une vie nouvelle. Ne faut-il pas de ces rencontres pour se sentir rajeuni et pour reprendre confiance dans la vie? Suivait une comparaison du vieil Empire britannique sans cesse renouvelé par son contact avec le vaste monde. Certes, un orateur a toujours le droit de relever son discours d'un peu d'art et de poésie, même s'il s'adresse à des marchands et commerçants. Commerçants et marchands anglais goûtent volontiers un peu de rêve ou de fantaisie quand ils sont hors de leurs affaires.

J'aurais pu ne pas remarquer la digression de lord Musgrave et même je ne l'eusse pas remarquée — et personne ne dut la remarquer — si mes yeux ne s'étaient pas alors promenés sur le visage de Mlle Claire de Maur. Elle était en proie à l'extase amoureuse. Elle avait ce sourire de volupté intérieure, de volupté divine qu'a rendu le Sodoma quand il a peint la sainte Catherine de Sienne. Elle se laissait pénétrer à distance par les ondes qui venaient de si loin, comme si elle offrait son cœur aux flèches qui le devaient percer. Comment aurait-elle soupçonné que je pouvais l'observer? Elle se croyait sûre de l'ignorance de tous. Personne ne pouvait supposer qu'un discours économique prononcé à Londres par un ministre pût avoir pour objet de l'informer qu'elle était toujours regrettée et toujours aimée. Et cependant c'était bien cela. Je ne gardai aucun doute sur ma perspicacité. Le doute ne me revint que lorsque la harangue fut terminée et que la jeune fille ôta le casque. Le visage illuminé redevint aussitôt naturel. « — Ah ! c'est vrai, me dit-elle, vous avez écouté. Vous voilà renseigné sur les richesses des Indes. Moi, j'ai tout compris. Mon anglais m'est revenu. » Elle me souriait gentiment. En effet, elle avait tout compris. Moi, pareillement, sans qu'elle le soupçonnât.

Ces dames — Mme Aisery, Mme de Seurre, Mme d'Orcamps — se pâmèrent de plaisir sur l'ingéniosité de l'homme d'État qui, le premier, avait pensé utiliser les postes radiographiques et

confier ses messages amoureux aux ondes fidèles et rapides qui mettaient en contact direct, comme une confidence, une bouche et une oreille. Désormais, l'espace était vaincu et enchaîné. Il ne séparait plus, il unissait. Mais l'historien Prégilbert se montra plus rétif :

— Vous en avez, dit-il à M. d'Aubré, de l'imagination ! Moi, je ne juge que textes en mains.

Le diplomate avait-il prévu l'objection :

— Je me suis procuré le texte du discours. Le *Times* l'a publié intégralement. J'y ai retrouvé le passage. Il se relie assez bien au contexte. Mais il peut s'en détacher. Il est un hommage à la jeunesse et à la beauté, et le renouvellement de l'Empire britannique n'est là qu'une figure, la figure de lord Musgrave en personne. Mais, attendez : mon histoire n'est pas achevée. Les phénomènes qui ne se renouvellent pas ne peuvent être soumis à des lois. Mais s'ils se renouvellent?

— Lord Musgrave a récidivé?

— Précisément. Il a pris la parole sur les dernières sessions de la Société des Nations à Genève, et il y a introduit un couplet sur la fraternité universelle rendue impossible par les exigences de la dure vie réaliste, qui n'est pas autre chose qu'une déclaration d'amour entravé. Une autre fois, il a résumé les relations, au cours de ces dernières années, de la France et de la Grande-Bretagne et tout un morceau peut s'en détacher qui, à travers la France, vise une femme si l'on est initié, vise Claire

de Maur. Les deux fois, j'ai écouté, mais je n'étais pas à côté de Claire de Maur. Je guettais, tout à mon aise, les passages que j'attendais et je n'ai pas été déçu. Elle non plus. Elle surtout les devait guetter et recevoir comme des flèches de fleurs. Ainsi les deux amants, ou les deux amoureux, séparés par tant de circonstances contraires, condamnés à ne jamais se voir, communiquaient-ils à distance, par la voie des airs complices. Dites-moi, maintenant, si les amours d'aujourd'hui ne sont pas aussi douloureuses et émouvantes que les amours d'autrefois?

Personne n'osa le contredire. Nous venions de sentir passer, nous aussi, cette secousse invisible des ondes qui ne transmettent pas que des sons, mais de deux cœurs fidèles ne font qu'un seul cœur ébranlé.

Un silence inattendu suivit et se prolongea, pareil à ces minutes de recueillement que l'on impose aujourd'hui pour les grands souvenirs nationaux. Puis quelqu'un donna cette conclusion à l'entretien :

— N'y a-t-il pas une poésie contemporaine que l'art n'a pas su réaliser encore? Poésie de la vitesse automobile qui rejette en arrière les arbres, les régions, les pays, les frontières. Poésie du départ hors la terre à travers le monde nouveau des nuages et du ciel. Poésie des voix arrachées à la mort et dormant désormais dans les appareils où il suffit d'un geste pour les réveiller. Poésie des visions

cinématographiques, rapprochées de la musique par leur universalité, de la féerie par leurs images, disposant du souvenir et du rêve, et qui incarneraient un jour toutes les légendes humaines. Poésie enfin des ondes qui courent à travers l'espace comme des êtres vivants, annonçant la vie et la mort, plus libres et plus légères que les femmes du *Printemps* de Botticelli à qui elles doivent ressembler. Je m'étonne de notre pénurie de poètes.

Et Mme Aisery ajouta :

— Vous avez raison, monsieur d'Aubré. Ce qui change, ce n'est pas notre cœur.

Mais elle dit cela avec une sorte d'indifférence dont M. d'Aubré parut désolé...

# LA DAME
# QUI ARRIVE EN RETARD

## I

Il était déjà neuf heures et demie du soir, et l'on ne se mettait pas à table. La conversation languissait. Il fallait à la charmante maîtresse de maison tout cet empire sur soi-même que développe la vie mondaine en raison des dissimulations dont on y est tributaire, pour cacher sa nervosité et son agacement.

— Qui attend-on? finit par demander le chartiste Devoux que l'habitude des dates et des chronologies avait conduit à l'exactitude et qui, d'ailleurs, menant une vie surchargée — chaire au Collège de France, Académie des Inscriptions, direction d'une revue archéologique, fouilles du passé et publication de ses livres — n'avait pas droit au désordre.

— Mais qui pourrait-on attendre, sinon la comtesse de Noailles? murmura le romancier Malaire,

volontiers sans indulgence pour ses confrères des lettres et peut-être désireux de détourner l'orage qui s'amoncelait sur une inconnue.

— Eh bien ! pour cette fois, vous êtes dans l'erreur, expliqua Mme Aisery qui recevait.

— Qui donc alors?

— Mme de Vaurevert. Depuis son voyage d'Espagne, elle déjeune à deux heures et dîne à dix.

— Chez elle, je n'y vois pas d'inconvénient, accentua Devoux, de méchante humeur.

— Vous ne la connaissez pas encore? Lorsque vous l'aurez vue, que ne lui pardonnerez-vous pas?

— D'être en retard.

La retardataire fit son entrée sur cette réflexion :

— Est-ce vrai, demanda-t-elle ingénument, que je suis en retard?

Et du coup tout fut oublié. Seul, Devoux garda sa rancune pendant le potage, tandis que Mme de Vaurevert, d'une voix musicale, expliquait :

— Être en retard n'est rien. Mais être en avance, quel cataclysme ! Rien n'est prêt, vous dérangez tout le monde, on vous accueille d'un regard hostile. Ou vous découvrez des choses étranges. Être en retard, c'est délicieux. Tout le monde, en vous voyant, pousse un soupir de soulagement. On vous sourit, on vous flatte, on vous félicite. Et puis, l'on n'attend pas soi-même.

— Bel oubli des autres ! marmonna Devoux.

— Évidemment, reprit-elle, impitoyable. Dans tout rendez-vous l'un attend et l'autre est attendu.

— Et vous êtes l'attendue.

— Sans doute.

Le romancier Malaire vit dans cet aveu un thème à psychologie indiscrète :

— Alors, madame, puisque vous ignorez l'inquiétude de l'attente, il en faut conclure que vous n'avez jamais désiré voir personne.

— Pourquoi donc?

— Mais parce que le désir se reconnaît précisément à cette avance aux rendez-vous.

— Oh ! cela ne prouve rien. Mieux vaut éprouver le désir d'autrui.

— Ah ! madame, intervint le docteur Fanest, spécialiste pour toutes les maladies obscures et indéterminées, quelle merveilleuse hygiène est la vôtre !

— Hygiène?

— Hygiène. En arrivant toujours en retard, vous laissez aux autres la tension des nerfs, la tristesse, l'incertitude, la crainte, l'exaspération, en un mot ce que le vulgaire appelle si justement le mauvais sang. Et vous vous avancez dans la vie, tranquille et harmonieuse, comme une nef sur la mer calme, uniquement quand l'heure est venue d'appareiller et de gagner le port favorable.

— Si tout le monde en faisait autant, protesta M. Devoux, on dînerait le lendemain.

Seul, il résistait à l'enchanteresse. Comment se serait-il intéressé à une femme d'aujourd'hui, lui qui pouvait se vanter des faveurs de l'impératrice Zénobie, souveraine de Palmyre, et donner des

détails sur Amnéritis, l'Éthiopienne du musée de Boulaq, découverte par Mariette qui faisait admirer sa grâce chaste et sa fine tunique d'albâtre? Il fallait pour le séduire le prestige des siècles écoulés. Elle était pourtant si vivante, cette Mme de Vaurevert aux cheveux courts et rejetés d'aviateur, au teint frais sans enluminure, aux lèvres dont le rouge venait de la seule morsure des dents promptes à se montrer. Vivante n'est pas assez dire, à l'aise dans la vie, comme un jeune chien joue dans l'herbe, pareille à une plante qui se fie aux saisons et qui est sûre de s'épanouir à son heure sans avoir besoin de la chercher ni de se presser. Un premier essai malheureux avait à peine ralenti cette marche lente à la victoire : M. de Vaurevert, qui était prodigue et débauché et commençait de la ruiner, s'était tué en automobile assez tôt pour ne lui laisser qu'un médiocre souvenir destiné à promptement s'effacer comme un remous à fleur d'eau. Elle avait voyagé sur toutes les côtes méditerranéennes et voici qu'à peine de retour à Paris elle était recherchée dans le monde pour cette plénitude de santé qu'elle y apportait et dont chacun pensait bénéficier à son contact.

Au sortir de table, elle s'approcha de son unique ennemi :

— Vos déesses d'Égypte et d'Asie, monsieur le savant, vous ont attendu trois ou quatre mille ans, et vous ne pouvez pas attendre une demi-heure une pauvre petite contemporaine.

Aussitôt, il se rendit lâchement :

— Mes déesses, madame, sont immobiles, et c'est une joie de vous voir en mouvement.

— Voulez-vous que nous leur rendions visite ensemble?

— Mais à qui donc, madame?

— Je ne sais trop, à l'une ou l'autre de celles qui sont au Louvre, la déesse Astéria découverte par Clermont-Ganneau ou l'Astarté palestinienne. Vous me présenterez à elles.

— A votre service, madame.

— C'est cela : vous vous rendrez libre.

— Quand vous voudrez.

— Eh bien ! demain, au Louvre, à deux heures, à cause de la lumière, devant les sarcophages de Syrie rapportés par M. Renan.

— Je vous attendrai, madame.

— Très bien, vous m'attendrez.

Il avait dit gravement : *Je vous attendrai*. Elle avait répondu gravement : *Vous m'attendrez*. Ni lui, ni elle n'avaient mis dans ces deux phrases l'ironie la plus légère, n'y avaient introduit la moindre allusion à l'entrée en scène qui les avait tout d'abord divisés. Il était sous le charme de cette nouvelle venue qui connaissait les déesses, citait Clermont-Ganneau, donnait des rendez-vous auprès des tombeaux syriens et profilait sur ces décors antiques une adorable silhouette moderne. Ce ne fut qu'en sortant pour attraper son tramway et regagner la lointaine petite rue Cassini, embus-

quée au bord de l'avenue de l'Observatoire, où il habitait, qu'il se reprocha sa faiblesse :

« Demain, à deux heures, je dois être au Collège de France. De deux à trois. Bah ! je m'excuserai auprès d'elle. »

## II

Il s'excusa le lendemain auprès du Collège de France : il avait pris froid, une vague petite angine qui l'obligeait à des précautions. A deux heures, il montait la garde devant le sarcophage de basalte d'Echmoun-Azar, rapporté d'Orient par le duc de Luynes. N'ayant pas l'adresse de Mme de Vaurevert, il n'avait pu la prévenir : ainsi devait-il lui sacrifier son cours. Ce n'était là qu'un acte de politesse, unique dans sa carrière et qui, sans doute, le demeurerait. Mais pouvait-il abandonner parmi les morts d'Égypte ou d'Asie une malheureuse femme, peu accoutumée à leurs mœurs et mal exercée à leur adresser des incantations?

A deux heures et demie, Mme de Vaurevert n'était pas encore arrivée. A trois heures, point de Mme de Vaurevert. A trois heures et demie, l'archéologue, pour se consoler, tâchait d'entrer en converation avec la reine Sadda dont le tombeau — un chef-d'œuvre de l'art palestinien — a été rapporté de Jérusalem par M. de Saulcy. Dans un état d'agitation extrême, il tirait sa montre à tout instant et calculait qu'il aurait eu largement le

loisir de professer son cours au Collège de France et de revenir au Louvre assez tôt.

« Je suis stupide, se déclarait-il en toute franchise. La leçon d'hier aurait dû m'éclairer. Cette femme n'a point d'heure pour ses repas, et son égoïsme est féroce. Elle s'en vantait publiquement au lieu d'alléguer la moindre excuse. Pourquoi suis-je arrivé à l'heure? Une autre fois, je calculerai comme elle. Ou plutôt je n'accepterai de ma vie un autre rendez-vous. Et pourquoi l'initier aux mystères de Syrie et d'Égypte? Quelle folie à mon âge de chercher des disciples au lieu d'achever mon mémoire sur l'influence de l'Islam en Syrie! Mes déesses de pierre ou de bronze ont toutes mes amours, et je ne me soucie point de cette créature... »

Cependant, il ne savait plus que dire à ses déesses. Seule une créature de chair et d'os l'occupait. Il l'aperçut enfin qui s'aventurait de son pas léger, cadencé et régulier dans l'escalier où elle cherchait une orientation, mais il fit semblant d'être en colloque avec une statuette d'Astarté, en sorte que ce fut elle qui l'aborda :

— Vous m'aviez oubliée, dit-elle, et peut-être je dérange un flirt sacré.

— Mais non, madame, vous ne me dérangez point, assura-t-il avec un air digne, comme s'il vaquait à ses travaux habituels.

Puis, d'un ton professoral, il montra la stèle de Mesa, roi de Moab, qui fut trouvée par Clermont-

Ganneau et que les Bédouins firent éclater, croyant qu'elle contenait un trésor.

— Nous contenons tous un trésor, commenta-t-elle, et il appartient à autrui de nous percer le cœur pour le découvrir.

— A qui, madame?

— A un autre. A vous pour moi, peut-être, et peut-être à moi pour vous.

— Je ne comprends pas les énigmes, répliqua-t-il d'un ton bourru.

Cependant, il avait parfaitement compris l'attaque directe dont il étaitl'objet.

Mais pouvait-il, sans ridicule, à quarante-cinq ans, être l'objet d'une attaque directe, et de la part d'une jeune femme blanche et harmonieuse comme une de ces Dianes à la tunique flottante et courte qui viennent de courir les bois d'oliviers de l'Hellade? Maintenant, elle se faisait expliquer par le menu chaque statuette de ces petits dieux de bronze qui, autrefois, étaient revêtus de feuilles d'or ou d'argent. Elle se révélait fort instruite, mais elle excellait à faire briller son professeur, à lui proposer des hypothèses, à l'amener à montrer ses enthousiasmes d'érudit. M. Devoux multipliait les interprétations et les gloses et déployait plus de zèle pour une seule personne que pour son auditoire du Collège de France. Après quoi, il reçut une invitation à dîner.

— Après-demain, c'est entendu.

— Mais non, madame, après-demain je ne

suis pas libre. Un de mes collègues des Inscriptions.

— Eh bien ! vous vous libérerez. C'est promis?

— Ah ! soupira-t-il, c'est promis.

Il manquerait un banquet offert à l'un de ses confrères, nouvellement élu, et dont il se ferait, par l'absence, un mortel adversaire. Mais le moyen de résister à celle qui s'intitulait humblement son élève, et qui manifestait tant de goût pour l'histoire et l'archéologie? Une femme qui prenait plaisir à passer en revue les petits dieux de la Mésopotamie et les sarcophages rapportés de Biblos par Renan, une femme qui se faisait traduire les inscriptions araméennes et divulguer les mystères de la déesse Astarté, et qui apportait parmi cette assemblée de morts divins ou princiers le mouvement, la couleur, la chaleur, la lumière !

Quand elle se fut éloignée à l'heure de la fermeture, il demeura quelque temps encore dans les galeries désertes. Mais il n'y voyait plus, au lieu des sarcophages et des statues, que le glissement de deux jambes fines et l'envol d'une robe claire.

## III

Quand il fut dîner chez elle, avec un retard qu'il estimait, dans son ingénuité quasi provinciale, presque impoli, Mme de Vaurevert n'était pas rentrée. Il crut s'être trompé de jour et voulut

battre en retraite. Un valet de chambre lui barra la porte :

— Madame attend Monsieur. Il y a aussi M. Malaire et le docteur Fanest.

— Ah ! Madame nous attend.

En effet, le docteur apparut sur cette promesse, et le romancier arriva sur le coup de neuf heures.

— Et Madame? réclama ce dernier.

— Elle s'habille, lui fut-il expliqué.

Elle était donc rentrée.

— A quoi travaillez-vous? s'informa en bâillant M. Devoux.

— J'écris, dit le médecin, un traité sur l'art d'être malade.

Mais le romancier se fit beaucoup prier. Il se documentait pour un ouvrage mystérieux, la réincarnation d'une princesse égyptienne dans une femme d'aujourd'hui, quelque chose dans le genre du *Roman de la Momie*, de Théophile Gautier.

— Chut ! prononça Mme de Vaurevert, qui, tout à coup, se trouvait là sans que l'on eût entendu la porte s'ouvrir. Il ne faut pas réveiller les mortes.

Connaissait-elle le secret de Malaire pour l'inviter ainsi au silence? Elle portait une tunique vert et or, telle qu'aurait pu en revêtir une de ces poupées trouvées dans un tombeau de la Vallée des Rois, autour des bras des serpents d'or enroulés, et au cou, suspendu par une chaînette, un scarabée en pendentif.

— C'est pour vous, dit-elle confidentiellement

à l'archéologue en passant à la salle à manger.

— Pour moi? répéta-t-il sans comprendre.

Elle dut expliquer :

— C'est pour vous que je me suis parée ainsi.

Tardivement lui aussi, il reconnut une de ses déesses et ne manqua pas de l'adorer.

Dès lors, elle lui donna rendez-vous dans tous les musées et bibliothèques où dorment les millénaires, et la vie du savant en fut bouleversée. Lui dont l'activité était proverbiale, qui était admiré autant pour sa ponctualité et sa régularité que pour son érudition, ses puissances d'enthousiasme, son audace même dans l'interprétation hypothétique du passé, donnait tout à coup l'impression de l'irrésolution et du plus grand désordre. Il manquait ses cours au Collège de France, il manquait ses jours de réception à sa revue, il manquait ses corrections d'épreuves, il manquait les séances de l'Académie des Inscriptions. Et il était en retard pour ses communications et ses travaux. Ses collègues, ses rivaux, ses envieux le guettaient. Les élèves, selon leur tournure d'esprit, le raillaient ou s'affligeaient. Mais il n'avait point souci de l'opinion publique. Sa propre conscience suffisait à le tourmenter. En vain avait-il essayé de changer les habitudes de sa trop charmante amie. Elle lui avait fermé la bouche d'une main qu'il avait à peine osé garder contre ses lèvres.

— Chut ! avait-elle encore prononcé. Il ne faut jamais me parler de votre vie à vous. Est-ce que

je vous parle de la mienne? Je veux tout ignorer, tout ce qui n'est pas nous. Et voyez comme c'est singulier : nous sommes transportés dans un temps où personne ne peut nous déranger. C'est comme si j'étais la reine Sadda et vous quelque roi de Moab. Voulez-vous que nous allions un jour — un jour prochain — au British Museum de Londres où nous pourrons mieux nous perdre dans l'Orient de nos rêves?

Le plan de ce voyage longtemps les occupa. Elle en fixa la date et il se promit à lui-même que, sur le bateau de Calais à Douvres, il lui ferait enfin une déclaration qui ne lui apprendrait rien, mais qui donnerait un but à l'expédition. Au jour convenu, il fut à la gare du Nord bien avant l'heure. Mais elle manqua le train, et ils restèrent sur le quai, lui piteux, elle éternellement souriante, comme si les contingences ne pouvaient atteindre son harmonieuse paix intérieure. Le projet fut ajourné et la déclaration, et tout ce qui devait suivre.

## IV

Le printemps était venu, qui, cette année-là, fut un enchantement lumineux à Paris. Les préférences de Mme de Vaurevert allaient au musée Guimet qui donne sur des jardins et sur le cours de la Seine. Comme elle s'y rendait une après-midi, avec un retard un peu plus allongé encore

qu'à l'accoutumée, elle vit M. Devoux venir à elle en proie à une grande agitation :

— Ah ! dit-il, chère amie, j'ai cru que vous n'arriveriez jamais.

— Me voici.

— Mais si tard.

— Vous savez bien que je viens toujours. Ne suis-je pas toujours venue?

— Si tard ! répéta-t-il. Je n'ai qu'une minute. Je vous quitte.

— Ah ! mais non. J'ai précisément quelques questions à vous poser sur les pierreries égyptiennes et sur les costumes.

— Je ne puis, hélas ! je ne puis.

— Même pour moi?

— Même pour vous. Je ne pouvais partir sans vous voir. Je vous ai vue. Il me faut votre visage chaque jour.

— Alors à demain, ici.

— A demain, ici.

Il lui baisa la main et s'en fut en courant. Et même il prit une voiture, ce qu'il évitait à l'ordinaire, les réservant pour les courses à deux. Quand il eut disparu, elle se sentit toute désemparée et ce soir de printemps ne lui apporta aucun plaisir. « Demain, pensa-t-elle, je serai plus exacte. »

Mais elle fut mal récompensée de son exactitude. Une exactitude mesurée : à peine une demi-heure de retard. M. Devoux n'était pas là. Pour la première fois, elle n'était pas attendue. Elle com-

mença par s'en trouver offensée et même froissée dans son amour-propre, elle esquissa un mouvement de retraite qui la conduisit jusqu'à la rue. Mais au lieu de s'en aller, elle fit les cent pas sur le trottoir, guettant les taxis et dévisageant les passants. Puis, comme ses manèges avaient attiré sur elle l'attention de deux jeunes gens, elle rechercha de nouveau l'abri et la fraîcheur du musée. Quand elle eut reconnu qu'il lui fallait décidément renoncer à s'occuper de sa vanité blessée, elle s'étonna elle-même de ce qu'elle ressentait : un tourment à la fois impérieux et doux.

« L'attente, songea-t-elle, c'est donc cela. Mais ce n'est point si désagréable. »

Et pendant quelques minutes elle goûta le plaisir inconnu de l'attente. Car elle était sûre qu'il viendrait. Il ne pouvait pas ne pas venir. Cet homme n'était-il pas tout à sa dévotion? Ne savait-elle pas qu'il lui appartenait? Elle l'avait attaché à son char. A travers l'histoire d'Égypte et de Syrie, il lui avait dit mille choses adorantes, infiniment précieuses, délicates et tendres. Elle s'aperçut qu'elle y avait été plus sensible qu'elle ne l'imaginait. Elle découvrit qu'il avait une voix un peu voilée, aux inflexions musiciennes, que ses yeux bruns, un peu fatigués par la lecture des textes, avaient un regard qui imposait la vérité, et qu'enfin, ce savant était un homme tout à fait digne de plaire et qui lui plaisait.

« Je le lui dirai, soupira-t-elle, puisqu'il n'ose

plus me le dire qu'à travers la reine Sadda ou la déesse Astarté. »

Elle l'espérait depuis une heure entière. Alors elle connut la douleur de l'attente quand l'incertitude et le doute l'envahissent comme des nuages qui courent, poussés par le vent. Elle se demanda, comme tous les amants malheureux, s'il viendrait, avec la peur affolante de ne pas le voir venir. Elle arpenta à la hâte les salles pour le cas où elle aurait manqué son arrivée, elle sortit à nouveau du musée afin de l'apercevoir plus vite et de gagner une minute de sa vue, quelques secondes même. Elle perdit le souci d'être dévisagée par les passants, elle n'eut plus qu'une pensée et qu'un but : le revoir.

Enfin il descendit de voiture, mais il ne régla pas le chauffeur :

— Je vous garde, lui dit-il. Je ne m'arrête pas.

Quand il se retourna, Mme de Vaurevert était devant lui, non pas cette Mme de Vaurevert toute souriante et d'une parfaite égalité d'humeur, mais une Mme de Vaurevert toute sensible et émue. Il ne le remarqua pas, car il était lui-même bouleversé.

— Excusez-moi, madame, murmura-t-il rapidement, je ne suis venu que pour vous saluer. Je ne pensais pas que vous m'eussiez attendu.

— Restez, supplia-t-elle. J'ai tant de choses à vous raconter.

— Je ne le puis, madame : il faut m'excuser.

— Mais vous êtes tout excusé.

— Adieu donc : il me faut repartir.

— Mais qu'avez-vous, mon ami, mon grand ami, qu'avez-vous?

Il fit un geste découragé et s'engouffra dans le taxi à qui il avait donné son adresse.

— Demain? quémanda-t-elle.

— Impossible.

— Après-demain alors?

Il agita les mains désespérément sans rien promettre. Pourquoi l'avait-il appelée *madame?* Pourquoi était-il venu? Pourquoi cette venue ressemblait-elle à une fuite et à un adieu définitif?

## V

Le lendemain, Mme de Vaurevert apprit par les journaux que M. Devoux, de l'Académie des Inscriptions, avait perdu un fils. Elle écrivit une lettre désolée, puis une seconde, mais ne reçut pas de réponse. Elle suivit les obsèques avec la foule, mais après la cérémonie funèbre ne put surprendre, en défilant, ni un serrement de main ni un regard particuliers. Elle attendit. Elle attendit un mois, puis deux. M. Devoux ne donnait pas signe de vie. Cependant il avait repris son cours au Collège de France. Elle s'informa des heures que ses rendez-vous avaient jadis troublées, elle y vint et à la sortie elle aborda le savant qui avait vieilli et qui leva sur elle ses yeux décolorés et douloureux.

— Je m'accuse, soupira-t-elle.

— Mais de quoi, madame, vous accusez-vous?

Le ton était indifférent et presque glacial.

— De m'être désintéressée de votre vie. J'ai compris, trop tard, qu'une femme n'a pas le droit d'être en retard avec un homme occupé, avec un homme rare et bienfaisant, et qu'elle doit se plier à ses obligations et qu'elle doit être pour lui une joie dans le travail et non un bouleversement.

Il acquiesça avec politesse.

— Je suis bien plus coupable encore, acheva-t-elle, que vous ne le pouvez supposer. Car je vous ai dépouillé et volé.

— Mais non, madame, n'exagérons rien.

— Je vous ai dépouillé de toutes vos richesses égyptiennes et syriennes, je vous ai volé des trésors de costumes, de bijoux, d'anecdotes, de détails sur les cultes et sur les dieux, pour fournir un fond d'érudition au roman de Malaire.

— Ah ! laissa-t-il échapper.

Cette fois, la carapace d'indifférence était bossuée et percée. On l'avait simplement utilisé. Les quelques bonheurs mêmes qu'il avait cueillis, ces rencontres jolies et luxueuses n'étaient qu'un piège pour le détrousser.

— Vous voyez, reprit-elle, comme j'ai raison de m'accuser. Je suis brouillée avec mon complice, parce que je n'ai pas pu supporter de vous avoir dupé. Et au profit de quelqu'un d'inférieur. Me

voici maintenant toute humiliée devant vous. Ne me pardonnerez-vous pas?

Il la regarda avec une grande douceur. Mais ce fut elle qui, lui prenant la main, se pencha pour la rapprocher de ses lèvres.

— Non, non, dit-il, vous êtes pardonnée.

— Alors? interrogea-t-elle, suppliante.

Il détourna les yeux et il prononça l'arrêt :

— Il est trop tard, madame. Pour pleurer un enfant, il n'y a que deux êtres au monde, le père et la mère. Mais vous m'avez rendu avec plus de fièvre à mes chères antiquités.

Elle répéta tristement :

— Trop tard, oui. J'arrive toujours trop tard... Trop tard pour le bonheur... Trop tard pour l'amour...

# L'INNOCENTE INFIDÈLE

## I

J'étais allé chercher la solitude dans cette vallée cachée de l'Oberland bernois qui est à l'abri du grand mouvement des touristes, mais qui retient longuement les vrais amoureux de la paix alpestre. Elle s'élargit en pâturages au delà du village de Lenk jusqu'aux forêts de sapins qui recouvrent les premières pentes du Wildstrubel et du Wildhorn, dont les coupoles blanches ferment l'horizon. Je me croyais suffisamment protégé contre l'afflux de mes compatriotes par le change défavorable et par l'éloignement, quand je rencontrai à mon hôtel M. d'Aubré, avec qui j'entretiens d'agréables relations à Paris, lorsqu'il y vient en congé, car il occupe des postes diplomatiques. Récemment encore, nous avions dîné ensemble chez l'aimable Mme Aisery, la femme du directeur de notre plus grande compagnie de navigation aérienne. Et même il avait obtenu, de notre petit groupe, un assez joli succès de curiosité en nous

racontant comment un ministre anglais, lord Musgrave, communiquait à travers le vaste monde avec sa maîtresse ou son amie, cette Claire de Maur dont le père était ambassadeur sur le continent, par le moyen des discours officiels qu'il prononçait devant le microphone et où il introduisait pour elle seule une phrase ou un couplet chargé d'allusions mystérieuses et passionnées. Sa conversation est de celles que je préfère, parce qu'elle tourne presque toujours autour de la psychologie des femmes, si difficile à fixer en lois, si changeante de l'une à l'autre ou chez la même, si mêlée aux problèmes physiques et à toute l'influence des nerfs, et en même temps si révélatrice d'incroyables délicatesses comme d'audacieuses impudeurs.

Cependant, sa rencontre ne me causa aucun plaisir. Il y a temps pour tout. Je venais à Lenk pour me reposer et pour méditer. Une cure de contemplation est précieuse avant de se remettre au travail. La présence de M. d'Aubré, pour sympathique qu'elle fût, me dérangeait. Le comprit-il? C'est assez probable, il a tant de finesse, car il ne fit rien pour se rapprocher de moi. Nous nous croisions dans l'escalier, dans le hall ou à l'entrée de la salle à manger, nous échangions quelques propos sans importance, et nous passions. Mais quelques jours de pluie suffirent à rompre cette convention tacite. La pluie en montagne répand une crainte de l'ennui telle qu'elle a plus d'une fois abouti à créer des amitiés ou des passions. D'ins-

tinct, nous nous réunîmes pour lutter contre la mélancolie des horizons brouillés et des brumes qui suppriment le monde extérieur. Je retrouvai le compagnon courtois et informé des salons de Paris qui puise indéfiniment dans ses lectures et dans ses souvenirs de la société cosmopolite. Il ne va jamais jusqu'aux confidences, mais laisse deviner une vie intime assez agitée et remplie qu'il recouvre d'anecdotes étrangères, d'impressions d'art, de réflexions et de remarques d'ordre général. — On me juge indifférent, prétendait Mérimée, parce que je n'ai révélé à personne le nom des femmes que j'aimais... M. d'Aubré passe pour sceptique pareillement, peut-être parce qu'il garde pour lui ses secrets.

Il en est pourtant un que l'opinion du monde — si sujette à caution, si retardataire ou si aventureuse ! — a cru surprendre. On lui attribue — qui, on? — une liaison avec Mme Aisery, tout bêtement parce que cette aimable femme ne craignait pas de se promener avec lui aux expositions d'art ou dans les jardins, ou même de goûter avec lui dans les endroits fréquentés. Il est vrai que de plus malins hochaient la tête d'un air d'augure, insinuant qu'il servait, au contraire, de couverture ou de chandelier pour détourner l'attention d'une autre passion, celle-ci inconnue de tous. Mme Aisery, fort jalousée, fort discrète, fort habile, devait de toute évidence favoriser les bruits malveillants. Sans être jeune, elle sait le demeurer, soit qu'elle

aide la nature, soit que la nature suffise — car c'est la nature au fond, bien plus que les pâtes, les fards et les régimes, qui conserve merveilleusement certains hommes et certaines femmes privilégiés et détourne d'eux les menaces du temps. Blonde et fraîche, les joues lisses, les yeux rieurs avec, parfois, cette expression lointaine qui, tout de même, est l'avertissement d'une vie réservée, les épaules et les bras exquis en robe décolletée, ni maigre, ni grasse, mais bien en chair, toujours active, toujours occupée de mille choses et préoccupée de la carrière de son mari qu'elle excelle à mettre en relief, elle se prête volontiers aux hommages et les retient par une coquetterie innée, sans artifice, si habituelle qu'elle-même ne s'en doute pas et soutient en toute bonne foi qu'elle en aurait horreur. Elle reçoit à miracle, excelle à réunir des convives qui s'entendent entre eux, ou à favoriser des sympathies qu'elle a pressenties la première. Personne ne la voit entrer dans un salon sans plaisir. Elle ne décourage personne, mais encourage tout le monde, ce qui revient au même, et prend un air absent si l'un ou l'autre lui reproche des préférences qu'elle a déjà oubliées. Allez donc deviner, au travers de ce mouvement perpétuel — à moins d'être un détective, ou un amoureux — ce qu'il peut y avoir en elle de plus profond, de caché, son jardin secret, quand peut-être, d'ailleurs, elle n'en a point?

La pluie perfide qui tombait depuis trois jours nous avait contraints, M. d'Aubré et moi, à re-

mettre sur le tapis nos connaissances communes. Cependant, nous évitions avec soin les potins et les racontars. Les noms ne venaient même dans nos conversations qu'accidentellement. Tous deux, nous préférions aux anecdotes les théories et les hypothèses physiologiques ou psychologiques. Mais les anecdotes servent d'illustrations : elles donnent plus de couleur au texte.

Las de rester enfermés, nous avions résolu, ce matin-là, d'entreprendre une grande expédition. La pluie avait cessé. Mais elle avait laissé des brouillards qui recouvraient toute la vallée.

— Si nous essayions d'aller au-dessus? proposai-je à M. d'Aubré.

— Je veux bien. De quel côté?

— Eh bien ! nous pourrions monter au lac d'Iffigen. C'est le chemin du Wildhorn. J'ai regardé la carte et consulté le guide. On traverse des forêts de sapins, on passe au-dessus des cascades, on franchit de longues moraines, et l'on découvre ce délicieux petit lac vert dans un escarpement de rochers à côté d'une alpe où paissent des troupeaux de vaches.

Mon optimisme se heurtait à son scepticisme. Je savais M. d'Aubré bon marcheur. Nous partîmes donc de compagnie, avec notre sac tyrolien. Ce fut une expédition lamentable. J'en ai gardé pourtant le meilleur souvenir, peut-être à cause des confidences dont elle fut l'occasion, peut-être aussi parce que l'exercice de cette longue marche me fut salu-

taire après les interminables journées d'inaction et d'ennui ; surtout parce que je pardonne tout à la montagne, même ses sévérités et ses mauvaises surprises, comme on pardonne à une maîtresse trop aimée et qui vous a distribué trop de joies.

Les sapins nous adressaient dans le brouillard des gestes d'arrêt. La cascade d'Iffigen se détachait à peine du rocher lisse qu'elle caresse comme une épaule. Le chalet qui est au-dessus nous offrit quelques instants un abri convenable.

— Si nous restions ici? me proposa lâchement mon compagnon. Du moins, nous mangerions chaud.

— Ne sentez-vous pas que le soleil est proche?

— Pas du tout.

— Voyez s'il ne réussit pas déjà à colorer la brume?

— Elle est sans couleur et sans agrément.

Je réussis néanmoins à l'entraîner encore. J'emportai du chalet une bouteille de champagne afin de remonter son courage, s'il en était besoin, car je commençais à douter de l'allié que j'invoquais sans cesse, le soleil. Nous suivîmes le sentier qui conduit au refuge du Wildhorn et qui est jalonné par des marques rouges. Il nous fit traverser des pierrailles impitoyables. De temps à autre, nous distinguions un névé à sa blancheur semblable à une apparition de fantôme dans le paysage uniformément gris et voilé. Une barre de rochers nous arrêta.

— C'est assez, me dit M. d'Aubré. Votre soleil manque au rendez-vous.

— Il est un peu plus haut.

Nous franchîmes cette barre et nous nous trouvâmes tout à coup sur un plateau.

— Ah ! m'écriai-je, nous y voilà.

— Où?

— Au lac d'Iffigen. Voyez : il est là, sous nous. Cette eau glauque.

— Frottez une allumette, je vous prie, afin que je le cherche.

Et cependant j'avais raison. Autour de nous la brume s'effilochait, se désagrégeait, lentement, trop lentement. Elle se teintait d'or, et le soleil n'était plus très éloigné. Si nous consentions à nous élever encore d'une centaine de mètres, nous émergerions dans sa lumière. Je ne pouvais demander cet effort à mon compagnon. Nous nous installâmes sur un des rochers au-dessus du lac qui, tout de même, se montrait comme un visage derrière une voilette, et dont les eaux vertes ainsi entr'aperçues nous parurent entourer des îlots de glaçons. Couverts de nos pèlerines, nous déballâmes nos provisions. Le bien-être du repos et de la nourriture ne tarda pas à nous gagner. Le champagne que j'avais introduit dans un trou de neige afin de le frapper acheva de dérider M. d'Aubré. Et je sentis à mille nuances imperceptibles, à la gaieté de sa voix, au coloris de son visage, au pétillement de ses regards, que le moment était venu, si j'étais

curieux — et je l'étais — d'obtenir de lui, dans ce plein air séparé du monde, ce que je n'obtiendrais jamais en bas, dans un salon fermé.

## II

La conversation partit sur une citation de Saint-Évremond qu'il me fit. Saint-Évremond est un de ses auteurs favoris, avec les maximes de La Rochefoucauld et les mémoires du cardinal de Retz. Il connaît à fond le dix-septième siècle et l'adore pour tout ce qu'il dissimule de passion plus encore que pour tout ce qu'il en avoue. Je ne me rappelle pas au juste cette citation et ma bibliothèque me manque pour la vérifier. L'auteur des *Réflexions sur l'usage de la vie* s'y moque de ces Précieuses qui profitent commodément et même gloutonnement de leurs maris tout en se livrant avec leurs amants aux plus subtiles discussions sur l'amour platonique.

— L'espèce, commentait d'Aubré, en est plus répandue qu'on ne le croit généralement dans notre époque aux mœurs relâchées. Nombre de femmes, bien installées dans un mariage confortable, se laissent courtiser avec plaisir, tout en étant décidées à ne courir jamais aucun risque et à demeurer fidèles à leurs maris. Une fidélité toute matérielle. Elles rapportent seulement un peu d'excitation sentimentale ou sensuelle au foyer

conjugal. Il appartient au mari de l'apaiser.

A quel ménage pensait-il? Nos réflexions morales ou immorales visent un cas la plupart du temps. Mais ce cas, nous ne le découvrons pas toujours. Pourquoi ai-je évoqué si obstinément le ménage Aisery et comment ai-je osé y faire allusion? Il accepta fort bien mon manque de tact, et même il en parut satisfait, comme s'il était parvenu à l'un de ces moments où l'on a besoin d'un confident.

— C'est à cause d'elle que je suis ici, me dit-il avec une sorte de brusquerie.

— A cause d'elle?

— Oui, de Mme Aisery. Je suis venu faire une cure d'oubli. Mais je vous ai rencontré, et voici que vous me la rappelez et que j'éprouve un plaisir extrême à entendre parler d'elle et à prononcer son nom.

— Vous avez donc des raisons pour vouloir l'oublier?

— Les plus douces et les plus tristes ensemble.

— Les plus douces et les plus tristes? Cela ne s'accorde guère dans l'amour.

— Qui vous parle d'amour? Mme Aisery n'a jamais été pour moi qu'une amie.

— Ah!

— Oui, je sais tous les bruits qui ont couru. Ils sont faux. Malheureusement. Plût au ciel qu'ils eussent répondu à une réalité! Le seul fait que je vous parle d'elle est une preuve suffisante de son refus. Mais moi, je vous le confesse à vous seul, et

dans cet endroit perdu où nous sommes à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, je l'ai aimée.

Et il ajouta d'une voix plus basse :

— Je l'aime encore. J'ai quitté Paris à cause d'elle, à sa prière. Et je regagnerai mon poste sans retourner à Paris.

— Mais elle?

— Je n'ai jamais su. Je ne saurai jamais.

— Comment? vous ne savez pas si elle vous a aimé?

— Dites-moi tout d'abord ce que vous savez de mes relations avec Mme Aisery, afin que je vous épargne un récit inutile, qui n'a d'intérêt que pour moi, et auquel je risquerais de prendre goût au point de devenir intarissable?

— Ce que je sais? ce que tout le monde en sait. Rien de sûr. Rien de certain. On vous rencontrait partout ensemble. Elle ne s'en cachait même pas. Dès qu'elle entrait dans un salon, elle s'informait de votre présence : « M. d'Aubré est-il là?... Pas encore?... Nous avions pourtant rendez-vous. » Ou bien, si elle devait partir sans vous avoir attendu, elle chargeait l'un ou l'autre, moi quelquefois, de vous avertir de son départ, de l'en excuser. Entre nous, elle vous affichait.

— Dans quel but? je ne l'ai jamais compris.

— De méchantes langues l'accusaient de cacher son jeu.

— De cacher son jeu. Oui, moi aussi, je l'ai

cru. Je n'ai jamais découvert l'autre jeu. Il n'y avait pas d'autre jeu.

— Alors, c'est donc qu'elle tenait à vous tout particulièrement, au point de ne pas craindre de se compromettre.

— Une femme, aujourd'hui, ne se compromet plus en affichant un homme. La camaraderie autorise ces choix. La camaraderie est passée dans nos mœurs avec la pratique des sports. Ah ! tenez : je serai franc jusqu'à la cruauté. Je pensais m'amuser moi-même au début de ce jeu, avec cette escrime que j'ai toujours pratiquée : lutter avec une jolie femme à qui rendra les armes sans même tenir à obtenir ses faveurs. Je me croyais préservé, et je la croyais également à l'abri : dès lors le duel pouvait se prolonger longtemps sans inconvénient et sans résultat.

— Vous préservé, elle abritée : par qui, par quoi, je vous prie?

— Elle, parce que le jeune chef de cabinet qu'on lui attribuait généreusement pour amant n'était pas encore marié, et moi parce que j'avais une liaison charmante que je ne désirais point rompre. Ainsi pensais-je approcher sans risque cette coquette involontaire dont chacun de nous pourrait dire ce qu'on disait d'Henriette d'Angleterre...

— Celle qui fut empoisonnée par le chevalier de Lorraine?

— L'empoisonnement n'est point sûr. Un empoisonnement est toujours discutable. Quelques-

unes de nos maladies n'étaient point diagnostiquées autrefois. Vous souvenez-vous du portrait qu'ont tracé d'elle ses contemporains?

— Mal.

— « Elle semblait toujours demander le cœur, quelque chose indifférente qu'elle pût dire du reste, et séduisait chacun par ses beaux yeux qui paraissaient atteints du désir de plaire à ceux qui les regardaient et que chacun pouvait croire attachés sur lui seul. » Je ne garantis pas ma citation.

— Oh ! vous savez par cœur tous les auteurs du dix-septième siècle.

— Pas tous, malheureusement. Quelques-uns. Or, elle n'avait pas d'amant, n'en avait jamais eu.

— Henriette d'Angleterre?

— Non, Mme Aisery.

— Vous en êtes sûr?

— Je le crois. Ou plutôt je la crois. Oui, j'en suis venu à croire les femmes. La vérité est leur plus sûr mensonge. Mais elle n'était pas libre pour autant. Cette escrime dura des mois et des mois, plus d'un an, peut-être deux. Et peu à peu, j'ai découvert que je m'étais pris à mon propre piège. Mon exquise maîtresse me plaisait moins, et mon amie davantage. A celle-ci j'avais confié mon amour.

— Pour la rendre jalouse?

— Peut-être. Mais elle ne me confiait rien. Peut-être n'avait-elle rien à confier. Sait-on jamais?

— Vous voilà de nouveau sceptique.

— Je préférerais ne pas l'être. Nous avions fini par connaître assez bien les jardins et les salons de thé de Paris. Je l'avais même entraînée aux environs. Tout de même, avec sa vie mondaine archiremplie, elle n'eût pas disposé d'un temps suffisant pour organiser avec un autre de si fréquentes promenades. Tout de même, je devais tenir une grande place dans son existence...

Ma foi ! je ne résistai pas au plaisir de tourmenter M. d'Aubré. Il est si facile de faire toucher du doigt la fragilité de leurs hypothèses à ceux qui prétendent juger les femmes qu'ils ont connues !

— Oh ! lui fis-je observer, on a toujours du temps et de l'argent pour l'amour et pour la guerre. Et vous-même, n'aviez-vous pas vos occupations et votre maîtresse quand vous consacriez vos prétendus loisirs à promener Mme Aisery?

— Je négligeais l'une et les autres.

— N'a-t-elle pas négligé ses devoirs mondains?

— Je le souhaite. Cette amitié vagabonde ne pouvait se prolonger indéfiniment. Elle-même ne désirait-elle pas en sortir? Pourquoi ne cessait-elle de me flatter, de me manifester sa préférence en public? Un soir, à une réception au ministère des Affaires étrangères en l'honneur d'un aviateur américain, comme je la complimentais sur sa robe qui découvrait non seulement les épaules, mais une large partie de son dos si souple et si blanc, elle m'assura qu'elle choisissait pour moi ses toilettes. Alors, un jour, aux Champs-Élysées, près du Gui-

gnol — je vois encore l'endroit — je fis un grand carnage de notre amitié.

— Un grand carnage?

— Oui, je n'en laissai rien. Je la mis en miettes. Une amitié ne pouvait durer entre un homme et une femme qui se plaisaient l'un à l'autre. Il ne convenait pas de dissimuler plus longtemps ce qu'elle recouvrait. Elle m'écouta sans m'interrompre, avec plaisir, j'en suis sûr. Elle n'éprouvait aucune crainte. Elle demeurait aussi paisible que lorsqu'elle entrait dans un salon avec la certitude du succès. « J'ai envie de vous mordre, ai-je achevé, ou tout au moins de vous embrasser. — En public? interrogea-t-elle avec une expression ineffable d'innocence. — Pourquoi pas en public? — On pourrait nous voir. — Personne ne prend garde à nous. — Sait-on jamais? — Eh bien, allons-nous-en. — Où? — Au Bois de Boulogne. » Elle se laissa emmener. Mais quand je voulais me pencher, elle m'arrêtait : « Il y a quelqu'un. » J'enrageais. Elle consentit à descendre. Je renvoyai la voiture. Nous fîmes quelques pas dans une allée déserte où nous trouvâmes un banc. « Asseyez-vous, mon amie. — C'est cela. — Et maintenant? — Maintenant, si vous voulez. Une seule fois. Là, dans le cou. Et ne remontez pas. » Ce fut délicieux, mais elle refusa ses lèvres. Et, me regardant bien en face : « Jamais plus, me dit-elle. — Jamais? » En cet instant, où elle venait de se montrer généreuse, je ne comprenais plus sa défense. « Voyons, repris-

je, vous aimez ailleurs? — Oui. — Qui? — Mon mari. » Elle me regardait en face, me défiait de ses yeux ingénus et clairs ou troubles et perfides, je ne savais plus. Irrité, je repris mon interrogatoire : « Et lui? — Plus encore, naturellement. — Alors ce qu'on insinuait? — Et quoi donc? Ah ! oui, je sais qui vous voulez dire. L'avez-vous regardé? — Oui. — A-t-il une tête d'amant? — Il y a donc des têtes d'amant? — Sans doute. — Mais ce ne sont pas les mêmes pour toutes les femmes. — A peu près. — Alors moi? — Eh bien, vous seriez très supportable et vous le savez. — Supportez-moi. — Vous ai-je renvoyé? » J'étais interdit. Elle était plus habile que moi dans cette escrime. Je repris avec un peu de mélancolie : « Alors, puisque vous êtes heureuse, pourquoi êtes-vous ici? — Parce que mon bonheur ne me suffit pas. Vous a-t-il jamais suffi? — Le vôtre me suffirait. — Vous savez bien que ce n'est pas vrai. Il faut toujours quelque chose de plus. Le maximum, plus quelque chose. Ce quelque chose, c'est l'amour et le désir d'un autre. — Ah ! méchante Grace, un jour vous serez prise. — Je vous le raconterai. » Et, de son air d'ange, elle sourit. Elle appela une voiture qui passait. Je dus la reconduire, sagement, me promettant de ne plus la revoir.

— Et vous l'avez revue?

— Évidemment.

— Et elle s'est rendue?

— Jamais. Je n'ai rien obtenu d'elle. J'ai usé de toute ma patience, de toute mon habileté en escrime, des feintes, des engagements sur toutes les lignes, du coup droit. Rien ne m'a réussi. Elle était toujours prête à la parade, et même à la parade du dernier moment, quand on croit toucher et que déjà l'on sent la chair ennemie s'ouvrir, prête à saigner. Que dis-je? Elle me provoquait elle-même. Que penser de cette phrase, par exemple, lancée à bout portant : « Je confesse que vous embrassez bien, » au moment où, une fois de plus, elle me refusait sa bouche? Ou encore : « Je vous ai donné l'heure du coiffeur : demandez à toutes les femmes d'aujourd'hui si ce n'est pas le plus grand témoignage d'amitié. » N'est-ce pas exaspérant? Mais je suis de ceux que leur amour désarme et qui ne peuvent tenir une femme que d'elle-même, incapables de la moindre brutalité, de la moindre exigence autoritaire. Le baiser ne vaut que si son désir est partagé. La dernière liberté, dans notre temps où l'individu est écrasé par la société et écartelé par les obligations, ce doit être l'amour. Qu'une femme demeure toujours libre de se soustraire au caprice d'un homme ; qu'elle ait toujours le droit de choisir, et même de choisir son heure.

— Ce n'est pas l'avis de toutes les femmes.

— Oh ! je sais. Tant de ces pauvres êtres de chair et de nerfs sont nés pour l'esclavage, se soumettent à la violence et même en cherchent l'excuse ! Ces femmes-là n'ont jamais pu me plaire.

Vous rappelez-vous, au Louvre, ce tableau d'un grand maître vénitien, Palma le vieux, je crois, où l'on voit un satyre découvrant dans la forêt une nymphe qui dort, toute nue, sur un lit de feuillages. Elle est à sa merci. Il est là, devant l'admirable corps blanc, détendu et paisible, où la vie a laissé dans le sommeil une légère coloration, la course ralentie d'un sang généreux. Elle est si belle et si blanche que toute la lumière du jour semble s'être concentrée sur elle dans l'ombre des bois. Quelle proie magnifique et facile ! Mais regardez le satyre. D'une main, il tient encore le manteau qu'il a retiré et qui recouvrait la dormeuse. L'autre bras pend le long de son corps. Ne va-t-il pas s'élancer? Ne devine-t-on pas cet élan qui va le précipiter en avant, terrible et impitoyable? Non, il ne bougera pas. Il est vaincu. Vaincu par tant de douceur, par tant de perfection, par tant de confiance dans la vie. Ses yeux révèlent la défaite. Ses yeux reflètent la douleur infinie du rêve enclos dans le désir, le sens pathétique de la beauté devant quoi s'inclinent les dieux eux-mêmes. Ceux qui sentent ainsi la beauté, mon ami, seront toujours désarmés devant la femme. C'est le plus grand hommage qu'ils puissent lui rendre. Mais il est des femmes qui le devinent. Celles-ci attendent l'amour pour se donner.

— Mais l'amour ne vient-il pas toujours? Qui prend est pris à ce jeu.

— Eh bien ! il n'est pas venu. Découragé, dé-

sespéré — et bien qu'elle sût toujours me rappeler quand elle devinait mon chagrin — je sollicitai un poste à l'étranger. Elle me reprocha mon départ. « C'est à cause de vous, lui expliquai-je. — A cause de moi? C'est à cause de moi que vous devriez rester. — Puisque vous ne m'aimez pas. — Je vous aime bien plus que vous ne le croyez. — Ce n'est pas beaucoup dire. — C'est beaucoup. Je vous le prouverai. — Prouvez-le-moi tout de suite. — Pas de cette façon. — Mais c'est la seule. — Vous vous trompez... » De nouveau, elle se déroba. Nous nous séparâmes. D'un commun accord, nous n'échangeâmes pas de lettre. Elle a horreur d'écrire. J'ai horreur d'écrire sans réponse. Dès lors, n'est-ce pas? c'était fini entre nous.

— Fini entre vous? Allons donc! Tout recommence. Je suis persuadé que tout a recommencé. Puisque vous voilà de nouveau obligé de fuir. Vous n'avez pas su résister à la fascination et vous êtes revenu à Paris la voir.

— Oui, mais dans quelles circonstances!

— Dites.

— Je fus obligé de revenir à Paris la revoir.

— Obligé?

— Oui, pour la remercier.

— De quoi donc?

— De la campagne qu'elle avait menée pour moi. Vous avez sans doute oublié un petit incident qui se passa à Berne et que la presse grossit à son habitude : l'histoire d'un rapport confidentiel qui

fut publié par les journaux américains. Ce rapport avait été déposé sur ma table, et l'on m'avait accusé de l'avoir livré. Bien pis ! on osait presque insinuer — oh ! d'une façon dissimulée, chuchotée — que je l'avais livré pour de l'argent. C'était la fin, non seulement de ma carrière, mais, ce qui est autrement grave, de ma réputation. Je n'avais eu tout d'abord pour me défendre que ma parole d'honneur. Oui, j'avais connu ce rapport qui avait passé par mes mains. Oui, ce rapport avait pu être déposé sur ma table de travail. Mais je n'en avais pas la garde. Les bureaux du ministère à Paris en possédaient l'original, et sans doute d'autres copies. Pour tout homme informé, j'aurais dû être mis immédiatement hors de cause. Il était trop commode de charger un bouc émissaire. Cette situation intolérable se prolongea assez longtemps pour que j'offrisse ma démission. Mon chef direct, l'ambassadeur de France en Suisse, M. de Maur, qui ne m'avait jamais retiré sa confiance et qui affectait de me couvrir, certain que la fuite du document ne venait pas de Berne, m'expédia à Paris : « Allez vous défendre vous-même, d'Aubré, cela vaut mieux. Sans quoi on ne cessera pas de vous accuser sournoisement. Je sens bien que l'on cherche à Paris à dresser l'opinion contre vous. » Je partis donc pour Paris. L'opinion était déjà retournée en ma faveur. Une femme avait opéré ce miracle. Elle s'était multipliée dans le monde des ambassades, des ministères, de la presse, dans le

monde tout court. Par une divination merveilleuse, elle démontrait que je ne pouvais être pour rien dans cette fuite du document, laquelle ne pouvait être attribuée qu'à une indiscrétion volontaire ou à quelque manque de surveillance au ministère même des affaires étrangères, ce qui était exactement la vérité. Orientés par ce plaidoyer, les journaux d'opposition avaient désigné le coupable qu'ils n'avaient pas eu de peine à identifier, qui fut même contraint d'avouer, et il avait bien fallu s'incliner devant l'évidence. Mme Aisery avait mené toute cette campagne avec une aisance supérieure. Elle s'était prodiguée, peut-être même compromise. Elle avait réussi. Ne lui devais-je pas une visite de gratitude?

— Sans doute. Elle vous avait donné à distance la preuve de son amour.

— De son amour? Je l'espérais aussi. Elle me reçut gentiment, si gentiment, mais comme si elle m'avait vu la veille. Quand je la remerciai, elle sourit de cet air énigmatique où l'on peut imaginer aussi bien la passion que l'indifférence. « — Je me croyais oublié, ajoutai-je. Vraiment, je n'attendais pas de vous cette confiance absolue et cette intervention énergique et véhémente. — Rien de plus naturel. — Oui, vous m'étonnez toujours. — Vous m'avez prise pour une coquette. Je vous ai prouvé le contraire. — Rien que cela? » Elle s'était levée tandis que je demeurais assis. Elle se rapprocha de moi, se pencha vers moi et longuement

je sentis sur mon front la douceur de ses lèvres. Je n'osai bouger d'un instant. Le baiser descendit jusqu'à la joue, puis effleura la bouche comme un pétale de fleur, comme un vol d'oiseau. Je n'ai jamais senti un souffle si délicat, mais déjà il avait passé. Je me levai aussitôt et la voulus prendre dans mes bras. Mais elle se déroba, avec cette souplesse qu'ont les femmes pour glisser sans heurt hors des étreintes. Je devais avoir un air angoissé, car elle sourit, non sans un peu de gêne : « — Quelle figure ! Ce n'était donc pas agréable? — Trop. — Autant que celui que vous m'avez donné. Vous voyez, je vous l'ai rendu. — C'est mon tour, maintenant. — Non, non, jamais, c'est déjà trop. » J'eus l'intuition — le temps d'un éclair — qu'elle aussi m'aimait. Je n'en eus pas la preuve cependant. Je ne l'aurai jamais. Pourtant...

— Pourtant?

— Le baiser est la grande épreuve de l'amour. Car les chairs s'attirent ou s'écartent, et le premier contact livre leur secret. Je suis sûr que les nôtres s'attiraient. Elle aussi n'en douta pas. « — Allez-vous-en, eut-elle alors la cruauté de me dire, et ne revenez plus. — Est-ce possible, Grace, et n'est-ce pas vous qui m'avez rappelé? M'empêcherez-vous encore de vous aimer? — De m'aimer, non, au contraire. De me le dire, oui. Ne pouvez-vous m'aimer à distance? Rappelez-vous ce lord Musgrave dont vous m'avez conté l'histoire? Il ne parlait à sa bien-aimée qu'à travers de grands dis-

cours politiques. — Il doit être très malheureux. — Le croyez-vous? N'a-t-il pas le meilleur de l'amour? — Oui, Grace, lui dis-je alors, le minimum, plus quelque chose... » Elle sourit, cette fois, d'un air apaisé. Et puis, elle m'a mis à la porte, le plus aimablement du monde.

— Vous êtes revenu?

— Oui, mais cette porte m'était consignée. Et voilà pourquoi je suis ici.

Comme il se taisait, je tentai de donner à la conversation un tour moins sévère :

— C'est curieux : je n'aurais pas cru à la vertu de Mme Aisery.

— Elle n'est pas vertueuse. Elle ne compromettra jamais la situation de premier rang qu'elle occupe à Paris. Elle n'est ni romanesque ni sentimentale, mais raisonnable et fine. De toutes façons, elle tient à son cher mari. Mais elle ajoute un autre plaisir plus discret à celui qu'elle est sûre de trouver à domicile. Elle, c'est le maximum, plus quelque chose.

— Un jour, elle préférera le quelque chose.

— Un jour, peut-être. Mais mon tour, je le crains, est passé. Et le sien passera. A tout prendre, je ne regrette pas mon tour. Il y a tant de nuances dans l'amour, et celle-ci n'est pas négligeable...

Le soleil, en ce moment, était si proche de nous qu'il transformait la brume en une poussière dorée.

— Tenez, me dit M. d'Aubré, cette nuance dont je vous parle, c'est comme la poussière dorée qui

nous entoure. L'amour s'y répand et n'y apparaît pas. Comme le soleil, on le devine à travers un voile transparent.

Le lendemain, M. d'Aubré me vint faire ses adieux.

— Vous partez?

— Oui, cher ami, je pars pour Genève.

— La Société des Nations?

— Si vous voulez.

— Je gage que vous rencontrerez Mme Aisery.

Il sourit et ne nia pas :

— J'ai trouvé hier soir en rentrant une lettre d'elle. Oh ! une lettre : un billet. Elle me demande si quelque obligation professionnelle ne me conduira pas à l'aller voir en Suisse.

— Et vous la rejoignez?

— Sans doute. Ne protestez pas. Je pense comme vous que je cours à une nouvelle déception. Mais comment n'y pas courir? Mon supplice m'est toujours cher... (1).

O singularité de la stratégie féminine ! S'il est un principe dans l'art de la guerre qui condamne la défensive, n'est-ce pas celui-ci : toute place investie finit par se rendre? Mais que penser d'une place qui demande à être investie tant elle se croit sûre de ne se rendre point? Il n'est aucune certitude dans le domaine de l'amour...

(1) V. *Murder-Party.*

# LA FAUSSE RUPTURE

Chose étrange ! Si nous demeurons à notre poste habituel, installés dans notre vie quotidienne, tout paraît tourner autour de nous et le caractère essentiel de notre temps en serait la mobilité. Mais si nous nous déplaçons, si nous quittons Paris, la France, l'Europe, pour quelques semaines, ou même pour quelques mois, ce monde changeant, au retour, nous semble au contraire n'avoir pas bougé et s'être fixé dans une sorte d'immuabilité. Nous ouvrons les journaux : les ministères ont pu se succéder, les éloges et les invectives qui les accompagnent sont demeurés les mêmes ; l'affaire Oustric et l'affaire Hanau continuent ; le pacifisme est pareillement contredit par les événements et s'entête pareillement dans son utopie internationale, et ce sont, dans le monde, les mêmes liaisons qui finissent par prendre la majesté de ce qui dure.

Ainsi M. d'Aubré, envoyé en mission dans l'Amérique du Sud, sans doute pour se rendre

compte de l'inanité des révolutions qui n'y changent jamais rien, par le ministère des Affaires étrangères à qui il appartient, et qui lui devait une réparation, et revenu à Paris après une absence d'une demi-année, retrouva-t-il, prié à dîner par Mme de Vaurevert, sa place à la gauche de la maîtresse de maison, et à la droite de la charmante et blonde Mme Aisery, la femme du directeur de notre plus grande Compagnie de navigation aérienne, que la rumeur mondaine, cette fois trompée, voudrait lui attribuer pour maîtresse. Dans presque tous les dîners, ne favorise-t-on pas des sympathies supposées avec la plus subtile pénétration psychologique? Mme de Vaurevert arriva en retard chez elle, comme toujours, et fut accueillie par les mêmes plaisanteries amicales, au point que M. d'Aubré put se demander s'il s'était réellement absenté.

Cependant, les convives remarquèrent qu'à table il prolongeait la conversation avec Mme de Vaurevert et développait un peu trop longuement la description de la baie de Rio, tandis qu'il ne se tournait vers Mme Aisery que pour lui offrir de l'eau que d'ailleurs elle refusait, ou lui tenir des propos banals et brefs. Ou même il s'absorbait dans une sorte de rêverie intérieure. Était-il brouillé avec sa voisine de gauche, et le voyage avait-il tranché un lien aussi aimable? Certes, il mériterait alors la réprobation générale, car une réunion mondaine, pour être plaisante et gaie, a

besoin d'être rassurée sur ses affinités électives. Où en serait-on s'il fallait renouveler sans cesse leur carte qui ne serait jamais à jour? Déjà l'on servait l'entremets, lorsque Mme Aisery, qui ne fait d'avances à personne tant elle a accoutumé d'être entourée, choyée et courtisée, et qui se laisse nonchalamment poursuivre par tous ceux dont elle a capté l'attention avec un soin vigilant, se pencha vers son peu aimable voisin et lui posa, presque tout bas — mais l'attention était occupée ailleurs, par une discussion entre l'historien Prégilbert et la comtesse de Seurre, éternelle voyageuse récemment revenue de Syrie, sur l'impératrice Zénobie, reine de Palmyre — cette question qui contenait un reproche :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me revoir avant votre départ et votre longue absence? J'aimerais tout de même le savoir. Après tant de jours, ce n'est plus indiscret. Puisqu'on parle d'histoire, c'est même de l'histoire rétrospective.

M. d'Aubré, cette fois, n'éluda pas la rencontre. Il parut même fort interloqué, presque indigné comme on l'est devant un mensonge ou une imposture trop évidente.

— Mais, madame, vous m'aviez vous-même congédié à ma dernière visite.

— Oui, mais je vous ai écrit le soir même. Ne m'appelez donc pas madame. On ne nous entend pas.

— Voyons, Grace, rappelez-vous : non, vous ne m'avez pas écrit.

— Je vous le jure. N'avez-vous donc pas reçu ma lettre?

— Votre lettre? non. Je ne crois pas à cette lettre. D'ailleurs vous n'écrivez jamais que de courts billets insignifiants.

Elle affecta de sourire. Sans le rouge qu'elle venait de remettre juste avant cette petite scène, comme si elle prévoyait quelque heurt et voulût à l'avance se prémunir contre toute expression disgracieuse, son visage aurait peut-être trahi quelque émotion :

— En effet, pour une fois que j'écris une lettre — sa voix ne fut qu'un souffle sur le mot suivant — d'amour, voilà bien ma chance !

— Vous m'avez écrit, vous, une lettre, — il n'osa pas risquer le terrible mot, — ce serait bien extraordinaire.

Ils se sourirent comme s'ils s'entendaient à merveille, sur ce sujet, et leur entourage, persuadé de leur accord, les considéra plus amicalement. Enfin ils rentraient dans les convenances. Ils se soumettaient au pacte que leur imposait le monde. Ils avaient mis bas les armes. Cependant leur conversation en resta là. Aussi bien M. Prégilbert commentait-il les *Mémoires* du prince de Bülow si brillamment que tous les autres convives s'étaient tus. Le succès de l'historien se prolongea presque jusqu'à la fin du repas. La maîtresse de maison, qui aurait dû s'en réjouir, — car ce succès, en somme, servait sa réputation, — donnait au con-

traire des signes de détresse, comme si elle était pressée de lever la séance. Elle aussi considérait M. d'Aubré et Mme Aisery, non avec complaisance, mais avec un air d'effroi, presque d'épouvante. L'ouïe exercée, avait-elle perçu leur dialogue? En quoi ce dialogue pouvait-il l'intéresser, et même l'émouvoir à ce point?

En sortant de table, elle s'adressa à M. d'Aubré brusquement :

— J'ai un mot à vous dire, après le café.

Puis à Mme Aisery :

— Grace, je désire vous parler.

— Ah ! murmura celle-ci.

Et cette fois, malgré le rouge, son visage accusa le coup. La couleur apparut subitement comme plaquée sur un fond pâle. Qu'avait-elle compris ou imaginé? Quelle allusion avait-elle pu saisir dans la demande, si simple, de Mme de Vaurevert? Une femme n'a-t-elle pas toujours mille choses à confier à une autre femme? Sans doute ne s'était-elle pas méprise au regard bouleversé de son amie.

Toute la compagnie s'était dispersée dans les salons. Après le café et les liqueurs, elle se divisa en petits groupes agités. Le plus naturellement du monde, Mme de Vaurevert put manœuvrer pour isoler M. d'Aubré et Mme Aisery :

— Venez donc feuilleter avec moi un album de photographies aériennes que j'ai rapportées de mon voyage au Maroc.

Elle les emmena dans un boudoir-cabinet de travail dont les portes vitrées étaient grandes ouvertes et étala consciencieusement son album. Là, interrogeant résolument les deux visages, l'un étonné, l'autre tourmenté dans l'attente de ce qui allait suivre, elle se confessa :

— Ne m'en veuillez pas de mon intervention. Tout à l'heure j'ai l'oreille si fine que je vous ai entendus. Cependant je ne vous écoutais pas. Ce que je vais vous dire est si grave, et j'en ai tant de remords. Je ne sais rien de vous et n'ai jamais rien cru. Pas assez peut-être. Grace, il vous faudra me pardonner.

Que signifiait une telle imploration? Grace Aisery avait déjà compris :

— Inutile, Irène, de continuer. Votre oubli n'a fait qu'en précéder un autre. N'en parlons plus, jamais. N'allez pas plus loin. Le silence vaut mieux.

De plus en plus surpris, M. d'Aubré réclama. Il commençait de s'engager sur la piste :

— Vous en avez au contraire trop dit, madame. Il vous est maintenant impossible de vous taire. J'ai, peut-être, moi aussi, le droit de connaître la vérité.

— Qu'en feriez-vous? osa répliquer Mme Aisery. C'était la vérité hier. Ce n'est déjà plus la vérité aujourd'hui.

— Vous parlez toutes deux par énigmes. Je vous en supplie, ne me laissez pas dans l'ignorance ou dans l'incertitude.

Mme de Vaurevert sembla consulter son amie qui avait mis un doigt sur la bouche, mais elle passa outre au geste avertisseur.

— Non, non, je dois me confesser à lui, Grace, devant vous. C'était l'avant-veille de votre départ pour l'Amérique, monsieur. Vous aviez rendu visite à Mme Aisery et je suis entrée chez elle comme vous veniez de la quitter. Elle était, comme toujours, comme en ce moment, aimable, tranquille et sûre d'elle-même. Si sûre d'elle-même que je ne pouvais pas deviner ses sentiments. Elle n'en laisse rien transparaître. Tout à l'heure, à la fin du dîner, c'est par miracle que j'ai surpris deux ou trois mots de votre conversation. Ah ! ces deux ou trois mots, quelle révélation, quel souvenir, quel désastre !

— Je ne comprends toujours pas, madame.

— Vous allez comprendre. Ce jour-là, quand je me suis levée, Grace, vous m'avez prié d'attendre un instant : « J'ai promis, m'avez-vous expliqué, de donner une ou deux adresses à M. d'Aubré pour son grand voyage. Le temps de les écrire et, comme vous passez devant chez lui pour rentrer chez vous, vous aurez la gentillesse de déposer ma lettre. » Vous avez disparu, vous êtes revenue avec cette lettre que j'ai emportée, dont je n'ai pas un instant — et c'est mon excuse — soupçonné l'importance. Eh bien, cette lettre...

— Cette lettre?

— Je ne l'ai pas remise.

— Je l'ai deviné tout à l'heure, Irène. Vous avez peut-être bien fait, déclara nettement Grace Aisery.

— Pourquoi, mais pourquoi? supplia M. d'Aubré.

— Ah! je vous dois mon secret pour le vôtre. Parce que je ne suis pas rentrée directement chez moi. J'avais un rendez-vous au musée du Louvre avec... avec quelqu'un. J'étais en retard.

— Naturellement.

— Le musée était fermé. J'ai dû chercher... ce quelqu'un. J'ai fini par le retrouver. Ces recherches m'ont fait oublier le message dont j'étais chargée et que je croyais être insignifiant, comme si le message d'une femme à un homme pouvait être insignifiant. Et je n'y ai plus jamais repensé jusqu'à ce soir. Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé, Grace?

— J'ai cru, dit Grace tout doucement et tranquillement, que ma lettre n'avait produit aucun effet.

M. d'Aubré se taisait, en proie à une grande nervosité. Enfin il demanda à Mme de Vaurevert :

— Cette lettre, madame, vous l'avez encore?

— Je dois l'avoir encore.

— Ne pourriez-vous la retrouver?

— Où l'ai-je mise? Je sais, je sais. Elle a dû rester dans mon sac. Précisément, j'ai acheté un autre sac le lendemain. Patientez quelques instants.

Elle disparut, laissant le diplomate et Grace en tête à tête. Ceux-ci n'osaient plus s'adresser la parole. Il était atterré. Elle faisait meilleure contenance, par cette habitude qu'elle a de gouverner tous ses mouvements.

— A quoi bon? dit-elle, la première. Pourquoi revenir sur le passé?

— Ce n'est plus le passé.

— Vous ne voyez donc pas qu'il a tué le présent?

— En êtes-vous sûre, Grace?

Pour la première fois de la soirée il prononçait son prénom. Elle en tressaillit, mais se ressaisit sans retard :

— Malheureusement oui, murmura-t-elle.

Déjà Mme de Vaurevert revenait :

— Je l'ai trouvée tout de suite. Elle n'a pas bougé de place. Et la voici.

M. d'Aubré voulut s'en emparer.

— Non, intervint Mme Aisery. Cette lettre est à moi. Donnez-la-moi, Irène.

— Elle m'est adressée.

— Elle ne vous est pas parvenue.

— Elle va me parvenir.

— Non, non, elle ne vous parviendra pas. Il est trop tard.

Tous deux offraient leurs mains. Le regard de Mme de Vaurevert alla de l'un à l'autre, ne sachant qui choisir. Elle posa la lettre sur la table où reposait l'album de photographies :

— Ah ! dit-elle, je crains d'être bien coupable envers vous. Moi qui aime tant le bonheur, j'ai touché au vôtre. Moi qui... (Elle s'arrêta devant toute allusion à l'amour.) Je vais vous laisser ensemble. Mais dites-moi que vous me pardonnez. Dites-moi que mon oubli n'est pas irréparable.

— Je ne puis vous le dire, affirma Grace. Mais je ne vous en veux pas.

— C'est affreux, dit M. d'Aubré. Mais vous ne l'avez pas voulu.

Mme de Vaurevert, indécise un instant, eut un geste découragé et s'en alla. Dès qu'ils furent seuls, elle lui arracha résolument la lettre que déjà il avait saisie.

— Non, dit-elle. Mon ami, c'est inutile.

— Oh ! Grace, votre unique lettre d'amour...

— Eh bien, vous la lirez, si vous le voulez encore, lorsque vous m'aurez entendue et lorsque vous m'aurez ensuite répondu. Mais vous me répondrez en toute franchise, il le faut.

— Je vous le jure.

— C'était donc l'avant-veille de votre départ pour l'Amérique. Vous êtes venu me voir. Vous me disiez votre tristesse de me quitter, votre tendresse, votre...

— Mon amour, Grace.

— Oui. Vous me montriez un visage si douloureux que je vous ai laissé m'embrasser, que je vous ai rendu vos baisers. Et puis, vous avez voulu

obtenir de moi davantage, grâce à la menace de notre séparation...

— Oui, cette séparation m'apparaissait, au moment de vous dire adieu, si cruelle. Et je n'avais rien reçu de vous.

— Rien?

— On appelle rien ce qui n'est pas tout. Et, comme toujours, vous m'avez repoussé.

— Je vous ai répété ce que je vous avais toujours répondu : que je ne serais jamais à vous, même si je vous aimais.

— J'allais partir, Grace.

— Précisément, vous alliez partir. Comme vous insistiez, j'ai dit : « Partez, partez. — Pour toujours? — Pour toujours si vous voulez... » Et sur ces paroles imprudentes, je vous ai laissé. Vous ne vouliez pas vous en aller. Enfin, vous êtes revenu à la raison et je vous ai entendu sortir. Mais, vou parti, j'ai eu pitié de vous. Parce que...

— Parce que?

— Parce que, moi aussi, je vous aimais. Vous le saviez bien. Pourquoi toujours affecter d'en douter?

— Vous vous refusiez.

— Ce n'est pas une preuve. Comme les hommes nous comprennent mal et qu'ils interprètent donc de travers nos refus et nos dons ! On peut aimer davantage en se refusant, et beaucoup moins en se donnant.

— Les hommes ne vous croiront jamais.

— Oui, ils sont trop intéressés pour cela. Restée seule, j'ai écrit cette lettre.

— Où vous me rappeliez?

— Où je vous disais : « Eh bien, puisque vous m'aimez tant, venez me chercher demain. Je suis à vous... »

— Vous m'avez écrit cela, Grace?

Et il voulut prendre la lettre. Mais elle eut le temps de la retirer :

— Attendez. Le lendemain, vous ne m'avez pas appelée.

— Puisque je ne savais pas.

— Vous eussiez pu deviner.

— Les hommes ne devinent jamais. Ou ceux qui devinent aiment moins puisqu'ils gardent leur lucidité.

— Comment, dès lors, vous laisser la lettre d'une femme qui s'offre et dont vous n'avez pas voulu?

— Oh ! Mais c'est insensé !

— Est-il écrit dessus que cette lettre n'a pas été remise? Comment la réclameriez-vous, quand elle condamne une innocente?

— Vous aviez consenti.

— Le consentement peut se reprendre, au dernier moment.

Il s'avoua vaincu par tant de subtilité et il tenta d'un autre argument :

— Eh bien, Grace, donnez-moi cette lettre et je vous la rendrai si vous venez la reprendre chez moi.

— Je n'irai pas la reprendre, parce que je ne

vous la laisserai pas. Et maintenant, mon ami, répondez-moi. Pourquoi êtes-vous parti sans m'avoir revue, sans avoir tenté de me revoir?

— J'avais épuisé la force des aveux, la puissance des supplications. Je vous croyais définitivement perdue pour moi.

— Il ne faut jamais croire cela d'une femme.

— Je suis parti désemparé. Ce voyage a commencé par une immense douleur. Je n'ai jamais ressenti, je crois, pareil chagrin.

— Et vous m'avez laissé sans nouvelles. Pas même un télégramme, ou une carte postale.

— Vous eussiez souhaité connaître ma peine.

— Sans doute.

— Je préférais la garder pour moi seul.

— Et maintenant je vais vous dire la suite. Elle vous gênerait. Je serai plus à l'aise. Peu à peu ce grand chagrin s'est atténué, s'est adouci. Le voyage vous a distrait, et cette baie de Rio dont vous parliez si bien à votre voisine. Peut-être quelque belle Argentine aux yeux et aux cheveux noirs a-t-elle achevé la guérison.

— Quelle absurdité ! Aucune autre femme n'a pris votre place.

— Alors le voyage a suffi. Dans tous les cas, vous êtes revenu calmé, et guéri.

— Il m'a suffi de vous revoir pour retrouver mon mal.

— Pour me tourner le dos. C'est ce que vous faisiez à table.

— J'étais irrité contre vous.

— Non, non, vous ne m'aimez plus, ou vous m'aimez moins. C'est la même chose. Le hasard a provoqué cette rupture. Il ne faut pas contrarier le hasard. Je veux croire à votre peine. Elle est tout de même passée. Vous ne pourriez plus l'éprouver de nouveau pour moi. Vous l'avez épuisée sans raison. Vous ai-je parlé de ma douleur à moi? Savez-vous si elle n'a pas dépassé la vôtre? Parce que j'ai l'air de me dominer toujours, comme dit Mme de Vaurevert, me croyez-vous insensible? J'ai horreur des éclats de voix et je cache mes larmes. Pourtant, je vous assure que je puis être aussi un pauvre petit être souffrant. Par vous, j'ai connu jusqu'à quel point mon cœur me pouvait tourmenter. Mais je ne m'exposerai pas à le connaître une seconde fois.

— Je ne vous y exposerai pas, Grace. Vous serez toute ma vie.

— On dit cela, et je vous ai vu consolé.

— Je vous boudais, voilà tout.

— Oh ! non, c'était bien pire. J'ai compris votre indifférence. Notre aventure est assez triste : nous avons cru à une rupture qui n'existait pas. Comment nous exposerions-nous jamais à sa réalité?

— Ah ! je vois bien, Grace, que vous raisonnez trop pour revenir en arrière. Et pourtant...

— Et pourtant...

— Je vous aime encore.

— Moi aussi peut-être. Mais nous ne pourrons

plus nous le prouver. L'occasion en est perdue. Nous savons comment on souffre, et comment on vit quand même, et comment, peu à peu, on oublie. C'est le ver dans le fruit, et le fruit en est corrompu. Voulez-vous encore cette lettre?

— Brûlez-la, cruelle amie. Brûlez-la devant moi.

Et comme la lettre, jetée au feu, achevait de se consumer, elle lui montra la cendre noire :

— Pourtant, j'avais consenti... Et voilà ce qui en est resté...

— Vous aviez consenti, Grace. Je ne serai plus si exigeant. Laissez-moi reparcourir les étapes qui nous avaient rapprochés. Laissez-moi les reparcourir autrement. J'ai manqué, non pas d'amour, mais de foi dans mon amour. L'amour est si puissant qu'on ne peut savoir ce qu'il obtiendra. Il faut aimer sans rien attendre, et tout peut venir un jour. Voilà ce que j'ai appris ce soir. Laissez-moi, je vous en supplie, vous aimer.

— On n'aime pas une morte.

— On peut aimer deux fois.

— La même femme?

— La même femme.

— Non, non, c'est fini. Je ne vous crois plus.

Mme de Vaurevert, les venant chercher et les trouvant si sérieux, les crut réconciliés :

— Je vois bien, dit-elle, que vous m'avez pardonné...

# LA NOUVELLE HENRIETTE

## I

Nous n'apprenons plus grand'chose dans la rue, où la flânerie est devenue impossible, et d'ailleurs, qui donc, aujourd'hui, a le loisir de flâner? Pauvre flânerie qui était quelquefois, pourtant, génératrice de fantaisie, de grâce, et même d'invention ! Les inventeurs sont rarement des gens qui travaillent tout le temps, et c'est pourquoi l'espèce est en voie de disparition. A défaut de la rue, il y a le tramway ou l'autobus. Je les prends rarement, voué à l'automobile parce qu'il me manque habituellement deux heures par jour, et qu'il faut tenter de les rattraper au plus vite, en utilisant les répits forcés pour la délicieuse marche à pied à travers les allées toutes vertes du Bois.

L'autre soir, rentrant à Passy, je me trouvai dans un de ces tramways qui reviennent du centre agité de Paris, assis en face de deux jeunes filles. L'affluence n'était pas considérable. Elles causaient à voix haute, comme chez elles, nulle-

ment gênées par les autres voyageurs, et il m'a paru que leur conversation reflétait les préoccupations d'un très grand nombre de leurs compagnes.

L'une des deux était brune, l'autre châtaine, celle-ci à la fin d'un deuil, celle-là vêtue d'un tailleur vert olive fort seyant et commode aussi pour les courses.

— Je passe demain mon examen, dit la brune.

Et je crus avoir affaire à quelque bachelière, mais je fus bientôt détrompé.

— Ça va? questionna l'autre.

— Oui; il y avait la mise en marche. J'avais appris à la campagne à tourner la manivelle. C'était une vieille bagnole. Maintenant, il n'y a plus qu'à tourner la clé dans la commande électrique. Pour débrayer, pour embrayer, pour virer, pour la marche en arrière, je ne crains personne. J'aime la vitesse. Et je n'irai plus en tramway.

— Oh! on est bien obligé d'y aller de temps en temps.

— Non, merci, on va trop lentement.

— Vous êtes donc si occupée?

— Ce n'est pas cela. Mais, n'est-ce pas? on est pressé.

— Vous avez raison. On est pressé. Malgré soi, il faut aller, on va. C'est une force qui vous pousse en avant.

Et toutes deux se mirent à rire, comme si vraiment cette poussée en avant était fort amusante.

J'évoquai tous ces *laudatores temporis acti*, qui n'ont pas assez de plaintes sur cette marche rapide de la société actuelle. Comme nous nous trompons sur les générations nouvelles, du moins ceux qui n'ont pas d'enfants à observer à domicile ou qui ne regardent pas autour d'eux, — avec une bienveillance qui est encore le seul moyen de comprendre, — s'agiter les jeunes gens et les jeunes filles ! Nous les imaginons troublés et décontenancés par l'incertitude présente, et ils y nagent à l'aise comme des poissons dans l'eau. Surtout les jeunes filles, dirai-je. La vie moderne ne leur est pas sévère. Elles jouissent d'une liberté toute fraîche. Elles s'essaient aux jeux et aux travaux des hommes et sont éblouies d'y réussir si vite. Et quand elles ont su garder, comme il arrive fréquemment, leur dignité et leur grâce qui s'ajoutent à cette nouvelle confiance, cela compose un type de femme moderne fort sympathique.

Voici que la conversation repart. Cette fois, c'est la châtaine qui la déclenche :

— La livre ne bouge plus. Pendant la grève anglaise, elle montait. C'était inconcevable.

— Spéculations, répond la brune gravement.

— Personne n'y comprend rien. A la Faculté, notre professeur nous a fait une théorie des changes. Elle est constamment démentie par les faits.

— Oh ! les professeurs ! La théorie !

Elles prirent à l'envi des mines dégoûtées pour flétrir la théorie. Celle qui suivait les cours de la

Faculté de droit voulut montrer une légère supériorité sur le chauffeur, sa compagne :

— La Grande-Bretagne a tout sacrifié pour ne pas laisser le dollar prendre le pas sur la livre.

Mais ce fut prononcé d'un ton si léger que tout pédantisme en était absent et que l'on voyait seulement, dans une salle de danse, la livre et le dollar se défier en de savants manèges. Où diable pouvait être le pauvre franc? Elles s'accordèrent sur notre politique financière qui avait conjuré la crise, mais ne s'y attardèrent pas :

— Cela peut se gâter un jour, déclara l'étudiante, si le bolchevisme faisait des progrès.

— Oh ! moi, j'ai mon auto.

— Et moi, mes diplômes.

Elles étaient parées, et si les désastres venaient un jour, elles lutteraient de toutes leurs jeunes forces. Mais quant à les épouvanter avec ces fantômes, il n'y fallait pas compter. Aucune vantardise dans leurs propos : il suffisait de les bien regarder pour les reconnaître agissantes et courageuses. Ah ! la jolie race, tout de même, que la Française ! Et comme elle s'adapte aux circonstances difficiles !

Nous n'étions pas encore arrivés. Tout au plus dépassions-nous l'Arc de triomphe. Allaient-elles troubler par la suite le ton de leurs confidences? Y verrais-je passer des chiffons, des tangos ou des jeunes gens? Précisément, deux jeunes gens prirent place dans notre voisinage. Ils portaient de ces

cols mous qui sont à la mode mais qui sentent le débraillé, et dévisagèrent leurs voisines avec sans-gêne, mais point du tout avec cynisme. Et ils durent en reconnaître immédiatement la qualité, car ils ne cherchèrent pas à attirer leur attention. La psychologie de la jeunesse est courte, mais claire et sagace. Les jeunes filles, de leur côté, les évaluèrent négligemment et ne durent pas leur attribuer grande importance, car elles continuèrent de parler, comme s'ils ne comptaient pas à leurs yeux. Ce duel rapide des regards fut liquidé en une seconde.

— Que faites-vous ce soir? questionna la châtaine.

— Je vais à un cinéma de quartier, répondit la brune. *Les Misérables*. Deuxième épisode.

— C'est bien?

— Très bien.

On ne donna pas d'explications, comme si les commentaires fussent de la salive perdue.

— Avez-vous lu le livre?

— Ma foi, non.

— Moi non plus. Je le lirai, puisque je ne puis encore aller au cinéma.

Allusion à son deuil.

— Il vous faudra du temps, reprit l'autre narquoise. Plusieurs volumes.

— C'est vrai. Je n'y songeais pas. Alors, tant pis. Je lirai autre chose. J'aime les livres courts.

— Avec beaucoup de blanc. On est au bout tout de suite.

— Toujours pressée?

— Toujours.

— Les livres techniques sont mal faits.

— Pourquoi?

— Ils se perdent dans les détails, quand ils devraient donner clairement l'essentiel. Les détails, on les apprend petit à petit, par l'expérience. On vous fournit une arme avec le mécanisme. Pour le fignolage, pas besoin d'explications.

— C'est juste.

J'avais sur les genoux un Molière. Volontiers, j'emporte en courses un auteur classique, parce qu'on peut en lire une page ou deux et lever les yeux en continuant une conversation commencée. C'était *les Femmes savantes*. Armande est aujourd'hui à la mode. Elle a son cabinet ou son laboratoire. Elle publie, ou elle invente. Elle va au Palais de justice, ou à l'hôpital. Elle donne des conférences sur l'amour. Demain, elle entrera à l'Académie. On ne la rencontre point chez elle : comme Mme Benoiton, elle est toujours sortie. Ne faut-il pas qu'elle coure aux quatre coins de la ville pour accueillir dans son cerveau toutes les nouveautés? Mais ces nouvelles Armandes ne seraient-elles pas, en même temps, de nouvelles Henriettes? Il me semble que mes deux voisines — dont le départ avait rendu brusquement ce tramway si maussade — mêlaient parfaitement les deux rôles, la curiosité

de savoir et le sens de la vie pratique. Le hasard qui, parfois, s'amuse aux rencontres, devait me permettre de les voir en action, du moins l'une des deux, mais approuvée par l'autre.

## II

L'hiver suivant — c'était l'hiver dernier — mon vieil ami Limeray, qui est avocat et membre du Conseil de l'ordre, voulut à toute force m'emmener à une réception, boulevard Delessert, près du Trocadéro.

— Chez qui?

— Chez les Coulans.

— Les Coulans? Je ne connais point de Coulans. Qu'irai-je y faire?

— Attendez. Il faut que vous les connaissiez. Vous qui êtes psychologue de profession, vous regarderez leur fille attentivement.

— Est-elle jolie?

— Charmante. Elle est même fiancée à mon fils Raymond.

— C'est avant qu'il fallait appeler mon attention.

— Impossible. Il n'y a pas eu d'avant. J'ai appris ces fiançailles après tout le monde.

— Après tout le monde?

— Je veux dire après les fiancés. Mais j'approuve. Évidemment Juliette est très moderne.

Elle a son brevet de chauffeur et son brevet d'infirmière, plus deux ou trois diplômes. Elle sait tout, sauf la tenue d'une maison.

— Elle l'apprendra.

— Ou elle ne la connaîtra jamais. Je ne la crois guère pratique. Mais sa dot arrange bien les choses. Son père est administrateur délégué d'une Société de caoutchouc. Une excellente affaire. Mon fils, qui, vous le savez, est positif et s'entend à la vie matérielle, est entré dans l'industrie où il réussit à merveille. De mon côté, je lui consentirai un bel avancement d'hoirie. Voilà un jeune ménage qui pourra partir toutes voiles dehors par bon vent.

— Mais qu'il ne traverse pas l'Atlantique !

J'allai donc chez les Coulans et, quand je fus présenté à Mlle Juliette, je cherchai aussitôt dans ma mémoire où je l'avais déjà rencontrée, car ce visage brun, ces yeux vifs et francs, au regard presque dur, mais sans arrière-pensée, cette silhouette mince et musclée ensemble de jeune fille sportive, ne m'étaient pas étrangers. La lumière se fit très vite :

— Vous avez passé votre brevet de chauffeur le printemps dernier, n'est-ce pas, mademoiselle?

Elle rit, montrant de jolies dents intactes :

— Comment le savez-vous?

— C'est vous-même qui l'avez confié, devant moi, à une amie.

— Où donc?

— Dans le tramway de la Muette.

— Je ne le prends jamais.

Elle rougissait un peu d'avoir été surprise en tramway, elle qui disposait d'une automobile.

— Vous l'aviez pris ce jour-là, avec une de vos amies de la Faculté de droit qui était encore en deuil.

— Edmée Andrésy. Vous avez raison. J'avais oublié.

Et elle appela dans le salon cette Edmée qui avait quitté le noir pour le mauve. Nous causâmes tous les trois comme de vieux camarades, puisque j'étais au courant de leurs études, de leurs idées, de leurs caractères. Étonné, mon ami Limeray, qui vint se mêler à notre groupe, admira l'aisance de mes relations avec les jeunes filles et ne manqua pas d'attribuer à mon expérience l'ouvrage de l'heureux hasard. Puis son fils Raymond, échappé aux interrogations pressantes de sa future belle-famille, rejoignit sa fiancée avec une hâte de bon augure, comme s'il ne pouvait se passer de sa présence une minute de plus. Le dialogue qui s'engagea entre les jeunes gens — Mlle Edmée comprise — nous parut bientôt, à Jacques Limeray et à moi, aussi obscur qu'un rébus. On discutait devant nous la marque d'automobile qui serait choisie pour le voyage de noces. Quelle compétence sur les différents moteurs, sur les vitesses, sur la dépense en essence et en huile, sur la résistance des pièces, sur les carburateurs, sur les roues, sur

les carrosseries, enfin sur tout ce qui touche de loin ou de près à ce mode de transport ! C'étaient des répliques rapides qui se croisaient comme des lames de fleurets. On faillit tomber d'accord sur une douze chevaux à conduite intérieure, du dernier perfectionnement. Quant au prix, il n'en fut même pas question. Le jeune ménage se préparait à partir en effet à toute allure. Dans tout ce dialogue, pas une allusion de tendresse ou de passion, pas un mot d'amitié, mais une camaraderie intelligente, spontanée, confiante. Cependant ne convenait-il pas d'interpréter comme un signe favorable l'adhésion finale donnée par le fiancé en faveur d'une marque particulièrement renommée pour sa vitesse et proposée par la jeune fille, et l'offre spontanée faite par celle-ci d'abandonner ce même choix pour se rallier à la marque rivale plus aisée à manier?

Nous les laissâmes sur cette bonne entente et je pris congé de Limeray avec toutes sortes de félicitations et de vœux. Son fils aurait dans la vie une compagne que rien n'embarrasserait et qui saurait le stimuler dans les travaux de son industrie. En outre, Juliette Coulans était revêtue de ce charme guerrier qui, pour être à la mode, n'en a pas moins exercé un irrésistible attrait depuis les amazones et les héroïnes de la Fronde. Elle garderait le foyer au dehors, au lieu de le garder au dedans comme autrefois.

## III

Les jours, les semaines mêmes passèrent sans que je fusse convoqué à la cérémonie du mariage. Un peu étonné, je téléphonai un beau matin à mon ami Limeray :

— Ces jeunes gens semblaient pressés. M'aurait-on oublié sur la liste des invités? Ou serait-ce une erreur de la poste?

— Mais non, mais non, me fut-il répondu d'un ton embarrassé. La date est remise, simplement. Le mariage se fera. Vous comprenez : l'événement a failli tout compromettre.

— Quel événement !

— Comment ! vous ne savez pas? Venez donc déjeuner et vous serez renseigné.

J'allai déjeuner chez les Limeray, rue de Vaugirard, en bordure du jardin du Luxembourg, imaginant déjà une quasi rupture due au heurt de deux volontés. La personnalité plus développée des jeunes filles les autorise moins facilement à accepter une direction. Il faut de part et d'autre une intelligence clairvoyante pour accepter un régime de concessions amicales.

Pendant le repas, le jeune Raymond me parut fort absorbé et maussade. Il n'avait point perdu son bel appétit, mais il répondait à peine aux questions qui lui étaient posées. Au café seulement,

comme il s'était retiré, sous un prétexte, dans son petit appartement particulier qui donne sur le même palier, tout me fut expliqué. Les Coulans avaient, par une de ces sautes du sort fréquentes aujourd'hui, perdu leur fortune, sinon complètement, du moins pour la plus grande partie. L'affaire dont M. Coulans était administrateur délégué avait brusquement périclité et, pour ne pas engager sa responsabilité, il avait résilié ses fonctions à temps, mais ne pouvait plus attribuer à sa fille qu'une dot insignifiante.

— Allons ! dis-je en manière de conclusion, il n'y a pas péril en la demeure. Ils en seront quittes pour changer de marque d'automobile et se contenter d'une plus modeste. La situation de votre fils, Limeray, garantit en somme l'avenir, et plus encore la vôtre. Vous êtes assez riche pour deux.

— Ce n'est pas mon avis, et nous avons eu, avec Raymond, des discussions assez vives à ce sujet.

Je ne pus m'empêcher de protester, n'admettant pas qu'un mariage fût remis en cause pour une question d'argent. Mais la vieille tradition chevaleresque est aujourd'hui bien oubliée, et mon hôte me souleva toutes sortes d'objections d'ordre pratique. Ah ! si Juliette Coulans avait été une de ces jeunes filles d'autrefois réservées et modestes, prêtes à se priver et à mener une vie étroite dans un intérieur soigné, d'où elle écarterait toute vaine mondanité et tout coulage inutile, les choses pourraient aisément s'arranger. Mais elle n'accepterait

aucune modification à leur programme, elle offrirait plutôt de rechercher pour elle-même une situation lucrative, à quoi son fiancé ne se résoudrait jamais. Elle allait devant elle tout droit, sans aucun souci des obstacles et décidée à passer par-dessus.

— Oh ! protestai-je, qu'en savons-nous? Une jeune fille qui aime se console aisément de la perte de quelques toilettes et de quelques perles.

— Toilettes et perles, sans doute, mais non de la perte d'une automobile ou d'un voyage. Vous ne les connaissez donc pas, ces jeunes filles d'aujourd'hui?

— Au contraire, j'ai confiance en elles parce que je les connais. Mais votre fils, dans tout cela, comment s'est-il comporté?

— Beaucoup trop bien. Il est plus que jamais résolu à épouser Juliette. A toutes mes observations, il n'a répondu que par un sourire désapprobateur : « J'ai promis, je tiendrai, » m'a-t-il déclaré, « et d'ailleurs Juliette est la femme qui me convient. » Il a couru le lui dire.

— Justement. Je suis bien tranquille. Il a couru le lui dire, et du coup la voilà ravie de ce désintéressement qui est la preuve irréfutable d'une passion dont une jeune fille est toujours fière d'être l'inspiratrice et qu'elle partage à coup sûr.

— Oui, je crois qu'ils s'aiment. Mais l'amour ne suffit pas en ce temps de vie chère.

— Bah ! ils se débrouilleront.

Comme nous discutions ainsi, le valet de chambre introduisit au salon mes deux jeunes filles du tramway, Juliette Coulans et Edmée Andrésy. Elles paraissaient fort animées et belliqueuses, comme de jeunes troupes ardentes qui vont partir à l'assaut, et cet aspect de marche guerrière leur seyait à merveille, avivait le fard léger des joues et la pourpre des lèvres, donnait au regard une acuité redoutable. Juliette, surtout, resplendissait. A cet élan de tout l'être projeté en avant, à cette victoire de Samothrace ornée de la plus jolie tête aux cheveux courts et bouclés, comment le jeune Raymond eût-il résisté? Un coup d'œil admiratif qui l'enveloppait tout entière et je fus pleinement rassuré sur le prochain mariage.

— Où est Raymond? s'informa-t-elle précisément sans retard.

— Chez lui, Juliette, chez lui. Il nous a quittés tout à l'heure. Mais je vais l'envoyer chercher.

— Inutile. J'y vais.

Et, sans que nous pussions la retenir, elle s'en alla, nous laissant son amie, sa camarade. N'est-il pas devenu aujourd'hui tout naturel qu'une jeune fille rende visite à un jeune homme, à plus forte raison s'il est son fiancé? Je ne suis pas encore très habitué à ces nouvelles mœurs, et j'avoue que je fus un peu choqué de ce brusque départ. Si Juliette avait été laide, ou seulement quelconque, peut-être me serais-je moins alarmé. Il y a souvent, dans nos sollicitudes, une cause moins avouable.

— Cela vaut mieux, déclara Edmée Andrésy, pour ce qu'elle doit lui dire.

— Et que doit-elle lui dire, mademoiselle Edmée? questionna M. Limeray.

— Vous le lui demanderez, monsieur, ou plutôt votre fils vous le dira.

— Raymond ne parle guère de ses sentiments.

— Il ne s'agit pas de sentiments.

— Et de quoi donc, alors?

La jeune fille se mit à rire :

— Comme vous êtes curieux ! Ou comme vous êtes pressé ! Vous le saurez toujours assez tôt.

— Est-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle?

— Pour vous, une bonne, assurément.

— Pour moi? Et pour mon fils?

— Oh ! pour lui, peut-être mauvaise. Du moins pour le moment. Plus tard, elle deviendra bonne aussi.

— Et pour Juliette?

— Pas très bonne sur le coup, mais nécessaire.

— Vous parlez par énigmes, mademoiselle Edmée, et je ne suis pas magicien. Comment une nouvelle peut-elle être bonne pour moi, tour à tour mauvaise et bonne pour mon fils, et utile à Juliette? Il me semble qu'elle ne peut que nous atteindre tous ensemble, et de la même manière.

— Oh ! la vie est plus nuancée, et la solidarité n'existe pas.

Elle se déployait avec aisance dans ses rébus

comme une Loïe Fuller dans ses robes de lumière. Mais, visiblement, elle paradait et l'on devinait, derrière cette brillante façade, des ombres et des menaces. La conversation continua assez longtemps entre nous, devenant peu à peu lente et embarrassée. Il se passait, de l'autre côté des cloisons, dans le petit appartement de Raymond Limeray, un drame dont Edmée Andrésy qui en était la confidente ne voulait rien nous livrer. Puis les deux fiancés revinrent en coup de vent, se tenant bien tous les deux, mais comme deux soldats sous le feu, c'est-à-dire un peu raides et graves, comme si quelque bombe était tombée dans le voisinage et qu'ils ne fussent pas encore sûrs d'être épargnés. Juliette prit aussitôt congé de nous, d'une façon rapide, presque sèche, une poignée de main nette et hâtive. Raymond, qui la reconduisait, ouvrit la porte pour l'accompagner, mais elle l'arrêta sur le seuil :

— Non, non, mon ami, ne recommençons pas. Vous savez bien que je suis à bout.

Elle souriait en disant qu'elle était à bout. Et nous ne la vîmes plus. Sa fidèle suivante, sa confidente de tragédie, nous avait à demi caché la courte scène finale.

— Eh bien, quoi? s'informa Limeray auprès de son fils. Que s'est-il passé entre vous? Elle n'est donc pas ravie d'être épousée sans fortune?

— Père, vous n'y comprenez rien, répliqua Raymond entre ses dents, sans beaucoup de politesse.

Je coupai court au conflit menaçant en prenant à mon tour congé :

— Excellent, votre déjeuner, cher ami. Encore faut-il ne pas oublier le travail qui m'attend.

— Mais vous étiez venu pour apprendre la date du mariage. La sais-tu, Raymond?

— Non.

— Raymond, venez faire avec moi quelques pas dans le jardin du Luxembourg. J'ai besoin de marcher un peu avant de rentrer.

Le jeune homme profita de l'occasion que je lui offrais et nous sortîmes ensemble. Nous errâmes quelques instants dans ce beau jardin qui est pour moi tout peuplé de souvenirs et surtout de rêveries de jeunesse, et nous finîmes par nous accouder à la terrasse qui borde l'assemblée des reines de France et qui domine le Palais et les parterres ornés de statues. Ce n'était pas encore le printemps, mais il s'annonçait. Je respectais le silence de mon compagnon que je devinais chargé de douleur. Pour rien au monde je n'eusse sollicité ses confidences, mais il était dans un de ces moments où le cœur éclate. Je ne doutais plus que Juliette ne fût venue lui dire adieu : la cause, seulement, m'échappait encore. Une jeune fille qui perd sa fortune et à qui la ruine fournit la preuve de l'amour le plus ardent et le plus généreux, comment peut-elle s'arrêter à d'autres discordances — discordances de caractères ou de goûts — pour provoquer elle-même une rupture? Ah ! que j'étais

loin de soupçonner la vérité ! Fallait-il abandonner le jeune homme à une solitude qu'il ne désirait pas? Avec quel empressement n'avait-il pas accepté ma proposition de l'emmener au Luxembourg ! Et voilà que ce grand garçon solide, musclé, et d'habitude maître de lui et impassible comme un Anglais, fit à côté de moi, sans même le dissimuler, le geste de se passer la main sur les yeux. N'y tenant plus, je lui pressai le bras :

— Allons, mon petit, ça n'est rien, des querelles d'amoureux. Elle reviendra.

Déjà il avait repris cette possession de soi qui lui était habituelle, mais, dans sa franchise, il n'était point irrité contre lui-même de s'être laissé surprendre en état de faiblesse.

— Non, me déclara-t-il en me fixant bien en face de ses yeux à peine séchés, elle ne reviendra jamais.

— L'auriez-vous blessée par quelque imprudente parole?

— Nous nous sommes quittés bons amis.

— Écoutez, Raymond, je n'y comprends plus rien.

Et les énigmes proposées par Edmée Andrésy me revinrent à la mémoire.

— Oh ! je vais vous expliquer. Il faudra bien que je l'explique à mes parents. Ils ne comprendront pas plus après qu'avant. Mais vous, peut-être, si vous connaissez mieux les jeunes filles d'aujourd'hui, vous comprendrez.

— Elle s'est aperçue qu'elle ne vous aimait pas?

— Non, pas du tout, ce n'est pas cela.

— Alors, elle a cessé de vous plaire?

— Elle ne m'a jamais plu davantage que tout à l'heure.

— Voyons, Raymond, ayez pitié de mon ignorance.

— C'est bien simple. Elle estime que nous n'avons pas assez de fortune pour deux.

— Parce qu'elle a perdu la sienne?

— Justement.

— Reste la vôtre que vous lui offrez, avec votre situation.

— Elle a fait le calcul : c'est insuffisant pour nos habitudes à tous deux, pour nos goûts, pour notre organisation de vie.

— Vous vous restreindrez.

— Elle ne veut pas. Elle croit que nous ne sommes faits, ni l'un ni l'autre, pour les restrictions. Vous ne savez pas comme elle est franche, et loyale, et clairvoyante. Tout à l'heure, chez moi, elle m'a parlé si gentiment et si fermement à la fois.

Je cessai de l'interroger, car je brûlais de connaître leur dialogue. Il n'y avait qu'à le laisser se livrer. Je voyais bien qu'il revivait la scène dont son visage me révélait, par avance, les péripéties.

— Elle était si triste, reprit-il, et si résolue. Tout de suite j'ai vu que c'était sérieux. « Mon pauvre ami, m'a-t-elle déclaré, j'ai réfléchi. Il nous faut

courir chacun notre chance. — Mais puisque cela ne change rien à ma décision... » Peut-être que je lui disais cela avec une certaine condescendance. Peut-être que je croyais lui faire grand honneur. Nous sommes si bêtes et si vaniteux, n'est-ce pas? nous les hommes. Parce que les femmes, ces questions d'argent, ça ne compte pas.

Comment pouvait-il parler ainsi, quand, précisément, Juliette avait posé la question d'argent? La nouveauté, c'était de la poser elle-même contre elle-même.

— Mais non, continua Raymond : à supposer qu'il y ait eu quelque orgueil dans mon offre, elle n'a pas pu s'y tromper : elle s'est bien rendu compte que je tenais à elle. Enfin quoi, elle me plaisait, je l'aimais.

Il corrigea :

— Elle me plaît toujours et je l'aime encore. Pourtant, c'est fini.

— Fini? Allons donc!

— Mais si. Vous ne la connaissez pas. Chacun notre chance. Nous avions entre les deux, avec sa fortune et la mienne, un avenir suffisant. Nous ne l'avons plus. Alors, il fallait nous séparer. « C'est moi qui y perds le plus, a-t-elle achevé : parce que vous, il vous sera facile de trouver mieux. » Et comme je protestais : « Mais si. Mais si. C'est la loi de l'offre et de la demande. Depuis la guerre, l'homme est le favori. Cependant je ne désespère pas de rencontrer celui qui pourra nous nourrir

tous les deux. Ne suis-je pas assez belle pour cela? » Elle riait, la malheureuse, ou plutôt elle essayait de rire, car je voyais bien qu'elle se contraignait. En vain je l'ai priée, je l'ai suppliée. « Ne soyez pas si généreux, m'a-t-elle interrompu, vous savez bien que la chevalerie est morte et que la nouvelle génération ne peut plus s'offrir le luxe du désintéressement. Allons, embrassons-nous et quittons-nous bons amis. Notre rencontre sera un joli souvenir bien net, bien franc, pas gâté. C'est rare. » Elle m'a embrassé, sur la joue, comme un frère, et elle m'a emmené par la main chez mes parents. Vous nous y avez vus.

— Mon pauvre Raymond !

— Ah ! non, il ne faut pas nous plaindre. La plainte, ça n'est pas notre affaire. Elle a raison. Au revoir, je vais à l'usine.

Et je le vis s'éloigner dans le jardin. Il avait repris son calme. Il allait travailler. Juliette, de même, je l'eusse parié, était déjà dans l'avenir et non plus dans le joli passé, bien net, bien franc et pas gâté...

N'est-ce pas là une forme nouvelle de la *peur de vivre?...*

# CONFESSION D'UNE JEUNE FEMME DU SIÈCLE

---

Maître Fabien a la spécialité, au Palais, de ces affaires délicates qui doivent faire le moins de bruit possible, que des magistrats intelligents comprenprennent à demi-mot et qui s'acheminent, presque étouffées, vers des solutions élégantes, comme des vases précieux enveloppés d'ouate sont expédiés dans les gares, car elles sont toutes chargées de secrets de famille, de tristesses physiologiques, de mœurs bizarres, de compromissions qui seraient redoutables si elles s'étalaient au grand jour. Lui-même est déjà taillé physiquement pour rassurer une clientèle vite effrayée : onctueux et mystérieux, il a des mains d'escamoteur et une voix de confesseur. Sa personne provoque les confidences et leur garantit le silence ou l'utilisation discrète.

Comme il revenait de plaider un divorce où l'adultère était dissimulé sous les habituels excès, sévices ou injures graves, il fut informé par son valet de chambre qu'une dame l'attendait et mon-

trait même quelque impatience de son retard. Il eut un geste indifférent : la porte demeurait toujours ouverte à qui prétendait s'imposer. Sans aucune hâte, et après avoir prolongé volontairement quelques instants encore cette attente, il pénétra enfin dans son cabinet de travail où il donna l'ordre d'introduire la visiteuse. Mais il s'empressa aussitôt auprès d'elle, reconnaissant la jeune Mme Arbois rencontrée quelquefois dans le monde médical qu'il fréquentait presque autant que le monde du Palais, à cause de tous les psychiâtres et spécialistes en maladies nerveuses dont la clientèle se confondait assez fréquemment avec la sienne. Elle avait épousé le fils d'un chirurgien quasi célèbre, réputé à la fois pour sa brutalité, son extraordinaire habileté et le chiffre de ses honoraires. Le fils, après des études assez molles, était entré dans les affaires où il montrait les mêmes qualités, les mêmes défauts, les mêmes appétits.

Après s'être informé de sa santé, M^e^ Fabien courut droit au but, en homme qui sait le prix du temps :

— Qu'y a-t-il donc, madame? Pas un divorce, je suppose.

— Si.

— M. Arbois a une liaison?

— Non. Ou plutôt je n'en sais rien. Et même, je l'espère pour lui.

— Vous avez à vous plaindre de ses procédés?

— Non.

— Je ne devine pas.

— Je ne vis plus avec lui.

— Il vous a quittée?

— Non : c'est le contraire.

— Le contraire?

— Oui, je suis partie.

Me Fabien ne fut pas déconcerté. Il flaira un mauvais cas. Or, il se complaisait précisément dans les mauvais cas :

— Ah ! ah ! fit-il en se frottant les mains, vous avez abandonné le domicile conjugal.

— Oui.

— Pour rejoindre quelqu'un?

— Mais non.

— Comment? Vous êtes partie toute seule, sans amour, sans amitié? Et sans raisons?

— Pas sans raisons.

— Donnez-moi vos raisons.

— Elles sont assez difficiles, assez longues à expliquer. D'autant plus que je suis pressée. J'ai tout à l'heure un match de tennis. Excusez-moi.

— Enfin, madame, que désirez-vous?

— Divorcer.

— Mais puisque vous n'avez rien à reprocher à votre mari, et qu'il n'a rien à vous reprocher de son côté, sauf votre départ.

— Ce départ ne suffit pas?

— Pour lui, il suffit. Abandon du domicile conjugal : c'est la plus grave injure. Mais comment pourrai-je vous défendre?

— Il ne s'agit pas de me défendre, mais d'attaquer. Mon mari prétend me reprendre : je veux ma liberté.

— Pour vous la rendre, il faut un motif. Expliquez-moi pourquoi et comment vous êtes partie de chez vous?

— C'est bien simple : un soir je ne suis pas rentrée.

— Votre mari a dû vous chercher partout.

— Partout, sauf où j'étais. Il a mis la police même à mes trousses. Quand je suis revenue à Paris, j'ai été immédiatement filée.

— Mais où étiez-vous?

— A Engelberg, en Suisse, aux sports d'hiver. J'avais préparé tranquillement ma fuite. Je m'étais munie de mes lainages, de mes skis, de mon passeport. Mes bagages m'attendaient à la gare. J'ai pris un train de nuit. Et voilà.

— Et vous n'avez pas averti votre mari?

— J'y avais songé. Et même j'avais rédigé une longue lettre que j'aurais laissée en évidence. Mais il n'y aurait rien compris. C'était inutile.

— Cette lettre, vous l'avez?

— Je l'ai mise là, dans mon sac. Elle contient cette sotte histoire. Je vous l'apportais à tout hasard. Vous vouliez des explications : elle vous en donnera. Lisez-la et je reviendrai vous voir. On m'attend au Racing-Club.

— C'est cela, madame, laissez-la-moi. Peut-être y trouverai-je les arguments qui nous manquent.

Vous me permettez de vous convoquer un de ces prochains jours. Quelle est votre adresse? Chez votre mère?

— Ah ! non, je ne m'entends pas avec ma mère. Elle ne pense qu'à la cherté de la vie. J'habite un appartement meublé, 121, avenue de Villiers. Je n'ai pas encore eu le temps de m'installer.

— Demanderons-nous une pension à votre mari?

— Non, non, je ne veux rien recevoir de lui. J'ai hérité de mon père une fortune suffisante. Ne me convoquez pas le matin : je fais de l'entraînement.

— De l'entraînement?

— Oui, pour la course à pied et pour le tennis. Mais téléphonez-moi l'après-midi. Voici mon numéro. Ah ! je ne suis plus Mme Arbois. J'ai repris mon nom de jeune fille : Renée Larcy. Mon cher maître, au revoir.

Elle s'était levée et disparaissait comme une de ces légères rythmiciennes formées dans les écoles actuelles de danse et de culture physique.

Il n'avait pas eu le temps de la reconduire qu'elle s'était déjà évaporée. Mais il se consola avec la lecture de la lettre qui n'avait pas été envoyée et qui devait expliquer le départ sans esprit de retour.

« Paris, ce 10 février...

« Comment vous appeler et à quoi bon vous écrire? Pour vous éviter des recherches inutiles? Mais ces recherches occuperont votre activité et

vous préserveront de penser, ce que vous détestez. Ah ! si, je tiens à vous avertir que je ne reviendrai jamais. Je pars toute seule et ne rejoindrai personne. Ainsi votre amour-propre sera-t-il ménagé.

« Au fond, c'est pire. Les hommes veulent être aimés pour eux-mêmes. Voici que vous êtes quitté pour vous-même. C'est la vraie séparation. On peut vivre avec un mari qui vous trompe ou qu'on trompe, et même, dans le second cas, on ne lui en veut pas, je suppose. J'ignore si vous m'avez trompée et n'en ai point souci. Je vous suis demeurée fidèle. Mais cette vie en commun m'est devenue insupportable. Un enfant m'aurait retenue. Par chance, nous n'avons pas eu d'enfant...

« Quand nous nous sommes mariés, il y a trois ans, tout le monde disait autour de nous : « C'est « parfait : mêmes fortunes, mêmes goûts sportifs, « mêmes milieux ; un beau garçon, une jolie fille ; « un homme nouveau, une jeune fille moderne. « Cela fera un couple charmant, tout à fait style « du jour. » Que le monde est bête ! Une jeune fille moderne, un homme nouveau. Comme s'il y avait des hommes nouveaux et des jeunes filles modernes en face de l'amour, ou du moins de ce qu'on appelle ainsi, en face de la rencontre physique d'un homme et d'une femme !

« Oui, sans doute, nous n'avons pas été élevés comme l'ont été nos mères. Il a bien fallu, par nécessité, nous laisser plus libres. Qu'avons-nous fait de cette liberté? En avons-nous abusé comme

les méchantes vieilles femmes le crient à tue-tête? Nous avons travaillé davantage, pris des diplômes. Je suis bachelière, j'ai mon brevet de chauffeur et d'infirmière. Quelques-unes de mes amies ont poussé plus loin leurs études et abordé des carrières d'hommes. Ma fortune m'en a empêchée. Et après? Il en est, dans ma génération, qui se sont mal gardées? Mais dans les générations précédentes? Je lisais hier encore l'histoire de ce duc de Nemours qui est le héros de *la Princesse de Clèves :* Mlle de Rohan, parente du roi, l'a poursuivi dix ans en justice pour l'enfant qu'il lui avait fait. Pense-t-on sérieusement que les proportions aient beaucoup changé entre le vice et la vertu? La plupart de mes compagnes sont comme moi : saines, nettes et voyant clair. Voyant clair : c'est peut-être cela qui vous porte préjudice, à vous autres hommes. Vous vous sentez jugés. Tandis que nos mères aimaient peut-être une illusion ou se résignaient. Nous ne sommes plus des résignées.

« Ainsi vous ai-je vu bien vite tel que vous êtes. Oh ! vous n'êtes ni meilleur ni pire que vos amis que vous m'avez amenés. Je n'en mettrais aucun au-dessus de vous, mais vous n'êtes supérieur à aucun. Vous êtes, tous, très mal élevés. Qui vous a donc appris l'amour? Est-ce à nous, femmes, à poser de telles questions? Et c'est pourtant la question essentielle. Nous savons bien que nous n'épousons pas des maris intacts, et nous n'y tenons pas. Mais celles qui nous ont précédées auraient pu du

moins vous affiner et vous équarrir. N'y a-t-il donc pas, dans le monde que vous fréquentez, des femmes susceptibles de vous former, de vous inspirer un sentiment en même temps qu'un désir, et de vous ôter cette brutalité de manières qui vous rend si pénibles, et même odieux, dans la vie ordinaire, et plus encore dans l'intimité? Vous n'avez jamais dû éprouver de peines de cœur. Elles laissent après elles une traînée de délicatesse, un sens de la faiblesse et de la douceur. Du moins je l'imagine. Vous n'avez jamais dû vous gêner. On ne se gêne pas — et même pas assez, car il y a partout des femmes, des jeunes filles à respecter — avec des dactylos, des secrétaires, et moins encore dans les bars. Seulement, on n'est plus en état de faire l'éducation d'une jeune fille, d'une vraie jeune fille. Et avec nos airs audacieux, nous ne sommes que de vraies jeunes filles. Vous êtes assez sots, vous qui n'êtes plus de vrais jeunes gens, loyaux et droits, pour ne pas vous en apercevoir et pour ignorer cet axiome : les femmes n'aiment que l'amour, et n'accordent tout qu'à l'amour, et n'acceptent tout qu'avec amour.

« Le résultat, c'est que vous nous piétinez et brisez sans même en avoir conscience. Vous cherchez votre plaisir, ou vous courez à d'autres. Vous ne prenez pas le temps de vous occuper de nous et de nous plaire. Pour vous occuper de nous et nous plaire, il faudrait que vous eussiez un peu de vie profonde. Chez vous, la vie extérieure a tout en-

vahi. Quand vous rentrez de vos affaires, c'est du bruit qu'il vous faut : votre automobile et le vent, ou le phonographe, ou la T. S. F., ou les sorties. Vous ne pensez jamais. Vous vivez dans une sorte de violence physique. Nous ne savons plus nous plaindre. Alors vous ne prenez pas garde à nous.

« Si je parle au pluriel, c'est que j'ai beaucoup observé. Vos camarades sont faits comme vous et vous n'êtes pas différent d'eux. J'aurais souhaité de me consoler que je n'eusse rencontré personne. Est-ce donc votre génération qui a fait faillite? Il doit y avoir, tout de même, d'autres jeunes gens. Ils ne sont pas dans notre milieu.

« Vous savez que j'ai beaucoup lu. C'était un de vos reproches habituels. J'ai appris du moins qu'il y avait autrefois — et tenez, au moyen âge — une chevalerie qui apprenait au seigneur à porter les couleurs de sa dame et à s'ingénier à la conquérir. Qu'avez-vous donc fait de cette chevalerie? Les dames sont toujours là. Elles ne demandent qu'à distribuer leurs couleurs à qui les saura porter. La chevalerie est devenue la camaraderie, et celle-ci, trop souvent, s'est muée en une sorte de grossière impudeur.

« Voici longtemps que je vous écris. Et ma lettre ne contient rien, aucun grief précis, aucun reproche personnel. Elle ne peut rien contenir d'autre. Nous sommes séparés par un abîme infranchissable. Restez de votre côté, comme je reste du mien. Je sens bien qu'il ne sera jamais comblé. Tout en vous

m'éloigne de vous. Rien de vous ne peut plus m'attirer. Il y a plus d'un an que je suis prête au départ. J'ai patienté, attendant un miracle. Un miracle : si j'avais un peu plus de religion, je l'attendrais peut-être toute ma vie. Ou j'immolerais mon cœur et mon corps. Je ne veux pas les immoler ; je les préfère pour moi seule.

« Ce que je vais faire? Que vous importe? Me servir quelque temps des sports pour me purifier. Plus tard, je réfléchirai, je voyagerai. Maintenant, il faut que je me baigne dans l'air et dans beaucoup d'eau pour reprendre ma forme intacte. Vous voyez à quel point je désire de vous écarter.

« C'est l'heure. Je vais disparaître. Au fait, pourquoi vous laisser cette lettre? Elle ne vous apprendrait rien. Vous m'accuseriez de littérature. Je l'emporte avec moi. Elle me servira de confession. La confession d'une jeune femme du siècle.

« Adieu, monsieur, cherchez-moi. Mais vous ne m'aviez jamais trouvée...

« Renée Larcy. »

Ayant achevé sa lecture, Me Fabien fit la grimace. Où donc en serait-on si l'on divorçait pour de telles futilités?...

Puis il songeait au succès de lecture qu'il obtiendrait au tribunal de la Seine en lisant cette lettre. Qui sait? quelque substitut subversif s'en emparerait pour conclure en faveur de sa cliente, quelque magistrat de style moderne prendrait celle-ci en

sympathie. Non, décidément cette cause n'était point désespérée, et il était possible d'en tirer parti.

Mais quand il voulut lancer son assignation et prévenir Mme Arbois, ou plutôt Mme Renée Larcy, il reçut d'elle un pneu qui lui disait :

« Trop tard, on nous a réconciliés. Les deux familles s'y sont attelées. Mais cela ne durera pas. Ainsi donc ne m'oubliez pas, mon cher maître. Pensez à moi dans vos plaidoiries... »

Comme le métier n'avait pas chez lui tué l'homme, il répondit :

« Vous avez raison, madame, et je vous approuve. Pour que ce nouvel essai soit loyal, je vous renvoie votre lettre en vous conseillant de la faire lire à votre mari. A tout hasard, qui sait? Tous les jeunes gens ne sont pas des sots... »

# L'AUMÔNE AMOUREUSE

## I

— Le numéro 175, avec salle de bains. La vue est belle sur la forêt et sur tout le panorama des montagnes. On voit le lac de Neuchâtel... La neige, cette année, est excellente. On peut skier jusqu'au Seelibühl, et dans la région du Ganterist. La patinoire a été agrandie. La piste de bob et de luge est en parfait état...

Mais Pierre de Nouhans restait insensible à l'énumération de tous ces agréments du Gurnigel. Le Gurnigel est un haut plateau de l'Oberland bernois, hors de toute route des Alpes, de tout confluent de vallées. Un immense hôtel y est aménagé, qui se suffit à lui-même, pour les sports d'hiver comme pour les promenades d'été à travers les sapins, les tilleuls et les érables. C'est un balcon sur la mer des crêtes. Et dès qu'on monte encore un peu, on découvre, ébloui, la Jungfrau entourée de sa cour. On y accède de Berne en automobile. C'est un lieu bien connu des amateurs de neige

comme des amateurs de repos, loin des villes, comme aussi des clients de ce docteur Dumont qui soigne à Berne les neurasthénies et les névroses distinguées, réservées aux gens du monde, en restituant à ses malades l'empire qu'ils ont perdu sur eux-mêmes, un peu à la manière du docteur Croué de Nancy qui vient de mourir prématurément après avoir prolongé la misère de vivre chez tant de ses contemporains.

Pierre de Nouhans, précédemment attaché d'ambassade en Turquie et nommé secrétaire à Londres tout récemment, qui, avant d'aller rejoindre son nouveau poste, venait rétablir à l'air salubre des sommets une santé ébranlée par les climats chauds, aurait dû se réjouir des annonces de l'hôtelier. N'avait-il pas été, autrefois, un patineur et un skieur estimé? Pourquoi restait-il, le crayon en l'air, au lieu de signer sur la feuille d'entrée selon l'usage? Et pourquoi signa-t-il, au lieu de son nom : Pierre DE SÉLIGNY — Séligny, une terre de famille en Dauphiné — comme s'il voulait tout à coup, et pour quelles raisons? dissimuler sa personnalité véritable? La liste des étrangers, qu'il avait consultée négligemment, avait tout à coup retenu son attention. Il cherchait la solitude et pensait bien ne se lier avec personne, sauf avec des camarades de courses. Sa connaissance des langues lui permettait de manœuvrer à coup sûr dans la clientèle cosmopolite, principalement composée d'Anglais, et d'éviter les débutants, les vieilles dames bavardes et les

misses trop exigeantes qui cherchent un cavalier complaisant.

— Parfaitement, approuva-t-il. Vous pouvez faire monter mes bagages, sauf les skis bien entendu.

Et il désigna ses valises.

— Monsieur ne veut pas se rendre compte auparavant?

— Inutile.

Le directeur parut satisfait de cette indifférence qui se confondait avec la confiance dans la perfection des hôtels suisses. Cependant Pierre de Nouhans ne se pressait pas de se diriger vers l'ascenseur. Il désigna l'affiche :

— C'est la dernière liste?

— La dernière.

— Il n'y a pas eu de départs?

— Aucun, lui fut-il répondu presque avec indignation.

On arrivait de toutes parts au Gurnigel pour profiter de la neige fraîche. Qui pourrait songer à s'en aller par ces journées féeriques où le soleil couchant ensanglante la neige, où les sortilèges et les enchantements des Alpes se multiplient, où la santé et la joie sont inscrites par les vents salubres sur les visages qui n'ont plus besoin de fard? Il y a dans la montagne, l'hiver, une puissance de vitalité et de force qui relève les courages les plus désemparés et les corps les plus débilités.

Pierre de Nouhans, avant de gagner sa chambre,

ordonna de lui monter son repas du soir. Il était fatigué, il rangerait ses bagages et ne descendrait pas au restaurant. Car il ne tenait pas à rencontrer le soir même les personnes dont le nom l'avait frappé sur la liste des étrangers : *Comte et Comtesse Adriani*. Pourquoi, après tant d'années, cette peur soudaine? Pourquoi ce recul de la part d'un diplomate accoutumé à se débrouiller parmi les intrigues et les complications? et d'un diplomate qui, par surcroît, avait pris part à la première partie de la guerre avant d'être envoyé en mission et utilisé selon ses compétences? Instinctivement il prenait la fuite, ou plutôt il se réfugiait dans sa tour afin d'examiner la situation et de prendre un parti — offensive ou retraite?

Certaines rencontres ou certains retours, imposés par le hasard ou invinciblement recherchés, aux lieux où notre sensibilité connut ses plus forts ébranlements, déterminent en nous ces méditations sur le passé où nous suivons, comme le cours d'un fleuve sur une carte, les méandres de notre vie et comprenons mieux notre cœur à travers les changements, les oublis, les contradictions. A la comtesse Adriani, Pierre de Nouhans ne devait-il pas ce scepticisme dédaigneux qui faisait de lui un observateur sagace, un joueur prudent et, dans ses rapports avec les femmes, un de ces amants désabusés dont l'attrait finit le plus souvent en torture?

Il expédia rapidement son repas solitaire, vida

ses valises dans les armoires, en maniaque désireux de connaître exactement l'emplacement de ses effets, en voyageur qui se méfie du service. Après quoi il se coucha, non pour dormir, mais pour mieux se souvenir et rêver. N'est-ce point Maurice Barrès qui a découvert que rien ne vaut, pour l'isolement et la connaissance de soi-même, un lit dans un hôtel inconnu où l'on est arrivé à la nuit, où l'on s'étend et se prive volontairement de lumière? C'est déjà, ou presque, l'abandon de la tombe, son obscurité, son silence. Et, comme dans une chambre noire, les images peu à peu surgissent de l'ombre, entrent en scène, se rejoignent, s'appellent, se répondent, font une chaîne de danse, et se détachent lumineuses.

## II

Ainsi le rêveur éveillé se revit-il débarquant à Rome, il y avait combien de temps? Oh ! le calcul n'était pas malaisé. N'était-ce pas un peu plus d'un an avant la guerre, au début de ce printemps romain qui a tant de charme? Il venait d'être nommé attaché d'ambassade et il avait vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans, et l'Italie, n'est-ce pas connaître, posséder à la fois deux jeunesses? Mais peut-être ne convient-il pas de venir trop tôt à Rome. L'obsession des ruines est trop pénible à qui d'une épaule triomphante pousse déjà les portes de la vie. Plus tard, on se charge plus volontiers du poids

de tout ce passé perdu parmi les siècles. Et pour se soustraire à tout cet accablant passé, il s'était précisément jeté à corps perdu dans le monde, si accueillant, si intelligent et nuancé, de la Ville Éternelle partagée avec tant d'art et de si heureuses manœuvres entre le Quirinal et le Vatican.

Là il avait rencontré la comtesse Adriani qui ressemblait à l'un ou l'autre de ces portraits attribués à Léonard de Vinci, puis à Luini, puis au Sodoma, et finalement abandonnés à quelque peintre inconnu, visiblement inspiré de tels maîtres, mais avec quelque chose de moins mystérieux que le premier, de moins pieux et sage que le second, de moins trouble et équivoque que le dernier : un ovale très allongé, une bouche petite et en arc, des yeux dont on ne sait s'ils sont verts ou bruns, s'ils sont grands ou petits parce qu'ils sont voilés de longs cils et pointent vers la chevelure sombre aux reflets roux — de ces reflets que saint Jérôme appelait des reflets d'enfer — et la peau, lisse comme un pétale, de cette teinte bistrée que l'on devine soyeuse et chaude au toucher, et toute caressée de soleil et de parfums. Elle devait être un peu plus âgée que lui, quatre ou cinq ans peut-être, car elle avouait dix ans de mariage — de mariage sans bonheur à en juger par le besoin d'agitation et de succès qui la tourmentait.

— Prenez garde, l'avertit gentiment l'ambassadeur quand il vit son jeune collaborateur lancé sur cette piste. La comtesse Adriani inspire des pas-

sions qu'elle ne ressent pas. Elle cache sa vie comme un secret d'État. C'est le seul secret qui intéresse les femmes.

Pierre de Nouhans avait sollicité, non sans un artifice louable, des commentaires plus précis d'un chef si bienveillant et si informé, et pareil lui-même à quelque personnage élégant de la Renaissance. Mais celui-ci ne livrait que ce qu'il avait jugé bon de laisser connaître et il ne donna pas d'autre information. Cependant la comtesse Adriani, qui avait commencé par s'amuser du jeu trop visible mené par le jeune attaché d'ambassade, avait fini par s'y plier. Elle l'avait promu son sigisbée, ce qui lui valait des commissions, des services et une fréquentation presque journalière. Ce fut au Palatin, au bord du bassin des Vestales qui est entouré d'une ceinture de roses rouges, qu'il osa lui avouer son amour. Elle ne l'arrêta qu'après avoir savouré sa déclaration comme un sorbet.

— C'est si bon, lui dit-elle en souriant, d'être aimée d'un beau jeune homme.

— Oh ! voulut-il protester.

— Mais si, mais si, un beau jeune homme. Parce que les lèvres fraîches sont faites pour les paroles d'amour. Mais les jeunes gens ne savent pas aimer. Alors, il faut les écouter, et ne pas leur répondre. Plus tard, ce sera mieux.

— Plus tard, madame, il sera trop tard.

— Il n'est jamais trop tard pour les hommes. Ah ! pour les femmes...

Et, subitement, elle eut comme un frisson d'horreur, comme un recul de tout l'être devant la possibilité de perdre la jeunesse et sa beauté.

*Cueillons dès aujourd'hui les roses de la vie,*

voulut-il soupirer à la manière de Ronsard. Mais sans doute aimait-elle ailleurs. Il voulut se lever et la quitter sans retard. Instinctivement il avait arraché une de ces roses sanglantes qui se doublaient dans l'eau et, la portant à sa bouche, en mâchait les pétales avec fureur. Elle le regardait faire en souriant. Le narguait-elle?

— Comme vous savez bien mordre ! lui dit-elle avec une sorte d'admiration.

Il voulut précipiter les adieux, mais elle le retint :

— Ah ! non, réclama-t-elle, je vous tiens, je vous garde. Je ne veux point me passer de votre amour. Merci bien : un si joli garçon, et si jeune, et si violent !

Avec un égoïsme parfait et une impudeur totale, elle le détaillait et le prétendait confisquer pour qu'il assistât peut-être à ses trahisons. En vain se débattait-il : il dut subir ses conditions, se plier à ses fantaisies, demeurer attaché à son char. Il soupçonna toutes sortes de gens, et jusqu'à son propre ambassadeur, tous les grands seigneurs qui fréquentaient la maison de la comtesse, tous ses familiers et ses visiteurs, sans jamais acquérir une certitude. Peut-être n'aimait-elle personne. Peut-

être un grand amour mystérieux gouvernait-il cette existence dont le fond, comme il arrive, eût été séparé des apparences? Peut-être était-elle perdue de mœurs et dissimulait-elle ses égarements par une habileté infernale? Des liaisons successives se devinent tôt ou tard. La vanité des hommes ne laisse pas longtemps inconnue la faiblesse des femmes. Seule, une passion unique peut demeurer secrète, soupçonnée des uns, enviée des autres, méconnue de tous. Mais la comtesse Adriani était-elle capable d'un tel empire sur elle-même? Bien plutôt elle n'était qu'une de ces coquettes dont le plaisir est de tourner la tête à tous les hommes, quand leur absence de tempérament et leur admiration pour leur propre personne les préservent de toutes les folies qu'on leur prête.

Pierre de Nouhans avait renoncé à résoudre l'énigme, non tout à fait à la résoudre à son profit. Il recevait des encouragements quand il se sentait envahir par le désespoir, et des coups d'éventail sur les doigts quand il devenait entreprenant. Et puis, un soir de bal, elle était venue chez lui en grande toilette, et brusquement s'était donnée :

— Mordez-moi les lèvres, lui avait-elle demandé, comme les roses du bassin des Vestales, vous souvenez-vous?

« Dès lors, songeait Pierre de Nouhans à l'évocation de cette scène qui à distance le torturait encore, ma passion n'a plus connu de bornes. Ce don d'elle-même, si spontané, si prodigieux, dépassa

mon attente. Il me fut accordé si brutalement que je n'avais pas eu le temps de m'y préparer, que j'ai regretté presque cette brusquerie inattendue. Rien que de la savoir prochainement à moi, rien que de savoir qu'elle viendrait un jour, un jour à son choix, rapproché ou lointain, j'aurais éprouvé des joies délicieuses. Tandis qu'elle m'a laissé jusqu'au dernier moment dans l'incertitude, ou plutôt je n'avais jamais pu croire qu'elle viendrait un jour... »

Elle était revenue, quelques fois — pourquoi tricher? n'en savait-il pas le compte exact? trois fois après la première — annonçant sa visite la veille ou le jour même, d'un mot, jamais d'une lettre, avant ou après une réception, ce qui lui créait un alibi. Et puis, sans aucune explication, elle avait cessé de venir. En quoi avait-il démérité? Elle n'avait laissé paraître aucune lassitude. Au contraire, son goût pour son amant n'avait jamais été plus sensible qu'au dernier rendez-vous. En vain l'avait-il poursuivie à travers le monde, étonné, affolé, tourmenté, désespéré. Elle lui avait consigné sa porte et, quand elle l'avait rencontré au Palais Farnèse, au Corso, ou ailleurs, elle l'avait salué de cet air absent qui introduit d'incalculables distances entre les êtres les plus rapprochés, ne prêtant aucune attention à la supplication de ses yeux, à l'inflexion de sa voix, à la crispation de son visage. Ainsi n'avait-il jamais pu connaître la cause de la rupture. Elle s'était donnée sans s'être promise,

elle s'était reprise sans avertir : n'était-ce pas son droit et ne pouvait-elle user de sa liberté?

A quoi bon compliquer l'amour de lois et d'exigences inutiles? Dans une société civilisée où tout est protocole, contrat, obligation, charge, nécessité, lui seul dispose à son gré de quelques heures, d'ailleurs rares et fugitives, et l'on prétend l'asservir! Il n'y a rien de plus odieux que ces faux droits invoqués par un amant sur l'autre, et qui vont jusqu'au chantage, à l'esclavage, à l'usage des armes, au meurtre ou au suicide. Une seule chose au monde échappe à toute règle et c'est l'amour. Le vouloir enchaîner, c'est le contraindre, et donc le supprimer. Les crimes passionnels devraient être les plus sévèrement punis, parce qu'ils atteignent l'amour dans son essence même qui est la liberté.

De qui donc Pierre de Nouhans tenait-il ces vérités ou ces paradoxes? N'était-ce pas la comtesse Adriani qui, dans les conversations de salon, s'en faisait gloire? Elle appliquait ses théories. Il n'obtiendrait rien d'elle par ses réclamations, ses plaintes ou ses supplications. Mais, peut-être, reviendrait-elle subitement un jour, et pour ce jour il se résigna à l'attente.

Ce jour ne vint pas. Et le 1er août 1914, l'amant abandonné rentrait en France pour y prendre son poste d'officier de réserve. La guerre l'avait accaparé, puis une mission en Amérique. Depuis lors, il n'était pas retourné à Rome et n'avait jamais rencontré son oublieuse maîtresse. L'ambassadeur

à qui il avait eu l'occasion de rendre visite à Paris l'avait renseigné complaisamment sur le monde romain en ayant soin d'omettre — malice ou hasard — le nom qu'il souhaitait d'entendre.

— Et les Adriani? avait réclamé le malheureux quand il était déjà debout afin de prendre congé.

— Eh bien ! le comte chasse toujours le renard. Vous savez comme il monte à cheval : divinement. Il a servi d'aide de camp au roi au début de la guerre. Une heureuse blessure l'a rendu à la vie privée. Il s'est retiré dans sa magnifique propriété, proche la villa d'Este.

Le faisait-il exprès? Il fallut insister :

— Et la comtesse?

— Toujours aussi belle. Toujours aussi soupçonnée et aussi énigmatique. Elle aurait été digne d'épouser un diplomate.

Pierre de Nouhans n'avait pu obtenir davantage. Et d'ailleurs l'ambassadeur qui avait contribué par son habileté à l'intervention de l'Italie dans la guerre mondiale avait bien d'autres préoccupations en tête que les amours brisées de son ancien collaborateur.

— Ne demandez pas à revenir à Rome, lui conseilla-t-il, prévoyant l'avenir. Les temps y seront difficiles pour la France.

Ainsi, après la guerre, le jeune attaché fut-il envoyé à Constantinople auprès du général Pellé sous les ordres de qui il avait servi et qui avait été nommé Haut Commissaire en Turquie. Il y était demeuré lors des temps nouveaux, et il avait connu

un Stamboul désenchanteur où le chapeau mou remplaçait le tarbouch, où les femmes dévoilées montraient, sous leurs beaux yeux, des bouches trop peintes et de mauvaises dentures et outraient les modes de Paris sous prétexte de rattraper le temps perdu. Lina Adriani n'avait été remplacée dans sa vie que par des aventures sans grâce et sans durée, et il y avait douze ans que ces brèves amours, si singulièrement rompues, étaient mortes.

Douze ans ! Il en avait achevé le compte. Douze ans et il se découvrit si mal guéri qu'il redoutait encore de la rencontrer. Après douze ans, il la fuyait. Et puis il eut honte de cette peur. Il décida que le lendemain il se fierait au hasard et ne ferait rien pour l'éviter ni pour la rechercher. Il n'avait pas donné son nom sur la liste de l'hôtel. Peut-être ne le reconnaîtrait-elle pas? Peut-être cette suprême injure ne lui serait-elle même pas épargnée : avoir été si oublié par sa maîtresse qu'il ne serait plus pour elle qu'un inconnu. Et il omit de se demander si lui-même la reconnaîtrait, tant elle était redevenue, dans cette soirée livrée au souvenir, présente à sa mémoire, et visible en chair et en os.

## III

Le lendemain, dans la matinée qui s'annonçait très belle, avec la caresse du soleil sur la neige, après avoir hésité entre les étendues blanches et la

patinoire, il résolut de reprendre pied dans le royaume de la montagne. Et il redevint immédiatement un sujet de ce royaume de la montagne d'où les faibles et les indifférents sont impitoyablement bannis. Dès que ses pieds furent armés pour la vitesse, comme ceux du divin Mercure, il s'élança sur la glace, surpris d'y retrouver son aisance d'autrefois après une si longue interruption. Une jeunesse sportive nous marque pour toute la vie, ou presque et, au prix d'un plus grand effort et d'un souffle moins obéissant, nous goûtons la jouissance des exercices physiques retrouvés. Il la goûtait si bien qu'il en avait oublié toutes ses craintes et sa méditation de la veille. Comme ces misses anglaises qui se risquaient ensemble sur la surface lisse, il s'amusait sans arrière-pensée. A la manière des enfants, à la manière des Anglais qui savent s'abandonner au jeu et à l'heure, il était heureux.

Dans le bien-être, il ne pensait plus à Lina Adriani, quand il s'arrêta pour s'asseoir et se reposer sur un banc, dans le voisinage de l'orchestre qui jouait une de ces vieilles valses de Strauss dont personne ne veut plus au bal, mais qui sont bonnes encore pour encourager des patineurs. Debout, à côté de lui, une grande femme, maigre, enveloppée de fourrures, immobile, devait suivre des yeux les acrobaties de quelque virtuose de la glace, tant elle était absorbée dans sa contemplation. Et il la reconnut plutôt par une intuition

que par une identification des traits et de la silhouette. Pourquoi faut-il que l'âge respecte si peu certaines femmes, tant de femmes, desséchant les unes, empâtant les autres, durcissant ou amollissant les visages, pâlissant ou couperosant les teints? Pourquoi, surtout, faut-il que si peu aujourd'hui sachent vieillir, accepter les cheveux gris, la respectabilité, la bonté, la sagesse et l'indulgence — l'indulgence, cette seconde grâce? Il calcula que la comtesse Adriani devait avoir dépassé la quarantaine, mais de deux ou trois ans seulement. En lui accordant quatre ou cinq ans de plus que lui-même, c'était le chiffre qu'il lui attribuait. Et c'est un chiffre auquel tant de femmes résistent. Mais elle avait mal résisté. La peau, si unie et soyeuse, avait jauni. L'ovale s'était allongé. Le nez et le menton s'accentuaient. Seuls, les yeux avaient gardé leur pouvoir, et même y ajoutaient une séduction nouvelle, venue du battement plus précipité des longs cils, du regard plus avide et plus tourmenté, de toute la meurtrissure du visage fané dont l'ardeur à vivre s'était réfugiée là.

Il put la détailler d'autant plus longuement qu'elle ne songeait pas à se retourner et ne l'avait même pas aperçu. Et, l'ayant ainsi analysée, il n'y tint plus, quitta ses patins, gagna sa chambre en hâte et n'eut de cesse qu'il ne s'y fût précipité sur un miroir pour s'examiner à son tour, minutieusement, impitoyablement, cruellement. Elle lui

avait tout à coup révélé la menace et la destruction de l'âge et lui avait inspiré un tout autre genre de frayeur que celui qu'il escomptait : l'épouvante du temps qui nous prend avant la mort.

Cet examen lui ayant été favorable — non, vraiment, il n'avait guère changé et, après avoir traversé la guerre, il se retrouvait en pleine forme physique — il sourit agréablement, non à lui-même, mais à sa jeunesse dont il n'avait pas encore à ce point compris l'importance et qu'il remerciait de ne pas songer à le quitter encore. Et maintenant, qu'il rencontrât ses amours brisées et qu'il fût confronté avec elles, il était si assuré de sa supériorité qu'il ne comprenait plus sa méditation nocturne. Au contraire, il ne serait pas fâché de se faire reconnaître de son ancienne maîtresse et de tenir enfin d'elle la cause d'une rupture qui n'avait plus pour lui qu'un intérêt historique.

## IV

Ce fut elle qui l'aborda, le soir même, après l'avoir longuement regardé dans le hall. Il s'était installé à une petite table, devant une tasse d'infusion, et suivait non sans un certain ébahissement les jeux ingénus d'un groupe de jeunes gens et de jeunes filles — anglais, naturellement — qui ramassaient avec des cuillers et sans le secours des

mains, des pommes de terre alignées sur le parquet de distance en distance. Le plus rapide dans sa cueillette avait gagné. Cette joute inoffensive provoquait les rires amusés de l'assemblée. Des enfants ne se fussent pas autrement distraits. La comtesse Adriani, en toilette de soirée, lui fit une impression moins défavorable : les bras étaient restés ronds et fermes, quoique minces, et les épaules d'un dessin pur encore, quoique grêles et d'une blancheur claire, mais avec les pâtes savantes les brunes ne se transforment-elles pas en blondes? Elle faisait partie d'un groupe où il reconnut son mari, beaucoup plus vieilli qu'elle-même, la figure olivâtre et le poil gris. Comme il se levait pour regagner sa chambre, rassasié de ces plaisirs mondains, et comme il passait devant elle, elle l'appela par son nom :

— M. de Nouhans?

Il se retourna, bien décidé à lui causer la plus cruelle injure, mais elle prit les devants :

— Vous ne nous reconnaissez pas? Nous avons donc tellement changé?

Par politesse, il protesta, mais le fit mollement. Et il dut prendre place entre le mari et la femme, celui-là accaparant immédiatement la conversation pour lui conter ses maux d'estomac et ses fatigues nerveuses et lui expliquer le traitement du docteur Dumont à Berne pour qui il avait entrepris ce voyage.

— Le marquis Aspromonte, notre ami, pré-

senta la comtesse Adriani, afin d'abréger les confidences médicales.

Pierre de Nouhans le reconnut lui aussi, mais sans peine. C'était un de ces Italiens immuables, installés une fois pour toutes dans un âge incertain avec le visage rasé, la peau bleue, l'œil vif, les traits de médaille, le corps assoupli par le cheval et l'escrime. Cependant, il devait approcher de la cinquantaine, s'il ne l'avait pas dépassée. Il appartenait à cette noblesse romaine qui est entrée dans l'industrie au lieu de continuer à moisir dans les palais délabrés et qui révéla dans les affaires une activité et une entente par quoi s'affirme la vitalité de la race. A Rome, il n'ouvrait jamais sa maison : on le savait marié à une folle qu'il était seul à pouvoir calmer. Mais on le voyait beaucoup dans le monde. Il prenait part aux concours hippiques, organisait les courses d'automobiles, les chasses à courre. On ne lui attribuait aucune intrigue. Il était recherché ensemble du monde blanc et du monde noir, reçu au Quirinal et au Vatican, se livrant peu, quoique fort courtois et même agréable.

— Ah ! vous savez, avait dit l'ambassadeur de France à son ancien collaborateur lors de la visite de celui-ci à Paris, le marquis Aspromonte a réalisé une grande fortune pendant la guerre. Sa femme s'est décidée à mourir, ce qui l'a rajeuni. Il fréquente beaucoup l'ambassade anglaise. Il se

remariera. A moins qu'il n'ait quelque vieille maîtresse inconnue.

— Il avait une maîtresse, Monsieur l'Ambassadeur?

— Je l'ignore. C'est possible. Dans ce cas, il cachait bien son jeu.

L'ambassadeur, aussi, cachait le sien, car on ne devinait jamais s'il faisait des révélations sensationnelles ou se contentait de lancer des hypothèses.

Le veuvage avait de toute évidence rajeuni le marquis Aspromonte.

Le jeu des pommes de terre ayant été abandonné malgré les éclats de rire de la jeunesse devant les difficultés éprouvées par les chevaliers à la cuiller, l'orchestre avait attaqué quelque foxtrott et aussitôt l'on s'était mis à tourner en cadence, même de vieux généraux retour des Indes, même de vieilles dames aux cheveux blancs coupés court : il n'y a pas d'âge pour les sports en Angleterre et c'est même ce qui conserve à la race une tenue physique et une ingénuité d'esprit. Or, le marquis italien s'était élancé, l'un des premiers, sur une grande jeune fille blonde qui, visiblement, l'attendait, car elle s'était réservée avec des sourires. Elle avait en partage cette beauté saine et bien proportionnée des pays du Nord, une carnation un peu trop rouge au visage, au cou et aux avant-bras mordus par le soleil, mais d'une blancheur éblouissante aux épaules et à la gorge, et

ces yeux bleus qui se posent sur les choses et les gens avec une telle candeur que nul détail matériel et avantageux de la vie n'en est absent. Pour ces jeunes filles-là, droites, positives et pratiques, un nom, la fortune, la situation mondaine, une bonne conservation physique compensent aisément chez un homme l'absence de la jeunesse.

— Des roses sur la neige, déclara le comte Adriani que cette vision excitait dans sa torpeur de malade.

— Miss Seymour, la fille de Sir Seymour, qui est premier conseiller à l'ambassade britannique à Rome, expliqua la comtesse.

Elle-même ne quittait pas le couple des yeux, de ses yeux meurtris dont l'expression de détresse la révélait toute. Elle aussi aurait pu réclamer au docteur Dumont de Berne l'empire qu'elle avait perdu sur elle-même. Qu'était devenu cet art du mystère dont elle s'enveloppait jadis comme d'un châle pour voiler sa beauté, presque morte aujourd'hui? Pierre de Nouhans se demanda : « Était-ce déjà lui? » Et il fut vexé de la préférence accordée, peut-être, au temps de ses amours, à cet homme déjà mûr. Cependant, il n'avait jamais surpris la moindre allusion à une liaison de ce genre, à l'époque où sa jalousie forcenée cherchait tous les aliments. Jamais le nom du marquis Aspromonte, cher au monde religieux comme au monde du Quirinal, n'avait été

rapproché de celui de la comtesse Adriani. Pourquoi serait-elle venue chez lui si elle aimait ailleurs, si elle était aimée? Pris du désir rétrospectif de l'interroger sur un si lointain passé et d'obtenir enfin l'aveu de la vérité, il lui proposa de danser avec lui. Mais elle refusa, d'ailleurs gentiment, en s'excusant :

— Une autre fois, je vous promets. Ce soir, je me sens si lasse.

Elle paraissait en effet si lasse de toute la douleur qu'elle portait. Déjà, le mari repartait sur ses maux. Elle devait être excédée des plaintes sempiternelles de ce malheureux, depuis que personne ne l'aidait plus à les supporter. Plus tard, dans la soirée, comme Pierre de Nouhans se retirait, elle l'invita pour le lendemain :

— Nous allons en traîneau à la Staffelalp où les gens de la vallée font un concours de skis. Voulez-vous en être?

— Si vous avez une place pour moi.

— Nous nous serrerons. Nous pourrons tenir aisément au fond, Lady Seymour, sa fille et moi. Je n'occupe pas un grand espace. Et vous prendrez la banquette de devant avec le marquis Aspromonte.

— Et le comte?

— Il ne vient pas. Il suit un traitement chez le docteur Dumont et descend tous les jours du Gurnigel à Berne.

## V

Le traîneau, gracieusement recourbé en forme de cygne, était attelé de deux chevaux noirs — de cette belle race de l'Oberland bernois qui rappelle les irlandais — ornés de colliers de grelots, en sorte que le moindre de leurs mouvements se traduisait en musique. Les voyageurs s'y installèrent au large, sous les couvertures de renards et d'ours, car Lady Seymour s'était déclarée trop fatiguée pour entreprendre la course. Pierre de Nouhans s'assit en face de la comtesse, et le marquis Aspromonte en face de la jeune fille. Celle-ci, sans aucun fard, montrait une bouche plus saignante et des joues plus roses que la première avec tous ses artifices de toilette, ses pots et ses bâtons de rouge. Mais les yeux de Lina Adriani, agrandis encore par une mauvaise nuit et plus blessés que la veille, étaient bien autrement chargés de toutes les puissances de la vie, de l'amour et de la douleur. Seulement, il n'y a que les purs esprits pour s'attacher uniquement à l'expression des regards.

La forêt qu'il fallait traverser pour gagner les prairies en pente, merveilleux terrain de skis, avant de descendre sur le petit hameau de la Staffelalp, était pareille à un décor de légende scandinave, la légende des fleurs de l'hiver et du silence

blanc. Car les vieux sapins centenaires étaient tout givrés, et si chargés de neige qu'il en tombait de gros flocons au choc ouaté des sabots et du glissement du véhicule. Miss Maud s'en amusait follement, tandis que l'Italienne craignait ce contact qui risquait de défaire le savant ouvrage de sa figure. A travers ces branches épaissies, plus lourdes qu'au cœur de l'été, le soleil, çà et là, jetait des flèches d'or qui atteignaient la couche molle des bois, plus douce que celle des feuilles mortes à l'automne, et tout à coup dorée par la pointe des rayons. C'était une promenade de féerie, mais il aurait fallu n'être que deux pour la goûter entièrement, deux êtres isolés par leur amour, possesseurs à eux seuls de cette beauté de la montagne, si profonde et si mystérieuse que les heures s'y enfouissent comme si elles se perdaient, elles aussi, dans tant de blancheur immaculée, pareilles à des cailloux jetés et disparus sans bruit dans le gouffre de neige.

Pierre de Nouhans songeait :

« Avec elle, douze ans plus tôt, quel rêve ! »

Mais elle, douze ans plus tôt, quel eût été son compagnon? Ce marquis Aspromonte qui la regardait à peine, qui plaisantait en anglais avec miss Maud, la belle amazone?

A peine débarqué du traîneau, ce dernier couple courut au terrain de skis où le concours de sauts était déjà commencé. Le tête-à-tête que Pierre de Nouhans eût tant souhaité autrefois lui était ac-

cordé généreusement quand il ne désirait déjà plus aucune explication de la rupture qu'il avait souhaité d'éclaircir.

— Regardez, lui indiqua-t-elle de sa longue main aux doigts trop effilés.

Ils avaient à leurs pieds le lac de Thoune, d'un vert solidifié comme une eau d'émeraude dans le chaton d'une bague, et devant eux la dentelle étincelante que dessinaient l'Eger, le Mönsch et leur reine la Jungfrau, et d'autres satellites moins renommés, avec leurs glaciers suspendus en l'air comme des jardins. Le soleil les attaquait de la base au sommet, les illuminait, allumait des feux le long de leurs pentes vertigineuses. Tout à l'heure, à mesure qu'il descendrait à l'horizon, il accuserait mieux leurs contours, avant de les parer, pour finir, de toutes les teintes des fleurs de printemps.

— Et dire, murmura-t-elle, qu'*ils* ne regardent même pas cela !

Mais la nature s'est-elle jamais dévoilée à ceux qui n'ont pas quelque peine d'amour au cœur? Pierre de Nouhans, pris pour confident, ne songeait qu'à se dérober. Évoquer le passé était devenu bien inutile. Cette bouche trop peinte, cet ovale aminci, cette passion trop évidente que la malheureuse ne savait plus dissimuler, tout l'éloignait de son ancienne maîtresse. Le sort le vengeait cruellement, presque trop cruellement. Sans transition, elle voulut s'humilier devant lui :

— Il faut maintenant, Pierre, me pardonner.

— Vous pardonner quoi, madame? répliqua-t-il en prenant à son tour un air distant.

— Pour autrefois. J'avais essayé de vous aimer. Vous étiez si jeune, si beau, si digne de plaire à une femme. J'aurais aimé vous aimer. Pour vous, et puis pour me dégager.

— Vous dégager?

— Oui. J'avais peur déjà. Comme j'avais raison d'avoir peur ! Il ne faut pas aimer qu'une fois.

Ainsi c'était déjà le marquis Aspromonte qu'elle avait élu? Il ne put se défendre sur le moment d'un accès de jalousie rétrospective. La voix chantante, échappée, comme les yeux, au désastre du temps, reprenait sur de molles inflexions :

— M'avez-vous pardonné de n'être jamais revenue?

— Oui, madame, acquiesça-t-il, mais d'un ton de grand seigneur qui accorde une grâce. On finit toujours par comprendre. J'ai compris. Et comprendre, n'a-t-on pas dit que c'était pardonner?

— Ah ! tant mieux. Et maintenant je voudrais vous demander quelque chose.

— Et quoi donc, madame?

Elle hésita, une seconde ou deux, et presque pudiquement elle lui tendit au jour son visage :

— Me trouvez-vous encore... enfin, me trouvez-vous encore un peu jolie et désirable?

Il comprit de quelle immense détresse provenait cette imploration. Ah ! s'il avait voulu se venger ! Il n'avait qu'à garder le silence, et déjà ne pro-

longeait-il pas l'attente beaucoup trop? Il la revit distinctement au Palatin, au bord du bassin des Vestales, sous l'arcade des rosiers aux roses rouges, toute secouée d'un frisson d'horreur devant la possibilité de perdre sa jeunesse. Comme elle était belle en ce temps-là, et qu'elle avait raison de reculer devant l'échéance qui, tout de même, était venue? Mais nos anciennes amours, lorsque nous constatons qu'il n'est plus en leur pouvoir de nous imposer la souffrance, nous laissent accessibles à la pitié. C'était le chemin où il allait s'engager : trop tard, car elle constata :

— Vous vous taisez, Pierre : donc vous m'avez condamnée.

Allait-il l'abandonner dans ce désarroi?

— Ah ! Lina, dit-il en forçant ses lèvres à laisser passer le cher prénom, comme vous vous trompez ! Vous vous trompez tellement que je vais repartir.

— Repartir quand vous arrivez !

— Oui, repartir demain, à cause de vous.

— A cause de moi?

— Oui, et de tout le passé.

— Oh ! que pouvez-vous craindre?

Elle protestait, mais un extraordinaire sourire, un sourire radieux ramenait tout à coup la jeunesse sur le visage fané, comme les Alpes rentrées dans l'ombre se recolorent subitement les soirs d'été au retour inattendu d'une mystérieuse lumière. Et comme le marquis Aspromonte venait les rejoindre avec miss Maud, il la considéra avec

surprise, tant il la découvrait changée. Elle n'était pas vaincue encore. Son amant abandonné à Rome, autrefois, avec tant de désinvolture et un tel oubli du mal qu'elle avait pu lui causer, loin de prendre une revanche trop facile, lui avait restitué la confiance en elle-même. Il venait de lui faire l'aumône la plus rare qui est l'aumône amoureuse...

# UN DESSIN DE GRÉVIN

Ce jeudi-là, il faisait un si beau soleil qu'après une courte apparition dans la salle de nos séances, je sacrifiai sans hésiter l'Académie et le dictionnaire pour m'en aller flâner sur les quais. Les étalages des bouquinistes et les boutiques des antiquaires m'offrirent tour à tour leurs occasions. Que n'ai-je plus souvent le loisir de chasser le meuble, la gravure ou le vieux bouquin? C'est une chasse bien amusante, et pleine d'enseignements si elle n'est pas souvent fructueuse. Les prix ont décuplé depuis l'avant-guerre et les pourcentages des auteurs sur les éditions n'ont certes pas suivi — même de très loin — une ascension aussi verticale.

Cependant j'ai découvert au coin de la rue de Seine, près de l'Institut, un magasin tenu par un fureteur de goût qui a su rassembler tout un lot de dessins, d'esquisses, d'aquarelles, d'eaux-fortes et de tableaux, spécialement de l'époque romantique et du second Empire. Si les grands morceaux font défaut, le défilé de ces images et de ces

ébauches évoque bien plus exactement les mœurs et les amusements du temps de Louis-Philippe et de Napoléon III, comme l'exposition des petits maîtres du dix-huitième siècle au musée Carnavalet nous fait entrer de plain-pied dans la vie quotidienne du temps de Louis XV et de Louis XVI.

Naturellement, après m'être juré d'éviter la tentation, j'entrai chez mon collectionneur. Voici des masques de Beaumont, une chanteuse des rues de Coypel, des scènes populaires de Montagny. Pourquoi, parmi tant de charmantes visions de la rue ou des bals publics, mes yeux découvrirent-ils tout à coup un terrible dessin de Grévin, concis, ramassé, concentré, simplifié à la manière brutale que notre Forain a depuis lors poussée à sa perfection et à son maximum de vigueur? La légende en achevait l'horreur en la précisant. Que ne puis-je en rendre le douloureux frisson !

Sur un banc une jeune fille du peuple est assise, les jambes repliées sous elle, dans une attitude d'effroi qui la paralyse. On la devine figée, épouvantée et fascinée ensemble. Elle ne se défend déjà plus. Elle est pareille au moineau que l'oiseau de proie va cueillir. Elle n'a plus la force de se débattre. Et quel est le monstre qui l'envoûte ainsi? Ah ! le monstre est formé d'une sorte d'amas de coups de crayon où l'on surprend une femme penchée, un Basile femelle, peut-être une vieille femme à demi dissimulée sous une mante respectable, qui

se glisse, se coule vers la victime pour être bien sûre de la tenir et de ne pas la laisser échapper. Ce qu'offre la vipère, la légende n'aurait pas besoin de le révéler : *De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur...*

Il y a une telle âpreté dans ce dessin, une telle horreur s'en dégage, que je ne résistai pas à m'en emparer. Est-ce donc parce que je l'avais sous le bras que, sans retard, je le retrouvai dans la vie, avec cette note plus tragique de la réalité mise tout à coup sous nos yeux? Ou le hasard s'amusa-t-il à cette confrontation immédiate? Voici, dans tous les cas, la scène dont je fus, moins d'une heure après, le témoin.

J'avais traversé le pont des Arts, non sans m'être arrêté au milieu pour regarder une fois de plus cette île de la Cité qui a l'air de suivre le courant du fleuve comme un grand vaisseau élargi dont la proue, avec le printemps venu, était toute arborescente. Je remontais le long du Louvre, vers Saint-Germain-l'Auxerrois, quand mon attention fut attirée par un attroupement le long du parapet. Un romancier étant professionnellement curieux, je me mêlai à la foule et me penchai à mon tour sur la Seine. Tous les regards suivaient une petite barque où je distinguai de loin, à l'arrière, un paquet sombre. Les conversations ne tardèrent pas à me renseigner :

— Elle s'est jetée là-bas, tenez, à l'angle du pont au Change.

— Vous l'avez vue?

— Oui. Ça s'est passé il y a vingt minutes à peine. Alors on a crié. Un marinier qui était là-dessous a entendu. Il a pris sa barque, il a plongé, il a eu la chance de la ramener, et les voilà qui reviennent.

Je voyais maintenant se dessiner la forme du paquet sombre : un corps posé sur la barque, et dont les jambes pendaient en dehors, des jambes aux bas clairs et qui de loin paraissaient nues.

— Elle est morte?

— On ne peut pas savoir. Il y en a qui reviennent de plus loin.

— Où vont-ils aborder?

— En face de nous, à la pointe de la Cité. Il y a un poste de secours.

Déjà les agents fluviaux, alertés, guettaient l'abordage. Comme l'aventure se prolongeait, l'attroupement ne tarda pas à se désagréger. Ne faut-il pas que chacun retourne à ses affaires? Seuls, quelques badauds ne renoncèrent pas au spectacle. Je fus de ceux-ci. Et même je passai le pont au Change et je descendis sur la berge pour suivre le drame de plus près. Déjà la barque accrochée à son anneau était vide. Le sauveur et la rescapée avaient été emmenés à l'intérieur du bâtiment. Nous formions à la porte un petit groupe de douze ou quinze personnes contenues par une paire d'agents qui, bourrus, s'efforçaient d'écarter les importuns. Comme l'attente se prolongeait, l'un de

nous eut cette idée qui rencontra l'adhésion générale :

— Si l'on faisait une quête?

Un gamin offrit sa casquette. La recette fut assez sérieuse. Elle me fut remise, je ne sais pourquoi, par le garçonnet triomphant, peut-être à cause du billet que j'y avais glissé, peut-être parce qu'il me jugea dans sa psychologie enfantine le personnage le plus important de l'assistance. Distraitement j'acceptai la mission qui m'était ainsi confiée, car je venais de découvrir, avec stupéfaction, un des deux personnages du dessin de Grévin que je portais sous le bras : l'amas de coups de crayon, le Basile femelle, la vieille femme à demi dissimulée sous une mante respectable. Mais ce que l'artiste n'avait fait qu'indiquer sommairement, en une broussaille de traits, prenait dans la vie un relief incroyable : les vêtements sans mode, en étoffe solide et pratique, ne dissimulaient plus un corps mal taillé mais robuste, et le visage sous le petit chapeau un peu ridicule apparaissait avec le nez trapu, les lèvres sensuelles, les joues grasses et rouges, chargé d'appétits et de vices. Disgracieux et banal ensemble, ce visage l'eût été sans l'étonnante, la terrible puissance des yeux ronds, pareils dans leur forme et leur éclat à ceux du vautour ou de l'épervier, de ces carnivores qui guettent les poussins dans les basses-cours. Instantanément je rattachai, sans aucune preuve, ce personnage au drame qui achevait de se dérouler. Cependant

elle avait déposé dans la casquette son obole, une médiocre obole, avec indifférence tandis qu'elle guettait la porte de sortie avec une impatience qui dépassait visiblement la nôtre, et qui m'apparut moins désintéressée.

— Moitié pour le sauveur, et moitié pour la sauvée? proposai-je à notre groupe qui m'approuva.

L'un des deux agents, me voyant dans ce rôle utile, me prit en amitié et j'engageai avec lui une conversation toute nourrie par son expérience des hommes.

— Croyez-vous qu'on la ramènera à la vie? m'informai-je avec déférence.

— Oh ! oui, monsieur. Elle n'est restée dans l'eau que dix minutes. On en a retiré quelquefois après une heure.

Il m'expliqua la méthode nouvelle, venue de Suède. On étend le noyé sur le *caléfacteur :* c'est une sorte de lit métallique en cuivre pourvu d'un appareil de chauffage. En même temps qu'on pratique la respiration artificielle, on réchauffe le corps et l'on fait sécher les vêtements. Ainsi évite-t-on les congestions pulmonaires, tandis que le souffle peu à peu revient. Les résultats obtenus par ce procédé sont stupéfiants. La vie est restituée, bon gré mal gré, à qui la voulait perdre par immersion.

— Y a-t-il beaucoup de suicides?

— Ça dépend des saisons, monsieur.

— Des saisons?

— Mais oui. Le nombre augmente au printemps et en automne. C'est aussi le temps où l'on constate une recrudescence de la folie.

— Ah ! Et sans doute préfère-t-on généralement se jeter des ponts dans la Seine, plutôt que de se précipiter dans la rue du haut d'un édifice?

— Ça dépend des goûts, monsieur. La Tour Eiffel est assez recherchée. De même les tours du Trocadéro, ou le Génie de la Bastille.

Diable ! Le voisinage de ces monuments publics serait désagréable si l'on pensait que l'on peut recevoir sur la tête un désespéré.

— Et l'Arc de triomphe de l'Étoile? proposai-je.

— Ah ! monsieur, me répliqua l'agent, ce qui s'y passe est bien consolant.

— Et que s'y passe-t-il, je vous prie?

— Eh bien, depuis qu'on a enseveli dessous le soldat inconnu, personne ne se jette d'en haut. Par respect, vous comprenez?

— C'est d'une grande délicatesse en effet.

— De même, les tours de Notre-Dame, si bien placées pourtant, on n'y monte pas dans une intention offensante.

Et il tira cette conclusion conservatrice au risque de se compromettre :

— Il y a encore de la religion et du patriotisme, même chez ceux qui veulent mourir. Et cela fait plaisir tout de même.

La porte du poste de secours s'ouvrit comme ce

dialogue s'achevait, et je crus que la mégère de Grévin allait s'engouffrer dedans. Ce fut le marinier qui sortit, les vêtements secs et le visage souriant, comme s'il n'avait fait qu'exercer son métier.

— Ah ! bien, vous savez, nous déclara-t-il. Un fameux morceau, la petite.

Nous comprîmes à son air goguenard et égrillard qu'il l'avait vue dévêtue et ne s'était pas gêné pour la détailler à loisir.

— Voilà pour vous, lui dis-je, coupant court à ses considérations esthétiques.

Et comme il s'étonnait, je lui expliquai notre quête, et le partage qui en avait été proposé. Mais il refusa avec une simplicité dont il ne soupçonnait pas la noblesse.

— Ah ! non, merci. Moi, n'est-ce pas, c'est naturel. On fait ça ou autre chose.

— Oui, mais l'eau est froide.

— Pas même. Donnez tout à la fille.

— Donnez-le-lui vous-même alors.

— Moi, je suis pressé. La bourgeoise m'attend.

— Et comment va la rescapée?

— Elle s'est réveillée il n'y a qu'un instant. Elle ne sait pas bien où elle en est. On va la mener à l'hôpital.

Sur quoi il voulut à tout prix décamper. Mon agent m'expliqua sur ce départ que, si les rescapés ne pouvaient regagner eux-mêmes leur domicile, on les conduisait pour un jour ou deux à l'hôpital.

Celle-ci irait sans doute à l'Hôtel-Dieu voisin. Cependant celle que j'ai appelée, à défaut d'un nom à lui donner, *la mégère de Grévin*, s'était approchée de nous et écoutait. Je me retournai brusquement vers elle, et mon regard dut la gêner, car elle fit un pas en arrière, puis elle reprit insolemment sa place. Un des assistants comprit-il cette scène muette? Il se pencha vers moi et me confia à l'oreille :

— C'est peut-être une parente. Il paraît qu'elle était avec la malheureuse quand celle-ci s'est jetée à l'eau.

Et voici que de nouveau battit la porte du poste de secours pour livrer passage à la noyée soutenue par un civil qui devait être l'opérateur et escortée d'un chef de police qui nous ordonna de nous ranger. Nous obéîmes d'un commun accord avec déférence, sauf la mégère de Grévin qui se précipita, les bras et le visage tendus, prête à happer la victime. Ses lèvres qui s'agitaient allaient prononcer un nom, quand la malheureuse rescapée, l'ayant aperçue, se jeta d'épouvante en arrière. Elle fut soutenue à temps pour ne pas défaillir et tomber.

— Qu'est-ce que vous lui voulez? criai-je à l'ennemie, et la désignant à l'agent qui était devenu mon ami : — Informez-vous donc de cette femme en noir.

Elle avait mesuré sa faute et comme un nouveau groupe, surgi en un clin d'œil ainsi qu'il arrive à

Paris autour du moindre fait divers, accourait, se mêlait à nous, elle se hâta de s'y perdre avec une promptitude et une ruse infernales. Le chef de police fit évacuer le chemin, chercher un taxi et disparut avec la victime.

Celle-ci, que j'avais eu le temps de dévisager, surtout dans son accès de peur, achevait la ressemblance avec l'autre personnage du dessin de Grévin, la pauvre jeune fille assise sur le banc, guettée, fascinée, envoûtée, terrorisée et bientôt dévorée.

A peine rentré chez moi, j'avertis une de mes parentes qui s'est vouée au service des pauvres et entreprend chaque jour la chasse à ce gibier repoussé de partout. Je la suppliai de se rendre à l'Hôtel-Dieu, d'y réclamer la rescapée du pont au Change et de s'occuper de la protéger et de la placer. Après quoi, je ne songeai plus au petit drame de la noyade. Ne trouvant pas une place convenable à mon dessin de Grévin dans mon cabinet de travail, j'avais compris, trop tard, l'erreur d'avoir choisi une œuvre aussi réaliste et répugnante : elle disparut dans une armoire, ce qui acheva de me la faire oublier.

Mais à quelque temps de là, recevant la visite de cette parente qui me venait réclamer mon aide pour je ne sais quelle assistance de femmes tombées ou d'orphelins à recueillir, je m'informai de la visite à l'Hôtel-Dieu :

— J'y suis allée, me répondit-elle, dès le len-

demain du jour où j'avais reçu votre pneumatique. Le lendemain matin. Mais je suis arrivée trop tard. Une parente était venue déjà la réclamer. Et comme elle était en état de se mettre en route, elle est partie.

— Ah ! dis-je, une parente? Voulez-vous voir son image?

Et je lui montrai le dessin que j'eus quelque peine à retrouver.

— Quelle horreur ! murmura la sainte fille. Oui, c'était bien cela. Vous la connaissiez donc? Figurez-vous qu'elle a fait peur aux infirmières. Et la pauvre jeune fille ne voulait pas tout d'abord s'en aller avec elle. Puis, brusquement, elle s'est décidée. Dans les refuges que je visite, les malheureuses ne se sont perdues ni par l'attrait du vice, ni par les offres de jouissance et de luxe, ni par le besoin de sécurité. Elles se sont perdues parce qu'on leur avait parlé d'amour. Alors, on peut leur en reparler. Leur reparler d'un autre amour.

— Oui, ai-je conclu, tandis que celle-là s'est noyée une seconde fois...

# ELLE EST DE LA POLICE

Mme Sermizelles, ne pouvant plus inspirer de l'amour, supportait mal les amours des autres. Elle avait perdu sa beauté dans un accident d'automobile. Sans doute un adroit chirurgien lui avait-il recollé les joues labourées et refait le dessin du nez, mais il en restait des zébrures que les plus savants fards ne parvenaient pas à dissimuler. L'un des yeux, auxquels on n'avait tout de même pas osé toucher, s'était allongé et le regard qui en sortait n'avait plus qu'une seule expression qui glaçait. Son amant, qui l'avait assistée charitablement pendant toute l'épreuve, n'avait pu résister à cette incomplète résurrection et avait sollicité un poste éloigné. Il faut une grande vertu ou une grande religion — ce qui revient au même la plupart du temps — pour supporter la disgrâce physique, et Mme Sermizelles en était dépourvue. Dans les maisons qu'elle fréquentait, où l'on continuait à l'inviter pour son esprit qui était inventif et mordant, elle avait vu croître avec une fureur grandis-

sante le goût qu'éprouvait M. Riancey pour la charmante Mme de Niges. Ce goût ne faisait plus mystère pour personne. Quand une maîtresse de maison priait Mme de Niges à dîner, on était sûr qu'elle pensait à lui donner M. Riancey pour voisin. Toute la complicité mondaine les entourait, les enveloppait, les poussait l'un vers l'autre. Cependant, s'ils se rencontraient chaque fois avec un plaisir nouveau et évident, on ne savait au juste jusqu'à quel point ils bénéficiaient d'une si aimable protection. Elle était si occupée de ses toilettes, de ses succès, de son carnet d'invitations, toujours rempli, et par surcroît de la carrière politique de son mari qu'elle ne devait point avoir la possibilité de distraire de son temps les minutes indispensables à l'amour. Et lui-même, venu fraîchement de la province avec une jolie figure et une grande fortune, tout chargé d'un désir épars qu'elle avait su fixer, manquait d'habitude pour mener à bien une de ces liaisons qui réclament tant de mystère et de prudence.

Or, par une erreur de carton, ne fut-il pas un soir placé auprès de Mme Sermizelles, tandis que Mme de Niges, qui n'avait jamais été plus apprêtée ni plus jolie, lui adressait des sourires à l'autre bout de la table?

— Oui, convint sa voisine après avoir observé la direction de ses yeux, elle fait son visage à merveille.

Il pensa que Mme Sermizelles était bien malheu-

reuse de ne pouvoir faire le sien, mais par gentillesse il s'abstint de répondre.

— Quel dommage ! reprit-elle. Quel dommage vraiment !

— Et quoi donc, madame?

Elle se pencha vers lui et à voix presque basse susurra :

— Vous ne savez donc pas?

— Que dois-je savoir?

— Mais qu'elle est de la police.

Il sursauta comme s'il recevait une grenade au temps de la guerre. Se ressaisissant, il protesta :

— Vous plaisantez, madame.

— Je ne plaisante nullement. Avez-vous lu le *Fouché* de M. Madelin que l'Académie vient de recevoir?

Il crut qu'elle passait à un autre sujet et en fut soulagé :

— Non, madame. Mais c'est un gros livre, je crois.

— Oui, en deux volumes. On y apprend beaucoup de choses. Eh bien, vous y trouverez l'organisation générale de la police sous l'Empire. Il y avait des femmes du monde. Joséphine elle-même en avait été sous le Directoire. Il y en a aujourd'hui encore. Elles touchent des subventions. Elles mettent le préfet et le ministre de l'Intérieur au courant des opinions et des scandales. C'est un moyen de tenir à merci l'opposition.

Jacques Riancey, suffoqué, mais ébranlé, réclama :

— Comment pouvez-vous savoir?

— Je ne puis vous révéler les sources. Mais j'ai désiré de vous avertir.

— Vous me permettrez de ne pas vous croire.

— Certes, et même je vous y engage. Il ne faut jamais rien croire dans le monde. Mais il suffit d'observer.

Sur quoi elle rompit les chiens et provoqua une conversation générale, tout au moins entre trois ou quatre convives.

Après le dîner, comme Jacques Riancey demeurait figé dans un coin, ce fut Mme de Niges qui se glissa vers lui :

— Qu'avez-vous, ce soir? Vous semblez préoccupé.

Il nia et voulut reprendre avec elle ses manèges habituels de flirt et de cour. Mais il le fit plus gauchement, avec moins de gentillesse, et ses affaires de cœur, ce soir-là, ne furent pas en progrès.

Elles cessèrent totalement d'être en progrès. Mme de Niges commença par ne pas vouloir attacher d'importance à sa froideur. Puis elle se piqua au jeu et déploya toutes les ressources, innombrables, de sa coquetterie et de son art de plaire. Il y demeura rebelle. Froissée, elle parut s'éloigner tout à fait. Mais le goût qui les avait attirés l'un vers l'autre participait de ce mystère qui est en

chacun de nous — abîme de nos sympathies prêtes à se muer en amour dès qu'elles sont contrariées. Plus ils se fuyaient, plus ils se sentaient enchaînés. Il se reprochait amèrement la cause de son éloignement. Comment pouvait-il croire aux propos tenus par cette méchante femme, réputée précisément pour sa méchanceté et tourmentée par la jalousie de tous les couples heureux? Il avait beau s'exciter à l'incrédulité : la phrase s'était fixée comme une flèche dans sa poitrine : *Elle est de la police!* On ne peut aimer une femme qui est de la police sans s'exposer aux pires aventures, sans risquer d'être pris dans tout un réseau de compromissions comme une mouche dans une toile d'araignée. Il redoutait ces mœurs de Paris qu'il connaissait mal et, comme tous les provinciaux fraîchement débarqués, il craignait d'être dupe. Ainsi évaluait-il, ou cherchait-il à évaluer le budget de Mme de Niges : la fortune de son mari et la sienne pouvaient-elles suffire à expliquer le luxe de ses robes, de ses fourrures, de ses perles, de ses automobiles? Il se fit renseigner sur le prix de tous les artifices féminins, des bijoux, des marques de voitures. Et puis il se révolta contre lui-même : » C'est moi qui deviens policier... » Il eut honte de ses soupçons. Il désira de se traîner aux pieds de son idole et de solliciter humblement son pardon. Ainsi déchiré d'incertitude, il avait perdu tous ces agréments de jeunesse ou d'ingéniosité qui peu à peu captivent une femme et ne lui laissent pas

plus d'espace pour se libérer qu'un filet n'en peut laisser à quelque beau papillon.

Mme de Niges avait, de son côté, essayé de tous les moyens habituels. N'avait-elle pas tenté de le ramener par la jalousie, en acceptant ou même en recherchant les avances de tel ou tel homme en vue avec une sorte d'ostentation? Ou bien, au contraire, elle écartait tous les hommages sans exception et paraissait se réfugier dans le dégoût du monde. Tout ce qui, hier, les unissait, les séparait aujourd'hui.

Elle l'entendit un jour qui annonçait son départ pour les vacances.

— Où allez-vous? lui demanda-t-elle brusquement.

— Chez moi.

— Où, chez vous?

— Une maison de campagne au pays de Gex. Près du Ferney de Voltaire.

— C'est à côté de Genève.

Il voulut plaisanter :

— Comme vous êtes forte en géographie. Et vous-même, madame, où irez-vous cet été?

— Je ne sais pas encore. Cela dépend de tant de choses.

De tant de choses sans doute, et peut-être de tant d'obligations. Allons, ils cesseraient de se voir pendant plusieurs mois, et quand lui-même reviendrait, à la rentrée, il serait guéri et la pourrait désormais rencontrer sans inconvénient, l'abandonner

à son métier. A son métier? Ah çà ! que pensait-il donc? Il osait flétrir sans aucune preuve cette femme exquise qu'il avait failli tant aimer. De nouveau, il eut honte de lui-même. « Eh bien ! j'en aurai le cœur net ! On me croit parti. Je vais la surveiller. Je saurai enfin à quoi m'en tenir... »

Avec des ruses dignes d'un Sherlock Holmes, il guetta les sorties de Mme de Niges. Cette filature le conduisit tout droit à la préfecture de police, puis au ministère des Affaires étrangères, puis au ministère de l'Intérieur. N'était-ce pas étrange et quel crédit de telles démarches n'apportaient-elles pas à l'affirmation de Mme Sermizelles? D'autant plus que Mme de Niges ne faisait nulle part antichambre, qu'elle était reçue immédiatement comme une habituée devant qui toutes les consignes sont levées. Décidément, il avait bien fait de briser sa passion en plein élan. Dans quel guêpier allait-il se précipiter? Et il rendit grâces au hasard qui l'avait si bien servi en le plaçant un soir à côté de Mme Sermizelles...

Le petit château qu'il tenait de sa famille était en effet aux portes de Genève, dans ce pays de Gex qui est comme une enclave dans le canton suisse. Le voisinage lui apportait les échos de cette fameuse « saison » qui coïncide avec la session de septembre à la Société des Nations. Tout un monde de pacifistes et de précieuses s'agite alors au bord du lac Léman. A la première invitation qu'il reçut,

chez la marquise de Béril qui passe pour un des « augures » célébrés par René Benjamin, quelle ne fut pas sa surprise de se retrouver en présence de Mme de Niges ! Elle le poursuivait donc.

— Vous ici, madame, par quel hasard?

Elle le regarda bien en face, comme si elle était lasse du malentendu qui s'était élevé entre eux et répondit :

— Ce n'est pas un hasard. Ne m'avez-vous pas vous-même annoncé à Paris le lieu de votre villégiature?

— Et vous êtes venue à Genève. Comme c'est gentil !

Il voulut manier l'ironie et s'en tira assez mal. Mme de Niges lui prit le bras :

— Dites-moi ici, du moins, pourquoi vous vous êtes sauvé?

— Sauvé? Je ne me suis pas sauvé.

— Si, comme si vous aviez peur de moi. Expliquez-vous enfin.

Elle était visiblement agacée, énervée, prête aux larmes. Il fut pris d'un accès de franchise :

— Je vous le dirai quand vous aurez répondu à mes questions.

— Je les attends. Posez-les.

Il redouta brusquement ce qu'il allait dire. Elle le contraignit :

— Mais posez-les donc. Maintenant, je l'exige.

— Eh bien, que faisiez-vous, le 10 juillet, à la préfecture de police?

— Le 10 juillet ! Laissez-moi réfléchir. Ah ! oui, j'allais chercher un passeport pour venir en Suisse, pour venir près de vous.

— Et ce même jour aux Affaires étrangères?

— Demander pour ce passeport le visa diplomatique.

— Et ce même jour au ministère de l'Intérieur?

— Réclamer du ministre que je connais une carte d'entrée pour la Société des Nations. Êtes-vous satisfait? Mais vous m'avez donc espionnée? Vous êtes de la police?

— Pas moi, madame.

Et libéré, il eut l'inconscience d'ajouter :

— Ni vous.

— Comment, ni moi? Je pense bien.

Tout à coup la lumière se fit dans son esprit.

— On vous a dit quelque chose sur moi. Qu'a-t-on bien pu vous dire? On vous a dit que...

Il inclina la tête.

— Et vous l'avez cru?

— Non, non, je ne l'ai pas cru.

La blonde Mme de Niges s'était redressée, tremblante de colère, et jamais elle n'avait été plus belle que dans cette indignation dont l'éclat dépassait les fards :

— Et vous l'avez cru. C'est pourquoi vous m'avez filée. C'est pourquoi, pendant des semaines, vous vous êtes détourné de moi. Et qui avait osé vous dire?

Il ne pouvait se sauver que par la franchise : il essaya lâchement :

— Mme Sermizelles.

— Mme Sermizelles? Et parce qu'une méchante femme lance une pareille insinuation, une pareille injure, vous acceptez d'en salir la femme que vous... que vous...

— Que j'aimais. Que j'aime toujours. Et qui ne m'aimera jamais.

Elle s'arrêta net dans son accès de fureur. Leur scène se passait dans une allée bordée de roses. Les yeux de la jeune femme tombèrent sur une de ces roses où se traînait une limace.

— Voyez, dit-elle. Voilà ce que vous avez fait de moi. Vous m'avez souillée.. Non, je ne vous aimerai jamais. Emportez cette fleur. Mais emportez-la donc en souvenir de moi. Tenez : la limace est tombée. Mais sa trace demeure.

Il lui prit la fleur des mains comme s'il la voulait arracher.

— Et si j'effaçais cette trace avec ma bouche malgré le dégoût, me pardonneriez-vous?

Sans attendre sa réponse, il mâcha les pétales maculés au risque d'en avoir le cœur soulevé.

Interdite elle le regardait faire.

— Maintenant, reprit-il, la fleur est intacte. Me pardonnerez-vous?

Comme un enfant, il avait les yeux pleins de larmes. Et ses yeux embués fixaient la jeune femme comme si elle tenait en main sa vie ou

sa mort. Elle baissa les paupières doucement :

— La fleur est à vous, dit-elle.

Puis elle ajouta dans un sourire :

— Mais il faut aller vous laver les lèvres si vous désirez m'embrasser...

# LA PAIRE

C'était un dossier comme il en arrive des centaines au secrétariat de l'Institut, un de ces dossiers, légers d'apparence, qui contiennent de la misère et du courage ensemble, le courage supérieur à la misère. J'étais chargé du rapport annuel sur les prix de vertu : ainsi l'avais-je entr'ouvert, puis ouvert, puis mis à part. Il ne renfermait pourtant rien de bien singulier : deux vieilles filles, les demoiselles Mouillepied (Séraphine et Augustine), étaient proposées pour avoir assisté leur mère décédée à l'âge de quatre-vingt-cinq ans avec un dévouement filial inlassable. Quoi de plus banal en somme, et comment les comparer, par exemple, à cette Inès Yvon couchée depuis vingt-trois ans et qui, dans sa vie de souffrance continue, ne cesse de soutenir, consoler, apaiser, conseiller, si bien que le voisinage de son lit est bienfaisant, ou à cette Jeanne Laffargue dont le fils paralysé se trouve en apprentissage avec un paralytique des suites de la guerre et ramène le camarade dans l'humble logis,

et la voilà qui réconforte et entraîne les deux infirmes par sa vaillance et sa gaieté, ou à cette Jeanne Calligé qui, toute seule, entretient et garde une mère démente? Évidemment, évidemment. Alors pourquoi les avais-je retenues? Oh ! tout simplement à cause du mémoire qui avait été rédigé par un prêtre — elles ne se seraient pas proposées elles-mêmes et n'y eussent sans doute jamais pensé. Ce prêtre devait être un grand psychologue, à en juger par les réflexions dont il accompagnait son récit. Le récit, par lui-même, était quasi dépourvu d'intérêt. Les demoiselles Mouillepied appartenaient à une bonne famille bourgeoise, installée à Paris depuis trois ou quatre générations, et que la malchance avait poursuivie. Leur père était mort tout jeune, sous-chef de bureau au ministère de la Marine. Il s'était marié sans fortune. On devine la suite : deux orphelines se hâtant de passer des examens pour gagner leur vie et celle de leur mère, renonçant au mariage, s'appuyant l'une à l'autre pour assurer la durée du foyer. Dans la *Course du Flambeau,* Paul Hervieu nous montre la suite des générations qui ne pensent qu'à l'avenir, au risque de piétiner le passé. La réalité n'est pas toujours si simple. Il arrive, et plus fréquemment qu'on ne croit, que le passé enchaîne l'avenir et que les enfants se subordonnent aux parents, se sacrifient aux parents. « Les malades et les vieillards, ajoutait l'auteur du mémoire, ne se rendent pas toujours compte de leurs exigences. Mme Mouillepied

n'a jamais pu se douter, ne s'est jamais doutée de l'effort prodigieux accompli par ses deux filles pour maintenir autour d'elle, jusqu'à l'âge avancé où elle est parvenue, une atmosphère d'aisance et de bonheur quand le nécessaire même leur manquait parfois. Leur œuvre filiale accomplie, elles se retrouvent épuisées et endettées et leur gêne est si grande que je supplie l'Académie française de ne pas les oublier sur sa liste. »

On ne se trompe pas à un tel accent. Naturellement l'Académie fit droit à cette requête. Mais je demeurai assez longtemps sur le dossier à imaginer ce drame de famille : les filles cachant à la mère la misère menaçante, et la vieille femme ne se doutant pas de la comédie qui se jouait autour de son lit de malade et qui, sans doute, contribua à la prolonger si tard. Où habitaient-elles? Dans le haut de la rue Monge, du côté de ces arènes de Lutèce, si étranges, que la plupart des Parisiens ne connaissent pas, car il y a encore de vieux coins de Paris où les nouveaux venus ne vont jamais, où vont seuls rêver les Parisiens authentiques. Si j'allais leur rendre visite? On n'est pas romancier pour rien. Un romancier a la passion de la vie des autres. Des dossiers il fait surgir des êtres vivants. Il recompose des visages et des décors. Balzac inventoriait les immeubles, se transportait en province pour une vue de lieux, pour une face indigène. Alphonse Daudet suivait les passants et d'après leurs allées et venues leur éta-

blissait un état civil. Oui, si j'allais voir les demoiselles Mouillepied? J'aurais l'air de faire une enquête. Elles me prendraient pour un homme de loi, ou pour un policier. La crainte de les troubler m'arrêta et je renonçai à mon projet. Il serait temps de le réaliser après mon rapport.

Mon rapport lu en séance publique sous la Coupole, je n'y pensai plus. On n'est vertueux qu'une fois par an à l'Académie ; le reste du temps, c'est la vie quotidienne avec son cours rapide. Un flot chasse l'autre. On est si pressé et les travaux s'accumulent. Cependant un remerciement du prêtre qui avait rédigé la proposition vint à nouveau me rappeler mes clientes. Elles avaient reçu deux mille francs, elles avaient soldé l'arriéré le plus exigeant, elles avaient été visitées par une dame appartenant à cette admirable œuvre de la Miséricorde en faveur des pauvres cachés de la Ville de Paris qui a pour mission de secourir ceux qui dissimulent leur misère par pudeur, par fierté, par noblesse. Et cette dame les avait assistées à son tour, comme l'Académie. Mais n'avais-je pas moi-même, dans mon discours sur les prix de vertu, saisi l'occasion de célébrer cette œuvre de la Miséricorde fondée il y a plus d'un siècle par Mlle du Martray, avec l'appui de Mgr de Quélen archevêque de Paris, qui s'en va partout, s'informant, montant les escaliers, jamais découragée, à la recherche des malheureux qui, d'une position élevée ou aisée,

sont tombés dans la pauvreté? On les appelait autrefois, improprement, les pauvres honteux. On les nomme aujourd'hui les pauvres cachés. Les bouleversements de ces dernières années ont augmenté leur nombre.

Je subis aussitôt la contagion de l'exemple. Pourquoi n'étais-je pas encore allé voir les demoiselles Mouillepied comme j'en avais eu l'intention? Fallait-il me limiter à la littérature? Ne pouvais-je, moi aussi, monter des escaliers et découvrir des malheureux? Mais comment trouver un jour libre? Cette rue Monge est au diable vauvert. Ah ! si l'on pouvait donner un coup de téléphone ! Voilà à quoi ne pensent guère ceux qui sont en quête du pain quotidien. Que la charité est donc exigeante pour ceux qui n'en ont pas l'habitude ! Je sais une bien touchante anecdote sur mon confrère Pierre de La Gorce, l'admirable historien de *Louis XVIII* et de *Charles X* qui, lui, en a l'habitude. Il ne me pardonnerait pas de la révéler, mais il n'en saura rien, car il s'abstient des lectures frivoles. Le jour de son élection à l'Académie était son jour de visite aux pauvres : il fait partie de cette confrérie de Saint-Vincent de Paul, fondée par Ozanam, qui, dans chaque quartier de Paris, s'occupe de la chasse aux misères. Il ne changea rien à son programme et ce fut seulement au retour de sa randonnée, accomplie d'un pas tranquille, qu'il apprit le résultat. Cette anecdote qui me revint à la mémoire ne fut pas étrangère à ma décision.

Me voici donc rue Monge. On connaît la réputation des locataires rien qu'à l'air engageant ou renfrogné de la concierge quand on prononce leur nom.

— Mlles Mouillepied, s'il vous plaît?

— Au cinquième, la porte à droite.

On m'a répondu obligeamment. Elles ont acquitté leurs dettes. Elles doivent être dignes et régulières. Je grimpe les marches, je sonne. Un pas lent, traînant, de pieds qui tirent des pantoufles trop larges. Une voix peureuse, essoufflée, demande qui est là. Je me nomme. On m'ouvre et je me trouve en présence d'une petite vieille toute recourbée, ratatinée, réduite, bien pliée dans une robe noire usée et propre. Elle a cette maigreur pénible des personnes qui avaient assez de peau pour contenir un peu d'embonpoint, et l'embonpoint n'étant pas venu, les joues pendent lamentablement. Mais les yeux, dans leur expression inquiète, presque épouvantée, ont cette douceur veloutée qu'on voit au regard des biches surprises, des antilopes apprivoisées.

— Monsieur, c'est bien de l'honneur.

Elle a gardé la politesse des anciens temps. Elle est même un peu minaudière.

— Ma sœur n'est pas encore rentrée. Comme elle regrettera ! Quand je suis seule, j'ai toujours un peu de crainte si l'on sonne. Vous comprenez?

Je ne comprends guère : que pourrait-on prendre ici? Et comment pourrait-on manquer de respect

à une si minable créature? Je lui explique comment je l'ai connue, comment je les ai connues : Séraphine et Augustine Mouillepied. Elle s'extasie sur mon érudition :

— Oh ! vous savez nos prénoms. Je suis Séraphine.

Elle m'a fait entrer au salon qui est une toute petite pièce, bien rangée, où trône un piano. Sur ce piano est posée une cage comme un symbole de musique, une cage où s'agitent, sautillent et pépient quatre ou cinq oiseaux au plumage passé. Ils ne se sont agités qu'à mon entrée. Maintenant ils ne bougent plus. Ils doivent être vieux comme leur maîtresse.

— Je donnais des leçons, monsieur. J'en donne encore.

— Ah ! vous avez des élèves?

— C'est-à-dire j'en ai une. Elle a six ans. J'ai été malade après la mort de maman. Alors j'ai perdu la plupart de mes clientes. Le travail de ma sœur est maintenant notre seule ressource. Je voudrais tant l'aider !

Elle entame un long panégyrique de sa sœur qui avait toujours supporté la plus lourde charge, toute la charge. Elle-même fait le ménage. Cela est long, parce qu'elle est asthmatique.

— Ah ! si je pouvais mourir ! Ma pauvre Augustine se tirerait mieux d'affaire toute seule. Elle gagnerait sa vie, tandis qu'il la lui faut gagner pour deux.

— Et combien gagne-t-elle?

— Quatre cent quatre-vingt-quinze francs par mois.

— Et vous vivez toutes deux avec cela?

— Mais oui, monsieur.

Elle m'a répondu presque avec fierté. Je la devine susceptible. Comment m'arranger pour ne pas la froisser tout en lui portant secours? Comment s'en tirent ces dames visiteuses de l'Œuvre de la Miséricorde? Dans le pauvre ameublement, j'avise tout à coup une chaise Louis XV qui doit être le reliquat de quelque mobilier de valeur. La rose du dossier, à peine achevée, a ce tour délicieusement néglig du dix-huitième siècle le plus pur. Je feins de rechercher précisément une pièce aussi rare sur quoi je m'extasie. Mais la vieille demoiselle m'arrête :

— Quel dommage, monsieur ! Elle est vendue. On la doit venir prendre demain.

Tout ce qui avait de la valeur dans l'appartement a déjà pris le chemin de l'antiquaire, et pour quelles sommes dérisoires ! Je cherche une autre ruse, quand une clé grince dans la serrure.

— Ma sœur, monsieur.

Et le visage de Mlle Séraphine Mouillepied s'éclaire, s'illumine, resplendit. Et de même, le visage de Mlle Augustine Mouillepied qui rentre et qui se précipite. Mais elle arrête net ses effusions en m'apercevant. On s'explique, on me re-

mercie à nouveau, comme si j'étais l'auteur du présent académique, et l'on ajoute :

— Ma sœur a su mieux que moi vous dire ce que nous ressentons. Elle est l'aînée. Et puis elle a tant de délicatesse dans le cœur !

J'assiste au renversement des rôles. Cette fois, c'est l'éloge de Mlle Séraphine par Mlle Augustine. Cependant celle-ci manœuvre pour déposer, sans que je m'en aperçoive, un petit paquet bien ficelé qui doit être leur dîner, leur pauvre dîner. Un peu de charcuterie, peut-être une petite salade. Ou peut-être seulement une petite salade. J'ai heureusement apporté à tout hasard un livre où je glisse un billet, et je prends congé des deux sœurs afin de les laisser à leur dînette à côté de leur volière pleine de vieux oiseaux.

Je pus recommander Mlle Augustine à la maison d'édition où elle travaillait, où l'on voulut bien lui consentir une augmentation. Elle atteindrait le chiffre de six cents francs par mois. Mlle Séraphine serait soulagée. Et les oiseaux de la volière ne seraient pas sacrifiés.

Cependant une circonstance imprévue allait me permettre de leur être plus utile. Un lit devenait vacant, par suite de décès, dans une de ces fondations qui reçoivent des femmes malheureuses, et les abritent, avec le vivre et le couvert, jusqu'à la fin de leurs jours. Il me fut demandé de lui trouver un bénéficiaire : « ...vous qui connaissez

de pauvres gens... » Aussitôt, je pensai à Mlle Séraphine Mouillepied.

N'était-ce pas le salut? Elle n'aurait plus l'inquiétude du lendemain. Asthmatique et rhumatisante, elle serait recueillie, soignée, gâtée même. Car la fondation est bien administrée. Sa sœur la viendrait voir chaque dimanche, passerait la journée avec elle. Et celle-ci, n'ayant plus la charge de deux vies, serait à l'aise, pourrait se mieux nourrir, joindrait les deux bouts sans effort. Pour l'une et pour l'autre, c'était la solution la meilleure aux difficultés de la vie, à sa cherté croissante.

Je résolus de leur porter moi-même la bonne nouvelle et je repris le chemin de la rue Monge. C'était l'heure de la sortie des ateliers. J'avais calculé que j'arriverais à peu près en même temps que Mlle Augustine rentrant de sa maison d'édition. En effet, je ne la précédai que de quelques minutes et je n'avais rien annoncé encore lorsqu'elle entra. Je commençai par féliciter celle-ci de son avancement.

— La Providence s'en est mêlée, monsieur, m'assura Mlle Séraphine. Car je viens d'être malade et nous étions à bout. Pourtant nous avons gardé nos oiseaux. Ce sont d'anciens compagnons et notre mère les aimait. Et puis, ils dépensent si peu.

Pas beaucoup moins que vous ! pensais-je. La Providence s'en mêlait encore, puisque j'appor-

tais un soulagement efficace à leurs longues misères. Et je n'hésitai plus à leur expliquer le motif de ma visite. Cette fondation était parfaite. Les femmes qui en bénéficiaient étaient des dames appartenant à la bonne société. Mlle Séraphine, accoutumée au ton de la vieille France, n'y serait pas dépaysée. Elle aurait sa chambre à elle. Il y avait un salon commun, et les repas se prenaient en commun. Hors cette communauté, la plus grande indépendance était laissée à chacune. Mlle Augustine serait autorisée à passer avec sa sœur toute la journée du dimanche. Pour achever de les éblouir, je leur racontai qu'à chaque vacance, les compétitions étaient sans nombre. Certes, j'avais eu grande peine à triompher de rivales très soutenues et très protégées. Mais l'influence de l'Académie avait fini par triompher.

J'avais parlé plus longtemps qu'à mon habitude, parce que j'avais cru deviner que ma proposition était une surprise, une surprise absolument inattendue. Les deux sœurs n'en comprenaient pas du premier coup l'importance. Il avait fallu leur expliquer tous les avantages de la situation : l'une d'elles, la plus âgée, souvent malade, trouverait le repos, le calme, l'assistance, la sécurité, et l'autre, plus résistante, capable de travailler et même de bien travailler, devenait libre d'utiliser pour elle seule toutes ses ressources. Quand je me tus, ce fut le silence, troublé seulement par le pépiement des oiseaux qui se traînaient la-

borieusement d'une extrémité à l'autre de la cage.

— Et mes oiseaux? murmura Mlle Séraphine.

— On vous permettra de les emporter.

Sur cette promessse, nouveau silence, rompu cette fois par Mlle Augustine :

— Sans doute, serais-tu mieux là-bas. Ici, tu n'es pas soignée. Je suis absente presque tout le jour.

— Oh ! ce n'est pas cela. Ici, tu reviens chaque soir. Mais je ne trouve plus de leçons à donner. Et je t'ai laissée depuis longtemps tout le poids de la vie.

— Non, non, ce n'est pas cela. Tu n'es pas une charge. Je ne puis te laisser parler ainsi. D'abord, tu tiens le ménage.

Je crus qu'elles allaient se disputer, chacune accusant l'autre de remplir le rôle le plus important, et cherchant pour l'autre le sort le plus favorable. Sans doute, se mettraient-elles d'accord sans qu'on intervînt. Ne fallait-il pas se rendre à l'évidence? Elles ne pouvaient continuer à vivre à deux avec six cents francs par mois et ce loyer qu'elles avaient gardé parce que leur mère était morte dans l'appartement. Séparées, chacune se trouverait soulagée, l'une dans sa maison de retraite, l'autre livrée à elle-même sans avoir à soutenir une malade, sans avoir à gagner double vie. *Séparées :* tout à coup ce mot résonna en moi, comme le glas d'une cloche annonçant un trépassé. Je ne m'étais

pas arrêté à cette séparation. Je n'avais vu que le résultat matériel, incontestablement salutaire. Mais ne se verraient-elles pas le dimanche? La séparation ne serait pas si cruelle. Puisqu'elle était inévitable, les deux sœurs l'accepteraient.

Elles continuaient de batailler. Puis, brusquement, toutes deux se turent en même temps. Dans leur silence, le petit bruit des oiseaux dans la cage s'entendit seul. Et puis, elles se mirent à pleurer. Sur la face de Séraphine, les larmes s'arrêtaient dans les ravins des joues. Elles coulaient sur le visage émacié d'Augustine comme un ruisseau sur une terre gelée qui n'absorbe plus rien. Et puis, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Que signifiaient ces effusions? Sans doute une émotion sentimentale avant l'acceptation. Sur quoi, elles se tournèrent vers moi. Et Mlle Séraphine, qui était le porte-parole naturel du groupe, puisqu'elle avait plus d'usage du monde, me dit :

— Nous vous remercions bien, monsieur, de votre bonté. Mais cette place, il faut la donner à une autre. A une autre dame plus méritante.

— Il n'y en a pas, mademoiselle.

— Vous en trouverez, monsieur. Parce que nous, voyez-vous, nous ne pouvons pas nous séparer.

— Vous ne pouvez pas?

— Non, monsieur. Le soir, quand rentre ma sœur, elle me raconte sa journée. Nous mangeons notre soupe ensemble. Nous récitons notre prière ensemble. Nous couchons dans la même chambre.

Si l'une se réveille, l'autre l'entend. Le matin, nous nous retrouvons.

Comme il ne me venait aucune réponse, elle sourit dans ses larmes pour achever :

— Nous faisons la paire.

# LE FISC ET LE PASSÉ

## I

### VIE DE CHATEAU

— Comment ! se récria dans son bureau le contrôleur des contributions directes, M. Vignemale, en brandissant une feuille d'impôt, le château de La Recluse est taxé pour un revenu net de 3 250 francs? C'est un scandale ! Heureusement, nous faisons, en ce moment, la révision de la propriété bâtie. J'ai passé, il y a quelques jours, en automobile avec des amis — car l'administration ne nous offre pas de ces machines-là qui seraient pourtant bien utiles à nos vérifications — devant ce château, au-dessus du fleuve, à l'entrée de la vallée de la Biolle : c'est une énorme masse de pierre, avec de belles lignes architecturales. Le connaissez-vous, Grimard?

— Oui, monsieur le contrôleur.

— Et vous n'êtes pas stupéfait de la modicité de cette taxation?

— Oh ! vous savez, monsieur le contrôleur, c'est une ruine.

— Une ruine ! Ce n'est pas l'effet qu'il produit, vu de la route. Il est imposant et magnifique, avec des fenêtres à meneaux, des toits historiés, des tours. Nous avons tenté de le visiter. Mais il est verrouillé et barricadé. En vain avons-nous sonné à la grille qui donne sur la cour d'honneur. Personne ne nous a répondu. Nous avons tenté de pousser une porte latérale. Un chien irrité a foncé sur nous, tandis que deux dames, assises sur un banc sous les arbres, s'enfuyaient. Un vieux bonhomme s'est enfin présenté, rébarbatif et bougonnant : « Que voulez-vous? — Visiter. — On ne visite pas. — Eh bien, nous voulons voir Madame. — Madame la comtesse ne reçoit pas. Elle ne reçoit personne. — On ne peut même pas jeter un coup d'œil sur le parc? — C'est inutile : il n'y a rien à voir. » Ainsi dûmes-nous battre en retraite, éconduits par ce cerbère et tout penauds. Je me suis promis de prendre une revanche, et voilà pourquoi je vous ai demandé cette feuille d'impôt. Ma revanche, je la tiens, et bien plus cruelle que je n'imaginais. Trois mille deux cent cinquante francs pour un pareil immeuble ! Mais il faut multiplier ce chiffre par quatre, par cinq, par dix.

— Mme de La Recluse ne pourra pas payer.

— Allons donc ! Cette comtesse? Cette comtesse de pacotille? Pourquoi n'impose-t-on pas les

titres par surcroît? Voilà une belle source toute trouvée de revenus pour l'État. Combien de pièces, le savez-vous, Grimard?

— Mais non, monsieur le contrôleur, puisqu'on ne visite pas.

— Je vous réponds que je visiterai, Grimard, et que l'on m'ouvrira toutes les portes.

— Mme de La Recluse a plus de quatre-vingts ans.

— L'âge ne fait rien à l'affaire. Vous la connaissez donc?

— Pour l'avoir vue un jour ici. Elle venait expliquer son cas. Elle faisait pitié.

— Pitié ! avec ce beau château?

— Oh ! pitié, sans en avoir l'air. Parce qu'elle cache ses embarras.

— Vous voulez dire qu'elle cache son jeu. C'est bien, Grimard. J'irai voir.

Le château de La Recluse mérite son nom de monastère. Il est bâti à l'entrée d'une vallée perdue dont il devait autrefois commander et protéger l'accès. Un peu au-dessus du fleuve, il a un aspect militaire et solide, mais il ressemble plus à une forteresse qu'à une habitation de plaisance. Ses murs épais sont percés de rares fenêtres et de meurtrières. Sous le toit se dessine un chemin de ronde. Le parc est entouré de hauts murs, traversé par un ruisseau, planté de grands arbres. Murs, abondantes eaux et végétation s'entendent

pour envelopper de mystère ces lieux que rendirent célèbres dans l'histoire des sièges et des fêtes, et qui ne reçoivent plus personne.

M. Vignemale, quand il revint, le prit de très haut avec le vieux domestique qui le voulait à nouveau éconduire :

— Portez ma carte à Madame.

— Puisque je vous dis que madame la comtesse...

— Portez-la au plus vite et ne perdez pas votre temps.

Adrien la porta et fut surpris d'entendre sa maîtresse lui donner l'ordre d'introduire le visiteur. Le titre de *contrôleur des contributions directes* avait opéré son magique effet. Mais la carte tremblait dans les mains de la vieille femme :

— Vous prierez Claudine, ajouta-t-elle, de veiller sur Mme Hélène.

— Bien, Madame.

Il s'en fut prévenir Claudine avant de retourner à la grille, en sorte que M. Vignemale, quand il pénétra enfin dans la cour d'honneur, puis dans l'immeuble soumis à son contrôle, était déjà ulcéré d'une attente qu'il jugeait offensante pour son administration. Il inspecta l'escalier, l'antichambre et le grand salon à poutrelles, dont les murs étaient décorés de portraits de famille : « Cela vaut cher, estima-t-il. Comment Grimard a-t-il pu me parler de ruine? »

Subitement, il se trouva en face d'une très

vieille dame qu'il n'avait pas entendu entrer et qui avait dû se glisser comme une ombre. Elle portait sur ses cheveux blancs un petit bonnet à l'ancienne mode. Bien qu'elle fût petite, simplement vêtue et sans beauté, il y avait en elle cette distinction indéfinissable qui semble venir du fond d'une race, du fond des âges, et qui force le respect. M. Vignemale, qui avait de l'éducation et de la culture, s'inclina et écarta d'emblée le ton qu'il avait accoutumé de prendre à son bureau pour glacer les contribuables. Son hôtesse, d'avance, était déjà glacée.

— Je m'excuse, dit-il, de vous déranger. Mais c'est pour une affaire de mon service. Vous savez que le ministère des Finances a entrepris une révision des revenus de la propriété bâtie. Et j'ai pensé venir ici moi-même afin de me rendre compte de la valeur locative de votre château, au lieu de le taxer d'office ou d'envoyer un subalterne.

Les revenus de la propriété bâtie, la valeur locative : elle était consternée, mais voulait tenir tête à l'orage qui s'annonçait :

— Je suis à votre disposition, monsieur, et vous conduirai où vous voudrez.

Allons ! la comtesse se montrait accommodante.

— Vous habitez toute seule, madame, ces vastes appartements?

— Seule, avec ma petite-fille, je veux dire la veuve de mon petit-fils. Après nous le nom s'éteindra.

— Votre petite-fille, bien, madame. Et ses revenus se confondent-ils avec les vôtres sur votre déclaration, ou les déclare-t-elle à part?

Mme de La Recluse parut demeurer un instant sans comprendre. Entrevoyait-elle déjà le danger qu'il pouvait y avoir à tromper et égarer le fisc?

— Ma petite-fille n'a pas de revenus, dit-elle enfin.

M. Vignemale ne manqua pas de s'étonner. Il savait comment conduire une enquête lorsque le contribuable se dérobe :

— Pas de fortune personnelle? Et votre petit-fils n'a-t-il donc rien laissé?

— Ah ! monsieur, vous m'obligez à vous révéler ce que l'on cache d'habitude dans les familles. Le fisc a-t-il donc le droit de tout connaître?

— Il l'a, madame, sans nul doute, pour tout ce qui touche aux biens. Sans quoi, vous pouvez être assurée que je ne me permettrais pas de vous questionner.

— Je ne vous accuse pas, monsieur, expliqua-t-elle. Mon petit-fils n'a laissé que des dettes que j'ai payées jusqu'au dernier sou, et bien qu'il eût emprunté à des usuriers. Il s'était marié hors de notre monde. Mais j'ai adopté sa femme et la traite comme ma fille.

— Elle s'est retirée ici?

— Oui, monsieur.

— On dit dans le pays — pardonnez-moi, ma-

dame, de me faire l'écho de ces bruits, quand j'ignore tout et m'en rapporte à vos réponses — qu'elle ne sort jamais et que vous la gardez jalousement.

— Que je la séquestre? Voulez-vous la voir?

— Mais, madame, je vous ai déclaré que je m'en rapportais à vous.

— Vous la voyez de la fenêtre.

— Sur la pelouse, avec des fleurs. Elle va s'asseoir vers le petit étang, à côté d'une porte qui est pratiquée dans le mur de clôture. Elle est si maigre. Est-elle malade?

— Mon petit-fils a été porté disparu dans la guerre. Elle l'attend toujours, devant la petite porte par où il rentrait habituellement. Tous les jours, elle va s'asseoir là, avec des fleurs quand il y en a, et même par la neige.

— Mais c'est de la folie !

Mme de La Recluse parut épouvantée de cette parole :

— Ah ! monsieur, je vous en prie, ne dites pas cela ! Elle est seulement atteinte d'un excès de tendresse. Mais nous parlons de lui très raisonnablement. Je lui raconte son enfance. Elle me confie leur amour.

Leur groupe quitta la fenêtre. M. Vignemale montra d'un geste circulaire les portraits à l'huile ou au pastel qui ornaient les murs et entouraient les glaces :

— Il y a là de belles toiles. Une fortune. Cette

dame à collerette avec les cheveux poudrés, on dirait un Latour.

— Vous me flattez, monsieur, sourit la vieille dame. Ce sont des copies. J'avais un petit talent d'amateur que j'ai utilisé comme vous le voyez. Les originaux venaient de bons peintres.

— Mais où sont les originaux?

— Dispersés, monsieur, dispersés.

Elle n'avait pas dit : vendus. Elle ajouta :

— J'ai rassemblé ici tous mes souvenirs. Il y a quarante-cinq ans que j'ai perdu mon mari, vingt que j'ai perdu mon fils, onze que j'ai perdu mon petit-fils. Mais je vais vous montrer les appartements.

Une salle à manger convenable, deux grandes chambres à coucher communicantes, avec des cabinets de toilette pratiqués dans l'épaisseur de la muraille, étaient en assez bon état, avec des cheminées où pouvaient brûler des troncs d'arbres.

— Vous n'avez pas installé le chauffage central?

— Pas encore. Nous nous chauffons comme nous pouvons.

— Avec du charbon?

— Oh! non, monsieur, avec du bois. Il y a beaucoup d'arbres dans le parc qui sont atteints de roulure ou qui tombent de vieillesse. Adrien les abat avec l'aide du fermier et les scie pour notre hiver.

Le bois ne coûtait rien, mais la vieille femme et

la malade devaient geler. Le reste de l'étage était quasi abandonné. Des pièces étaient à demi meublées et çà et là l'un ou l'autre meuble de style et de prix semblait indiquer le départ du reste chez les antiquaires. Des tapisseries en lambeaux, des traces d'humidité révélaient le travail du temps et le manque total de réparations.

— Il y a encore deux étages, avoua Mme de La Recluse.

— Ne pourriez-vous les louer, tout au moins pour la saison d'été?

— Voulez-vous les voir?

— Volontiers.

Ce n'étaient que des pièces délabrées, démeublées, inhabitables. Il y faudrait enfouir une fortune pour en tirer parti.

— Autrefois, expliqua-t-elle, tout cela était en bon état. On pouvait loger cinquante personnes, pour le moins.

— Et vous y habitez toute seule, avec cette... malade. Il me semble, madame la comtesse, que vous seriez plus confortablement à la ville, dans un petit appartement bien chauffé.

— Oh! monsieur, se récria-t-elle, j'ai toujours habité ici. Et par ma famille, je veux dire la famille de mon mari, mais c'est la mienne, depuis cinq ou six cents ans.

Elle le conduisit dans le parc. Les eaux de l'étang n'avaient pas été nettoyées depuis des années. Des feuilles mortes y traînaient. Heureu-

sement, une eau courante l'alimentait et lui maintenait une certaine transparence. Il était entouré de tilleuls vénérables, dont l'un avait été foudroyé et dont quelques autres dépérissaient ou pourrissaient. Les allées, les parterres, la cour d'honneur où poussait l'herbe, tout sentait l'abandon ou la détresse. La ruine était à l'intérieur. Cependant, la folle demeurait à sa place, avec son bouquet sur les genoux, à regarder une porte qui ne s'ouvrait pas et qui, même, avait été condamnée afin d'empêcher l'entrée fortuite de quelque étranger.

Dans les eaux presque immobiles, le château se reflétait, et la montagne plus haute que lui. Ils s'assirent sur un banc, et M. Vignemale se sentit peu à peu envahir par tous les fantômes du passé qui, à peu près seuls, habitaient la vieille demeure avec ces deux femmes dont l'une avait un pied dans la tombe, et l'autre toutes ses pensées. Mme de La Recluse, cependant, comme il se taisait, lui posa une question :

— Vous êtes peut-être marié, monsieur?

— Oui, madame.

— Alors, attendez.

Elle se leva, plus lestement qu'on ne pouvait s'y attendre, et s'en alla couper quelques roses dont elle fit un bouquet :

— Ce sont les dernières de la saison. Mais elles refleuriront. Vous les offrirez à Madame.

Et comme il prenait congé, lui baisant la main

et l'appelant *madame la comtesse*, elle se hasarda à l'interroger encore :

— Me laisserez-vous mourir ici, monsieur?

Il se récria :

— Vous pouvez y vivre tranquille, madame. Mais qu'est-ce que cela deviendra plus tard?

— J'aurais voulu léguer le château à un couvent, en faire un lieu de prières. Il ne peut plus être habité que par des religieux accoutumés au manque de confort. Ou bien il faudrait des millions pour le restaurer. Mais, avec les droits de succession, je crains bien que mon legs soit refusé.

— On peut, madame, l'estimer très bas.

— Ah ! monsieur, ce serait garder à ces lieux leur sens. Ils ne sont plus que du passé. Ils ne peuvent plus vivre que spiritualisés...

M. Vignemale, sur le chemin du retour, se découvrait tout chargé d'une émotion nouvelle qui pouvait bien être de la poésie. Quelle force avait encore ce passé qui l'avait si aisément détourné de ses projets? N'avait-il pas donné son titre à Mme de La Recluse? Ne lui avait-il pas promis son concours pour favoriser la transmission du château? Et quand M. Grimard, son commis principal, lui représenta la feuille d'imposition, voici qu'il la repoussa :

— Laissez le chiffre, dit-il. Je suis allé voir l'immeuble. C'est une ruine en effet. Il est inhabitable. Il est même coté trop haut.

Et comme l'employé le regardait avec étonnement, il osa formuler cette règle :

— Souvenez-vous de ceci, monsieur Grimard, puisque vous faites carrière dans l'administration : il y a des lois, et puis, il y a les hommes...

## II

### LE MINOTAURE

La petite dame, en grand deuil, gênée par son voile qu'elle avait cependant rejeté en arrière pour se diriger, toute ratatinée et peureuse, serrant précieusement un papier dans sa main gantée comme si elle redoutait de le perdre, avait déjà tourné plusieurs fois sous les arcades intérieures du grand bâtiment sévère qui entourait une cour pavée. Elle ne savait plus où aller dans ce Palais de justice où les services administratifs du département, lui avait-on expliqué, étaient, par surcroît, rassemblés. Pourquoi n'avait-elle pas interrogé le concierge? Elle s'était fait indiquer son chemin et avait cru le trouver toute seule. Voici qu'elle était perdue. Une porte s'ouvrit, livrant passage à deux jeunes gens revêtus de longues robes noires, une toque sur la tête. Leurs rires contrastaient avec leur costume sombre. Ils portaient sous le bras de volumineuses serviettes, bourrées de quelle mystérieuse matière? L'un d'eux, cependant, ayant remarqué la bonne femme qui tenait un pli — sans doute

un papier bleu — s'approcha d'elle aimablement. Elle le vit venir à elle comme un sauveur.

— Vous avez sans doute un procès, madame?

— Oh ! non, monsieur, protesta-t-elle, comme si on lui adressait une injure.

Non, certes, elle n'avait jamais eu de procès. La justice lui inspirait une sorte de terreur. Elle ne comprit pas qu'elle cessait dès lors d'être intéressante aux yeux de son interlocuteur qui s'éloigna. Timidement, elle le rappela, elle osa le rappeler :

— Pardon, monsieur...

La robe noire suspendit son mouvement de retraite.

— M. le receveur de l'enregistrement, s'il vous plaît?

— La porte au fond, et frappez fort.

La porte au fond. Elle se dirigea de ce côté. Une inscription la désignait, en effet : *Bureau de M. le receveur de l'enregistrement*, avec une nomenclature des heures de réception. Comment ne l'avait-elle pas remarquée? Elle eut honte de son peu de défense et d'ingéniosité dans la vie et frappa aussitôt d'une façon qu'elle estima trop vigoureuse et dont elle se hâta de regretter la violence. Ne l'avait-on pas entendue? Elle crut percevoir le son d'une voix, mais n'en fut pas assez sûre pour se permettre d'ouvrir. Une seconde fois, son maigre index recourbé heurta l'huis, et ce fut un : *Entrez!* poussé d'une voix formidable et impatiente qui la

bouleversa. Sans doute avait-on déjà répondu. Prise en faute, elle se décida à pénétrer dans le bureau, décontenancée à l'avance et d'avance humble et repentante.

Un homme était là, perché sur un escabeau, devant un vaste pupitre noir où s'amoncelaient les dossiers. Il écrivait et ne daigna pas lever la tête, comme s'il était absorbé dans un travail pressant. Ses yeux étaient dissimulés par de grosses lunettes dont les barres d'écaille rayaient la joue. On eût dit qu'il avait plongé sa tête dans l'encrier, tout au moins les cheveux et la barbe qui servaient de repoussoir au teint gris du visage, le teint de ceux qui vivent enfermés.

— Puisqu'on vous dit d'entrer, marmonna une voix bourrue.

— M. le receveur d'enregistrement? quémanda la solliciteuse.

— Évidemment. Qui voulez-vous que ce soit?

L'accueil n'était pas engageant. Il fallait s'armer de courage. Après tout, elle n'avait pas commis un crime. Une conscience pure est un soutien. Mais cet homme était si puissant ! Il convenait de l'affronter avec douceur pour l'amener à la modération et lui demander une mesure d'équité.

— Je viens, reprit donc la petite voix effarouchée, pour une succession, pour une déclaration de succession.

— Quelle date?

— Quelle date, monsieur le receveur?

— Mais oui, quelle est la date du décès?

— Il y aura six mois demain que mon pauvre cher père est mort.

— Eh bien ! vous ne vous êtes pas pressée. Donnez.

Le corps ne broncha pas, les yeux ne se détournèrent pas, une main se tendit simplement pour recevoir. Précisément, le petite dame ne pouvait se dessaisir ainsi du papier qu'elle avait rédigé avec son notaire, un petit notaire de campagne qui n'avait pas pu l'accompagner. Il y avait des justifications à fournir, une réclamation — non, pas une réclamation — une prière plutôt, enfin une demande à adresser.

— Donnez donc.

— C'est que, monsieur le receveur...

— Ah çà, vous arrivez la veille. Il faut que je fasse mon calcul afin de vous indiquer sans retard la somme à payer. Nous n'avons pas de temps à perdre. Vous avez les fonds sur vous?

Elle fit appel à toutes ses forces, au point que sa joue pâle se colora d'un afflux de sang et murmura :

— J'ai à vous parler, monsieur le receveur.

Sans doute une dissimulation, une fraude qui étaient apparues au grand jour, et pour lesquelles on venait l'apitoyer. Ne savait-on pas qu'il était impitoyable? « Il est fiscal, » disaient de lui les hommes d'affaires qui le craignaient. Fiscal, c'est-à-dire inaccessible à tous les arguments autres que les juridiques, c'est-à-dire incapable de s'intéresser

à quoi que ce soit en dehors du barème et des droits de l'État, en dehors des lois, des innombrables lois qui se chevauchent les unes les autres et dans lesquelles il est déjà suffisamment difficile de se débrouiller, tant ces messieurs du Palais-Bourbon sont ignares dans leur confection ! Que lui voulait-on, au lieu de s'exécuter ponctuellement et résolument, sans un mot? Le contribuable déclare et paie ; c'est tout. Flairant un ennemi, M. le receveur Briare redressa la tête et ses yeux, à travers les verres, foudroyèrent la malheureuse qui commençait un discours à la place d'un paiement immédiat. A vrai dire, ce regard la rassura. L'adversaire qu'il avait en face de lui était une si chétive créature qu'il en aurait sans doute raison avec promptitude. Et même, comme c'était une dame, une dame entre deux âges, et correctement vêtue, il inclina légèrement la tête, ce qui, de sa part, était une condescendance inaccoutumée. Cependant il ne se leva pas et il n'invita pas la visiteuse à s'asseoir. Le public ne saurait mériter de tels égards.

— Qu'avez-vous à dire, madame? questionna-t-il d'un ton qui par avance n'admettait rien. Passez-moi tout d'abord cette déclaration.

Il fallut bien la lui passer. Il lut rapidement le nom et le chiffre. Ce nom avait été presque illustre : celui d'un naturaliste qui avait eu son heure de célébrité et qui, avec l'âge, avait été dépassé et oublié, Vincent Vorey.

— Vous êtes sa femme ou sa fille?

— Sa fille. Mon père était veuf depuis de longues années. Sa fille unique.

— Et son unique héritière?

— Oui, monsieur le receveur.

La déclaration portait sur quelques titres de valeurs mobilières et sur un immeuble à la campagne, maison d'habitation avec un jardin et une petite ferme.

— Eh bien, mais c'est on ne peut plus simple. Je vais tout de suite faire le calcul.

La voix plaintive riposta :

— C'est que, monsieur le receveur...

Il commença de s'impatienter :

— Il y a autre chose que vous n'avez pas déclaré? Prenez garde. Le moindre oubli peut vous valoir des amendes.

Des amendes ! C'était là un épouvantail dont il se servait volontiers.

— Vous n'avez rien oublié? reprit-il sur un ton un peu radouci.

— Non, non, protesta Mlle Vorey, au contraire...

— Au contraire !

Et le receveur se pencha en arrière pour se mieux livrer au rire.

— Ah ! Ah ! au contraire ! En fait d'argent, mademoiselle ou madame, le plus honnête n'y ajoute rien.

Bien que scandalisée par cet accès de jovialité

administrative, Mlle Vorey était décidée à affronter le minotaure. Son notaire de chef-lieu de canton lui avait conseillé cette visite, l'assurant que M. Briare, le receveur d'enregistrement, était tout-puissant pour l'approbation des déclarations successorales et que peut-être elle obtiendrait de lui ce qu'elle croyait équitable.

— Écoutez-moi, monsieur le receveur, commença-t-elle.

— Je vous écoute. Je ne fais même que vous écouter. Mais que pouvez-vous ajouter à ce papier?

— Il y a eu des frais considérables. J'ai dû m'endetter.

— De quelle nature, ces frais?

— Des frais de dernière maladie.

— Oh ! c'est bien simple, mademoiselle. Le Code ne les reconnaît pas. Une loi nouvelle, du 27 avril dernier, autorise la défalcation de ces frais et dépenses mortuaires jusqu'à concurrence de deux mille francs.

— Deux mille francs seulement !

— Oui, deux mille francs, mais attendez. Le décès est du 25 avril. Votre père est décédé trop tôt pour bénéficier de cette nouvelle loi. Deux jours trop tôt : c'est une malechance.

Le mort avait mal calculé sa date. Et le receveur conclut péremptoirement :

— Vous n'avez droit à rien.

Il semblait se réjouir qu'elle n'eût droit à rien. En fait, il ne se réjouissait pas, il simplifiait. Il

exécutait la loi et ne perdait pas de temps. Il était fiscal. Cependant Mlle Vorey ne s'en allait pas, ne sortait pas de son sac la somme due pour les droits de succession. Qu'attendait-elle?

— C'est un cas exceptionnel, protesta-t-elle, mais doucement et humblement.

— Il n'y a pas de cas exceptionnels.

— Cependant...

Oh ! que les femmes peuvent être incommodes et tenaces ! Quel accueil fallait-il donc leur réserver pour les détourner des paroles inutiles? C'était à désespérer le plus discourtois des receveurs. Il avait beau étendre le bras dans la direction de la porte : déjà la petite dame obstinée commençait son histoire.

— Mon pauvre père, monsieur le receveur...

Raconterait-elle la biographie paternelle? Il fallait à tout prix l'endiguer.

— C'est inutile, mademoiselle. La loi est la loi et je n'y puis rien faire.

Déjà elle ouvrait une enveloppe :

— Ce sont les notes que j'ai payées, monsieur le receveur. Mon père est mort d'un cancer. Il a subi trois opérations plus deux applications de radium. J'ai fait l'impossible pour le sauver. C'était un homme admirable. Il ne s'est jamais plaint. Nous vivions si unis. Il était mon bonheur, et j'étais sa maman.

Un flot de vie humaine envahit le bureau sombre, déferla sur le pupitre noir à la place des dossiers,

balaya les chiffres et les cartons administratifs. Mais un receveur de l'enregistrement ne se laisse pas ainsi entraîner. Il sait remonter le courant :

— Mademoiselle, je regrette infiniment : la loi est la loi.

— Voyez les notes, monsieur. Elles sont toutes là. Voilà celle du médecin, très modeste : c'est un ami de la famille. Celle du chirurgien. Elle est très élevée. Et il ne l'a pas sauvé ! Les applications de radium, c'est si coûteux ! Et les journées de clinique. Et les gardes de jour et de nuit, quand, moi, je ne pouvais plus le veiller. Et les frais de pharmacie. J'avais un petit héritage, monsieur le receveur, un héritage de mon parrain. Tout y a passé, et au delà. Alors je pensais que cela entrerait en ligne de compte.

— Mais non, mais non, rien n'entre en ligne de compte. A moins que le mort ne vous ait fait une reconnaissance de dette en bonne et due forme.

— Oh ! je n'allais pas lui demander cela, protesta Mlle Vorey. Jusqu'au bout, il a pu croire qu'on le guérirait.

— Vous avez déclaré ses titres. Il n'avait qu'à les retirer et à vous les remettre. Cela se fait quotidiennement.

— Pas chez nous, monsieur le receveur, pas chez nous. J'aurais vendu mon dernier meuble plutôt que de l'avertir.

Malgré lui, le receveur avait pris l'enveloppe et

de son œil exercé à supputer les chiffres il additionnait les notes :

— Oh ! oh ! s'extasia-t-il. Il y en a pour une fortune en effet. Ces messieurs de la médecine gagnent de beaux honoraires. Il conviendrait d'examiner de près leurs déclarations d'impôts sur le revenu.

Mlle Vorey, le voyant ainsi exalté, eut une lueur d'espoir :

— Ne puis-je en faire état? soupira-t-elle.

— Mais non, mais non, pas du tout. Simple curiosité. Il faut payer sur l'actif, intégralement. Évidemment ces notes dépassent le montant des valeurs mobilières. La loi n'a pas prévu les opérations.

Que penser d'une loi qui, au siècle de la chirurgie, ne prévoit pas qu'on puisse être opéré, ne tient compte ni du radium, ni des cliniques, ni des perfectionnements de l'art médical, ou s'imagine que tout cela est pure philanthropie ! Il n'y a qu'à contempler le spectacle affligeant d'une Chambre des députés pour se rendre compte immédiatement de la façon indigente dont les lois sont confectionnées.

Cette fois, M. Briare s'est levé, mais c'est pour donner congé à la petite dame en noir qui ne s'en va pas, qui ne s'en ira pas sans avoir acquitté les droits de succession sur les meubles et sur les immeubles, intégralement. Quelle surprise ! Sans y avoir été invitée, elle s'est effondrée sur une chaise et elle pleure. En vérité, est-ce un lieu pour pleurer, un bureau administratif? Faut-il manquer de tact

à ce point? Rappelée à l'ordre, elle relève un visage si lamentable qu'un souvenir envahit la mémoire de M. le receveur. Qui donc a-t-il vu pleurer ainsi? Il y a longtemps, il y a très longtemps. Son père venait de mourir, et un créancier était entré qui réclamait le règlement d'un compte. Sa mère n'avait pas d'argent. Elle se lamentait. Elle n'avait pour toute fortune que ses deux fils encore petits. Il avait fallu peiner pour les élever. L'un avait été tué à la guerre. L'autre occupait cette situation, honorable plus que lucrative, trop tardivement pour avoir pu soulager à temps la pauvre femme. Pourquoi ce rappel? Un receveur de l'enregistrement ne doit pas avoir de vie privée. Il ne doit connaître l'humanité que par les chiffres.

Cependant il a repris sa place sur son haut tabouret. Il regarde attentivement la déclaration. Va-t-il y relever des erreurs? Elle est prise maintenant d'épouvante et voudrait partir.

— Asseyez-vous, madame, dit-il, et écrivez sous ma dictée. Voici une formule. Rien à changer sur les titres ni sur le mobilier qui est conforme à l'assurance. Je connais le village où sont situés votre maison, votre jardin, votre ferme. Les terres n'y sont pas de bonne qualité.

— Mais, monsieur le receveur...

— Je vous dis que non. La maison est très ancienne, n'est-ce pas?

— Pas très ancienne, monsieur le receveur.

— Si, si. Elle a besoin de beaucoup de réparations.

— Je ne crois pas.

— Elle en a besoin. Ces chiffres doivent être modifiés ainsi. Là, maintenant, signez la déclaration. Vous devez...

Il dit le chiffre. C'est à peu près celui qu'a indiqué le notaire de campagne pour le cas où il serait tenu compte des frais considérables de la terrible maladie. Comment y est-il parvenu? La petite dame acquitte les droits, salue humblement et part, rassérénée.

« Je suis fiscal. Je suis fiscal, » se dit à lui-même M. Briare en se frottant les mains.

Fiscal peut-être. Dans tous les cas, il est content de lui comme s'il avait fait une bonne action, et même, ô scandale ! une bonne action qui n'est pas conforme à la loi.

# LE GOÛT
# DU PLAISIR ET DE LA MORT

Je sais, je sais, tout a été dit sur le malheur des Russes dispersés par la tourmente révolutionnaire, sur le contraste de leur passé et de leur misère traînée jusque dans les bas-fonds de Constantinople, de Londres et de Paris. Mais tout n'a-t-il pas été dit sur l'émigration, et l'histoire ou la chronique ne glane-t-elle pas encore tel récit, tel trait qui renouvelle le sujet? Tout, d'ailleurs, a été dit sur tout, une fois pour toutes, et définitivement, et il suffit de regarder un vieux visage crevassé, aux yeux chargés de l'angoisse humaine, pour que ce tout définitif et classé brusquement s'abolisse et fasse place à l'éternelle nouveauté de la douleur vivante.

J'avais défendu qu'on forçât ma porte ce matin-là. Pourquoi me dérangeait-on? Mais on insistait. L'insistance finit toujours par triompher de notre veulerie. Un mendiant qui nous suit et ne se lasse pas sait très bien que nous mettrons la main à la

poche : il aura notre argent, et nous n'aurons même pas le mérite de la charité, car nous aurons acheté son désistement, rien de plus.

— Enfin, que me veut-on?

— Monsieur, c'est un général.

— Je regrette infiniment, je ne reçois que sur rendez-vous. Tout de même : quel est son nom?

— C'est un général russe.

— Oh ! alors, je ne connais pas.

— Un général russe qui vous a vu dans la guerre.

J'étais certain de n'avoir rencontré aucun général russe au cours de la guerre, sauf le général Ignatieff au Grand Quartier. Néanmoins je me laissai fléchir. Celui qui entra était un vieillard solennel et sordide ensemble. Il avait la majesté de la taille, de la barbe, de beaux traits creusés, mais son linge était sale, sa jaquette élimée et luisante, couverte de taches de graisse. Il avait dû être superbe autrefois. Autrefois? A le bien regarder, il ne devait pas être si âgé qu'il le paraissait. Lavé, brossé, bien vêtu, il se fût transformé aisément. Il se nomma :

— Général Olganieff.

Ce nom ne m'apprenait rien. Il me rappela qu'il avait déjeuné en ma compagnie à l'état-major de la 1re armée, à Toul, où il avait été invité au cours d'une mission sur le front français. Il n'était alors que colonel. En effet, je me souvins de cet officier qui nous avait retracé avec des détails pit-

toresques et émouvants la retraite des armées du grand-duc Nicolas : « Les hommes, disait-il notamment, n'avaient qu'un fusil pour trois, quelquefois pour cinq... » Et l'on se rendait compte, à son récit, d'un manque d'organisation qui devait aboutir à la défaite.

Cependant il parlait, il parlait, comme s'il en découvrait l'occasion dès longtemps perdue. De la Grande Guerre, il remonta plus loin dans le passé. Où et comment avait-il connu mon voyage en Syrie? Je l'ignore, car il ne lisait plus rien dans ses nouvelles occupations, j'allais m'en rendre compte. Il évoqua ses chevauchées dans le Turkestan, avec une sorte d'exaltation qui mit de la lumière dans ses yeux décolorés : les départs dans les matins roses, le relief d'un palmier sur l'horizon des sables, le croisement d'une caravane de plusieurs centaines de chameaux, et les soirs au bord des tentes. Visiblement il se grisait lui-même de sa parole.

— Et maintenant? lui demandai-je pour couper court à cette éloquence, car le temps s'écoulait.

— Maintenant?

Il répéta le mot terrible, mais ne parut pas le comprendre et repartit sur son cheval d'Asie. Quand il eut vidé sa mémoire, il ajouta :

— Je sais l'arabe, monsieur, et le français, l'anglais et l'espagnol. Cinq langues avec le russe. J'ai connu en Orient la joie d'être mon maître sur une

jument de trois cents livres. Eh bien, savez-vous ce que je fais maintenant?

J'eus l'impression que nous allions à un abîme. Il m'y précipita avec lui sans retard :

— Je suis plongeur, monsieur, plongeur dans un grand restaurant.

J'avais souvent entendu rapporter de ces affreuses chutes de grands seigneurs dans les ténèbres de la vie parisienne. Mais quand c'est le malheureux qui l'avoue, cela prend un autre accent. Pourtant, cet aveu se mêlait pour moi à un autre souvenir, comique celui-là. J'avais trouvé pour un de mes compatriotes en détresse, ancien ramoneur, une de ces places de plongeur, assez recherchées dans un certain monde, et il était venu m'exprimer une gratitude émue et presque lyrique : « Oh ! monsieur, voyez si je suis gros et gras. Ces richards, ça n'a plus d'estomac et ça laisse la moitié des plats dans les assiettes. En les plongeant, vous comprenez, on ne perd pas son temps. Je n'ai jamais été nourri comme ça... » Voilà comment il se requinquait. Mais l'autre, celui qui était là, devant moi, avec des restes décoratifs de son ancienne grandeur, devait-il tomber dans cette abjection?

— Plongeur? répétai-je en plissant les lèvres dans une expression de dégoût.

— Parfaitement, monsieur, plongeur. Il faut vivre. C'est une place très demandée. Votre ministère de la Guerre n'a pas voulu m'employer.

Il m'a donné un secours. Un secours ne dure pas longtemps.

— Mais n'y a-t-il pas des œuvres qui s'occupent des réfugiés?

— Oui, des œuvres. Elles distribuent aussi des secours. On vous remet cent francs et l'on vous dit : — Repassez dans un an... Qu'est-ce que cent francs aujourd'hui? J'ai cherché une situation de secrétaire, de copiste, de traducteur, d'interprète, d'huissier, de garçon de bureau. On ne trouve plus rien dans les professions libérales. Les femmes ont tout raflé.

Il se tut. J'étais plus gêné que lui. Je n'osai pas, devant lui, faire le geste qu'il attendait. Enfin, pendant qu'il regardait un tableau d'Orient, je glissai un billet sous enveloppe et lui remis le tout :

— Mon général, c'est bien peu de chose.

Mais, sans délicatesse, il sortit le contenu du contenant et considéra le billet au grand jour :

— Peu de chose, monsieur! Le superflu d'un soir. Peu de chose! tout ce qui nous manque : la musique, les fleurs, les lumières.

Et je compris quel usage il ferait de mon argent. Au lieu de s'en servir aux heures noires, il s'offrirait, avec sa femme, quelques instants de luxe. Mais le luxe, pour certains êtres, n'est-il pas aussi nécessaire, tout au moins par intervalles, que le pain?

Je lui promis de lui chercher un poste et, re-

dressé, retrouvant d'instinct son allure seigneuriale, il s'en alla.

Une quête que j'entrepris pour mon visiteur lui valut un millier de francs. Quant à une situation, il n'y fallait guère songer. Nulle part on ne voulait d'un personnage aussi voyant.

Je portai moi-même la somme dans le quartier de Grenelle où il logeait. Sans doute *plongeait-il* à cette même heure, car je ne trouvai que sa femme qui ne parlait pas le français et qui me reçut dans une infâme soupente où elle brodait tout le jour en face d'une icone de bois doré. Vêtue de noir, les cheveux gris roulés en bandeaux, elle gardait, malgré sa misère, un air de dame. Nous tâchâmes sans y parvenir de nous expliquer par gestes. Puis, de guerre lasse, je me retirai.

A peine sorti, je m'adressai des reproches. Quelle erreur de porter d'un seul coup au malheureux couple le produit de la quête ! Il fallait le partager en petites parts, en mensualités utiles. Car une phrase du général Olganieff, jetée avec emphase, me revenait aux oreilles : — *Le superflu d'un soir!* S'il allait faire de ce gros billet de banque le superflu d'un soir? Après tout, cet emploi de son argent le regardait. S'il préférait le superflu d'un soir au pain quotidien, ne convenait-il pas de lui en laisser la liberté? Une charité qui contraint perd tout son prix. Un jour de ma jeunesse, au quartier Latin, n'avais-je pas remis à un mendiant

qui avait su m'émouvoir, en m'assurant qu'il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, une pièce de quarante sous qui, pour le mince budget d'un étudiant, constituait une aumône assez sérieuse? Mais, ne m'estimant pas assez généreux, je l'avais suivi afin de le rejoindre chez le boulanger le plus proche, où il ne manquerait pas de se précipiter. Or, à ma vive stupéfaction, il s'arrêta au coin de la rue, pour quoi faire, mon Dieu? pour se faire cirer les chaussures ! Sur le moment, j'en fus scandalisé. Plus tard, en y réfléchissant, j'ai compris et même admiré ce besoin de propreté et presque d'élégance qui avait survécu aux pires déchéances. Cependant je ne devais pas tarder à connaître l'usage que les deux émigrés feraient de leur allocation inattendue.

C'était le mois des représentations de Chaliapine. On avait le choix entre *Boris Godounov*, plus génial, et la *Khovanchtchina*, d'un tour plus populaire. J'étais allé à la *Khovanchtchina*, point du tout par préférence, mais parce que je n'avais plus trouvé de fauteuil à l'Opéra pour *Boris*. La *Kovanchtchina*, plus obscure et lâchée de texte et de musique, est presque plus troublante, car on y retrouve ce *goût du malheur* dont M. Francis Carco a fait le sous-titre de sa *Verotchka l'Étrangère*, et qui explique cette espèce d'apathie d'une grande nation dans la plus formidable épreuve. C'est la révolte des Streltzy et des Vieux-Croyants contre le pouvoir despotique du jeune Pierre le Grand. Le

prince Khovansky, chef des Streltzy, tandis que l'émeute gronde et que l'armée impériale accourt, menaçante, oublie le danger dans la boisson et dans la débauche en compagnie des danseuses persanes qu'il a fait venir, avant d'être assassiné par un de ses boyards. Et quant aux Vieux-Croyants, sans attendre la clémence du tsar, ils montent sur le bûcher en chantant des hymnes religieuses et se livrent à la mort dans l'exaltation. Cette œuvre de Moussorgsky paraîtrait volontiers lourde et ennuyeuse sans d'admirables chœurs et sans la voix pathétique de Chaliapine dans un rôle de prophète. Voix qui n'est pas, comme on le croit généralement, d'un volume anormal, mais dont le timbre a quelque chose de si profondément humain qu'on l'entend retentir en soi comme une cloche intérieure. Une cloche intérieure qui sonne le glas des espérances et des joies et qui annonce la miséricorde de la mort.

J'étais arrivé quelques minutes en retard à la représentation et j'avais dû me glisser à ma place, en tapinois, dans l'obscurité, à l'aide d'une lampe électrique. Au premier entr'acte j'examinai la salle, d'abord avec mes jumelles : balcon et loges, épaules nues, bijoux, visages fardés, tout un lot de ces femmes étranges qu'on voit aux grandes représentations, avec des diadèmes de perles et une immobilité des traits peints qui les font ressembler à des idoles orientales. Puis avec mes yeux : les rangs d'orchestre dans mon voisinage. Là, je remarquai un vieux couple dont la

distinction aristocratique avait grand air : l'homme en smoking, debout, cambré, majestueux, avec une barbe blanche bien taillée et soignée, la femme avec des bandeaux, et, malgré l'âge, une ligne gracieuse encore au-dessus du décolletage de la robe de soie noire. Où donc avais-je déjà vu ces deux visages flétris, mais décoratifs comme une tapisserie à personnages fripés et élégants du temps de Watteau? Je mis quelque difficulté à reconnaître le général Olganieff et sa femme, tant ils étaient soigneusement ravaudés et remis à neuf par l'effet du costume et des eaux de toilette.

« Bien, pensai-je : voilà le superflu d'un soir. Ils sont venus se griser de musique russe, respirer l'air de chez eux, se gonfler de tristesse et de désir avant de reprendre leur collier de misère. Après tout, ils ont bien fait... »

Un mendiant du quartier Latin avait éprouvé le besoin de se faire cirer les souliers. Pour eux, la voix de Chaliapine rapprocherait le pays natal, la vie de luxe et le goût du malheur ensemble. Tout de même, à cent cinquante francs le fauteuil, avec les voitures et la location d'habits, le superflu d'un soir leur reviendrait cher, et la petite réserve que je leur avais procurée serait fortement entamée.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Cependant, sur la scène, le chef des Streltzy se vautrait, enivré, sur un divan où il attirait tour à tour, d'un geste brutal, les danseuses persanes à sa portée, puis il roulait de l'ivresse dans le sang. Et ce fut

le tour des Vieux-Croyants de s'en aller à la mort en musique.

Le général ne m'avait point aperçu. Il avait cherché des compatriotes et s'entretenait avec eux bruyamment pendant les entr'actes. A la sortie, je résolus de l'attendre pour savoir s'il se déciderait à réintégrer sa soupente après l'Opéra. Balzac se plaisait à suivre les pas d'un inconnu pour imaginer le drame de sa vie sur quelques indices. Ne tenais-je pas tous les fils d'une singulière histoire?

Le temps était clair ; le ciel de Paris, si peu visible, se piquetait de lointaines étoiles. Avez-vous remarqué à quelle distance prodigieuse les étoiles semblent se tenir au-dessus de la ville, tandis qu'à la campagne elles paraissent si rapprochées?

Le couple — sans manteau ni sortie de soirée, mais on était en juin et la température était douce — s'en alla à pied. Il s'orienta sur la place de l'Opéra et gagna à peu de distance un de ces restaurants de nuit aménagés en dancing, avec un jazz-band et des fleurs. J'y entrai après lui et pris une table rapprochée d'eux, mais un peu en arrière, de façon à les observer sans être ouvertement dans leur rayon visuel. D'ailleurs ils étaient si absorbés qu'ils n'eussent point aisément deviné ma présence. On eût dit qu'ils accomplissaient des rites avec une gravité et une dignité sacerdotales.

Le général lut la carte avec attention, en habitué

qui ne se presse point et ne cède pas, inexpert, aux traîtreuses sollicitations du maître d'hôtel. Il commanda un poulet froid, de la salade russe, des fruits rafraîchis et du champagne, non sans avoir consulté sa compagne qui minaudait, faisait mille grâces et gentillesses, prenait un air enamouré et pudique, comme s'il fallait parader un peu au seuil d'une petite orgie clandestine et conjugale. Un peu de rouge colorait ses joues : peut-être était-ce de la peinture. Elle avait travaillé avec un art étonnant son visage, au point que, sans la présence de son mari, je n'aurais point osé reconnaître la vieille brodeuse de Grenelle.

Autour de nous, la salle se peuplait au sortir des théâtres ; quelques-unes des idoles orientales de l'Opéra y pénétrèrent comme un cortège d'initiés. Tout un monde cosmopolite venait chercher là sa distraction bruyante. Mais les différences de classes, qui n'ont jamais été très sensibles en apparence dans l'ancienne Russie, s'accentuaient au contraire entre les émigrés séparés de leur nation, comme si chacun voulût attester ses origines. Aucune révolution n'a jamais pu triompher des préjugés de caste et de vanité.

L'orchestre panaché — nègres du Sénégal et blancs d'Espagne ou d'ailleurs — préluda aux danses modernes sur des notes d'une tristesse langoureuse. Il y avait surtout un hautbois aux sons déchirants comme une plainte désespérée dans les ténèbres. Sur ces marches funèbres, les couples se

formèrent et se trémoussèrent avec cette lenteur hiératique et ennuyée qui convient au tango, à la samba, à la java. Après avoir longuement regardé le spectacle et réclamé une seconde bouteille de champagne, le général Olganieff, tout à coup, se leva et invita sa femme. Les deux vieillards, se tenant par la main, s'avancèrent jusqu'à l'espace réservé au bal entre les tables des soupeurs. Et, après s'être concerté des yeux, ils se mirent, eux aussi, à danser. On commença par ne leur prêter aucune attention. Un couple de plus, est-ce la peine d'y prendre garde? Et quant à l'âge, on sait bien qu'à l'étranger il n'est point un obstacle et que des octogénaires des deux sexes ne consentent pas à se priver de ce plaisir. Mais leurs pas étaient si extraordinaires et si étrange leur attitude que peu à peu tous les autres couples suspendirent leurs ébats chorégraphiques. On fit cercle autour d'eux, qui n'en parurent nullement gênés.

Avez-vous assisté, au théâtre des Champs-Élysées, à ce ballet d'Igor Stravinsky, mis à la scène par la Nijinska, intitulé simplement *Noces?* Il reproduit, paraît-il, assez fidèlement les rites villageois du mariage dans la campagne de Moscou. Mais on ne sait pas, en vérité, si l'on assiste à des réjouissances ou à des funérailles. Un vieil homme et une vieille femme demeurent immobiles dans un coin, avec des visages consternés : ce sont les parents. Les amies de la fiancée entourent celle-ci, comme les pleureuses antiques entouraient la

veuve avant d'entreprendre leurs lamentations. La fiancée elle-même, ses longues tresses tirées, affecte la plus extrême douleur. Et tout le cortège est habillé de noir et de blanc, signe de deuil. Aucune autre couleur n'est admise. Ajoutez des rythmes barbares et discordants, ou de pathétiques incantations. C'est un chapitre illustré de *Ma vie*, ce récit d'une paysanne russe transcrit par Tolstoï, qui vous mène au fond de la misère humaine. La danse du général et de Mme Olganieff ressemblait aux *Noces* d'Igor Stravinsky. Et la musique du jazz-band s'en inspirait : le hautbois atteignait le paroxysme de la douleur amoureuse.

Quand ils se furent arrêtés, exténués, la sueur perlant à leur front et sur la nuque décolorée de la vieille dame, les princesses aux diadèmes les vinrent féliciter. Revenus à leur table, ils s'embrassèrent et vidèrent leur coupe. Cependant, comme je continuai de les observer, je me sentis peu à peu envahir par une crainte singulière. D'où me pouvait-elle venir? N'étaient-ils pas au comble de la félicité? ne connaissaient-ils par le superflu d'un soir, musique, lumières, fleurs, danses et champagne et par surcroît ce témoignage inattendu de la faveur des grands? Oui, mais, tout à l'heure, ce serait le taudis de Grenelle. Accepteraient-ils d'y rentrer? Je les entendais causer à voix basse. Ils employaient leur langue natale et je ne pouvais savoir ce qu'ils disaient. C'était lui, surtout, qui parlait, qui imposait, qui ordonnait. Elle baissait

la tête comme une servante, et de temps à autre levait les yeux sur lui. Que pouvais-je lire dans ces yeux? Une imploration et puis la crainte, l'effroi, l'épouvante. J'avais peur de trop bien deviner. Je les fixais tous deux comme si je pouvais leur arracher leur masque afin de connaître leur for intérieur.

Déjà le jour, à travers les vitres, commençait de lutter au dehors avec les réverbères : à la fin de juin il se lève si tôt. Le général réclama son addition. Sans doute avait-il calculé assez exactement le prix d'un souper, car il sortit de sa poche, pour le payer, ses derniers billets. Le garçon lui rendit cependant une poignée de coupures qu'il dédaigna d'un geste prodigue. Puis, comme s'il faisait effort sur lui-même, il se leva. Sa compagne eut plus de peine encore à se tenir sur ses jambes. Avaient-ils trop bu? J'eus l'impression que s'accomplissait devant moi le dernier acte d'une tragédie.

Quelqu'un avait eu la même impression que moi, et l'avait eue avant moi. Une des idoles orientales qui était leur voisine et la mienne, leur barrant la sortie, s'avança vers eux, leur sourit et les invita à venir à sa table. Ils n'osèrent pas le lui refuser, et sans doute avaient-ils épuisé toute leur force de résistance. Tandis qu'ils se rasseyaient, de son pas lent et rigide, de son pas qui ne semblait point la sortir de son immobilité naturelle de statue, la jeune femme au diadème entreprit le tour de l'assistance en lui présentant un petit sac à main.

Ce qui fut encore plus prodigieux, ce fut que son geste passa pour ainsi dire inaperçu : elle n'avait pas l'air de marcher, on n'avait pas l'air de lui donner, l'orchestre jouait, les couples tournaient. Comme j'étais le plus rapproché, mon tour vint le dernier. J'eus grand'peine à glisser mon offrande dans la sébile improvisée qui regorgeait de billets et même de bijoux. Après quoi, la princesse vint à Mme Olganieff, lui donna un baiser et pendant l'accolade lui passa au poignet le réticule gonflé. Elle avait, comme moi, senti la présence de la mort — de la mort au pont de Grenelle — mais elle l'avait mise en fuite. Pour combien de temps?...

# FEMMES D'ARTISTES

— Encore cet andante, voulez-vous?

— Certes, nous le voulons.

Et l'on recommença, les nerfs plus tendus, le cœur plus vibrant, l'andante de la *Cinquième sonate* de Beethoven arrangée savamment à l'usage du quatuor. Quand il fut achevé, un long silence suivit, comme si personne, ni parmi les exécutants, ni dans l'auditoire, ne pouvait exprimer par des mots l'émotion jaillie de cette musique virile et douloureuse ensemble, chargée de tant de poids humain. Puis une voix douce murmura :

— La botte d'asperges est à vingt francs.

Et la digue étant rompue, ces dames alignèrent aussitôt des prix et des plaintes. Les ouvriers du quartier avaient seuls droit aux viandes de choix et aux primeurs. Quant aux bourgeois, professions libérales, retraités, rentiers, etc., ils ne pouvaient plus vivre qu'en se serrant la ceinture d'un nouveau cran chaque jour. Le quatuor considéra avec mélancolie la gent féminine soulevée contre la vie

chère, mais jugea inutile d'intervenir dans la discussion.

Cet antagonisme latent avait fini par éclater. Les quatre amateurs de musique classique pouvaient bien oublier leurs soucis dans l'exécution parfaite d'une symphonie, d'une sonate ou d'un concerto : il n'était plus en leur pouvoir de procurer cet oubli à leurs femmes. Ainsi échangèrent-ils des regards consternés. Le piano était tenu par M. Toury, professeur de sixième au lycée Henri-IV, qui n'avait jamais pu dépasser cette classe, ni réussir à donner de fructueuses répétitions, tant il était distrait et mélomane ; la flûte par M. Legot, capitaine d'infanterie, maintenu au ministère de la Guerre en raison de ses blessures aux jambes, mais le coffre était intact, et le souffle puissant ; le violon par M. Lurais, bibliothécaire à Sainte-Geneviève et frère des angelots harpistes qu'il découvrait avec joie sur les enluminures des vieux manuscrits ; le violoncelle enfin par M. Rozet, clerc d'avoué chez Me Beaucourt, rue du Cherche-Midi, accoutumé à grossoyer largement de la plume ou de l'archet. Ils avaient imaginé ces réunions une ou deux fois par semaine, rue de l'Estrapade, chez M. Toury, proche le Panthéon, à cause du piano qui était un vieil Erard encore sonore et fraîchement accordé, mais chaque ménage apportait sa part de la soirée, sa modeste part, car on se contentait d'une tasse de thé et d'une tartine ou d'une brioche. L'auditoire se com-

posait de ces dames, mais il était rarement au complet, l'une ou l'autre devant rester au logis pour la garde des enfants ou le raccommodage du linge. C'étaient des soirées enchantées où l'on pouvait jeter au torrent toutes les tristesses de l'heure présente, les menaces de la vie publique, les tracas professionnels, les traquenards des confrères ou des camarades, les soupçons du fisc, les disputes ménagères, l'enlisement quotidien dans les tâches médiocres, les basses besognes courantes, les désagréments familiaux. Alors ces prisonniers se libéraient de leurs chaînes, s'élançaient dans l'espace nocturne, aspiraient un air pur, retrouvaient pour quelques instants leur jeunesse et leurs rêves perdus. Weber les entraînait sur la montagne sauvage et salubre, Beethoven dans la forêt peuplée de rossignols, Bach dans les églises emplies de lumières et d'orgues, Mozart en plein vol dans l'azur. Allégés, grandis, surhumains, surnaturels, ils étaient heureux. Leurs épouses fidèles les accompagnaient.

Peu à peu, elles avaient cessé de les accompagner. Elles résistaient aux sortilèges. Mme Toury, la première, avait donné le signal de l'insubordination. Ces fêtes musiciennes s'accomplissaient chez elle. Les contributions apportées étaient maigres. On ne comptait pas dans sa part les frais du gaz, ni la peine de laver la vaisselle et de tout remettre en ordre. Enfin, les voisins se plai-

gnaient, car les murs de l'immeuble étaient minces. Son mari, lunatique et abstrait, ne prenait pas garde à ses récriminations. Il vivait dans son art et, dès le printemps venu, ne quittait son piano que pour grimper sur le toit où il avait aménagé une humble terrasse, et d'où il pouvait déchiffrer un double firmament, celui du ciel et celui de Paris. Elle le considérait comme un enfant à qui il fallait sans cesse rappeler l'heure des classes et celle des repas. Or, le rôle d'exécutant et même d'adaptateur — car c'était lui qui orchestrait les partitions pour le quatuor — lui conférait, dans ces réunions, une sorte de supériorité agaçante.

Elle entraîna dans sa révolte la femme de l'officier, Mme Legot, déjà portée à l'anarchie par les blessures de son mari dont elles avaient compromis l'avancement. Car telle fut, par surcroît, un des résultats de la guerre dont furent doublement victimes les blessés et les prisonniers. Mme Legot souffrait d'un excès de discipline, le capitaine transportant au logis les méthodes qui l'écrasaient lui-même. Enfin, elle aurait souhaité, dans son mélange de dévouement conjugal et d'appétit personnel, un régime plus fortifiant et copieux pour l'invalide, et pour elle des toilettes dont l'élégance eût fait honneur au ménage. Résister sans cesse à ses désirs et à la nécessité est une dure compression. Elle y pensait nuit et jour, s'en empoisonnait et n'acceptait plus d'en être distraite, même par un quatuor exercé.

Mme Rozet entendait son mari, pendant les modestes repas expédiés rapidement, tant il était occupé, parler des grandes affaires qui se traitaient à l'étude de Me Beaucourt, et s'affligeait de ne l'y jamais voir participer. Un traitement fixe, déplorablement fixe, récompensait le clerc de son assiduité. Il était laborieux, mais lent. Il lui fallait du temps pour rattraper cette lenteur. Elle n'entrait pas dans ces considérations et ne voyait que l'injustice d'un salaire médiocre quand il était question de liquidations considérables, de successions importantes, de ventes d'immeubles à des prix fabuleux. A elle était due cette constatation que tout le quartier mangeait des asperges quand il fallait encore s'en passer. Elle était douce, mais sensible, et plus spécialement aux choses de la table qui l'obsédaient, car elle ne savait comment varier les menus d'un homme voué à trop de travail intellectuel avec un estomac délicat, alors que les ressources de son budget ne pouvaient correspondre à l'accroissement du prix de la vie.

Seule, Mme Lurais, qui devait au voisinage de Saint-Étienne-du-Mont une aide religieuse efficace contre les rigueurs de l'existence matérielle, s'aventurait dans les chemins d'oubli à la suite du quatuor exalté dont ses compagnes commençaient de blâmer l'égoïsme. Mais elle ne pouvait nier que son bibliothécaire de mari était hors d'état de se débrouiller parmi les difficultés, et n'aurait su trouver, sans elle, un bouton de chemise ni une

paire de chaussettes. Il était même si naïf que, mangeant un jour de fête un filet de bœuf exceptionnel, il avait demandé pourquoi l'on ne servait pas toujours de cette viande-là, plus tendre et plus savoureuse que celle qu'on lui offrait d'habitude.

Ainsi, peu à peu, le divorce s'était-il creusé comme un abîme entre les quatre ménages. Ce n'était point l'une de ces dames qui avait bissé l'andante de la *Cinquième sonate*, mais bien M. Lurais dont le violon chantait comme une voix de femme. Elles avaient même supporté impatiemment cette prolongation qui retardait une conversation des plus intéressantes sur la comparaison des marchés, celui du quartier Mouffetard et celui du Panthéon. Maintenant, elles prenaient en pitié cette musique qui leur paraissait absorber tous les soins, toutes les énergies de leurs maris et les priver de toute initiative, de tout esprit de lutte. Bientôt, elles en arriveraient à la détester. Sans elle, peut-être ceux-ci auraient-ils enfin consenti à s'apercevoir du martyre actuel des maîtresses de maison condamnées à nourrir une famille avec un budget insuffisant. Peut-être auraient-ils tenté d'augmenter cet obsédant budget par le moyen de quelques travaux supplémentaires. Mais non : il leur suffisait de se réunir pour rencontrer le bonheur dans l'interprétation de leurs maîtres et demeurer sourds à toutes les réclamations. Ils ne

vivaient, semblait-il, que pour ces quelques heures d'harmonie. Le reste du monde pouvait s'écrouler, disparaître, et le surplus de leur vie hebdomadaire, et même leur femme et leurs enfants. En somme, c'était là une sorte de suicide, une manière de trahison.

Elles manifestèrent leur résistance en refusant toute louange et en donnant libre cours à leurs soucis ménagers. Impuissants, ils durent connaître le prix de toutes les denrées, avec la hausse qu'elles subissaient depuis la guerre. Une entrée inattendue sauva la situation, celle d'un petit homme désarticulé, tout en bras et en jambes, qui se glissa dans la pièce subrepticement et sans même que la porte eût paru s'ouvrir, et tomba aussitôt en extase pendant l'exécution du quatuor n° 1 en sol majeur de Mozart. Puis il sortit de sa demi-pâmoison pour esquisser les gestes du chef d'orchestre qui, tout ensemble règle le mouvement et assemble les parties. Le morceau achevé, il battit des mains et mena un grand vacarme d'approbation et de sympathie.

— Ah ! je vous retrouve, mes gaillards ! Parfait ! Parfait ! Allons, mesdames, applaudissez. Comme vous êtes froides et muettes ! Est-ce donc ainsi qu'on encourage les arts?

Mais elles gardaient une attitude résolument hostile, qu'elles modifièrent en faveur du nouveau venu afin de lui bien montrer qu'il n'était point visé personnellement. Elles avaient reconnu M. Mil-

lion, un ami de leurs maris, et comme eux musicien, mais à un degré inférieur — car il ne pratiquait point et n'excellait dans aucun instrument — qui depuis un temps déjà long ne se mêlait plus à leur petit monde. Juge suppléant au tribunal de la Seine, et à ce titre mal rétribué, il passait pour fréquenter un monde suspect. La magistrature nouvelle n'est pas toujours raisonnable ! On le rencontrait, disait-on, en compagnie de gens de théâtre et plutôt la nuit que le jour. Enfin la modicité de son traitement n'expliquait point le train qu'il menait.

— Vous n'aimez donc plus la musique? réclama-t-il à l'auditoire.

— Elle perd nos maris, expliqua Mme Legot.

— Elle les perd ! répéta-t-il en agitant les mains. Dites qu'elle les sauve, et vous par-dessus le marché. Je les engage.

— Vous?

— Parfaitement. J'engage tout le quatuor. Un cachet de cent cinquante francs par soirée à partager entre nous cinq. Moi qui n'ai pas de spécialité, je dirigerai, naturellement.

On sourit des deux côtés, côté des artistes et côté du public. Il réalisait avec ses paradoxes l'union sacrée. Il réconciliait dans la fantaisie les quatre ménages désemparés. Mais il se fâcha d'un tel manque de sérieux :

— Acceptez-vous, oui ou non? Vous savez, les amateurs ne manquent pas. Et j'ai promis d'ap-

porter demain une réponse. Je pensais bien vous rencontrer ici, tous les quatre, ce soir.

— Une réponse, mais à qui? demanda madame Toury, la première tentée.

Du moment qu'il était question d'argent, ne convenait-il pas d'écarter du débat ces messieurs, bien incapables de s'occuper de leurs intérêts.

— A M. Delon.

— Quel est ce M. Delon?

— Le directeur du Cinéma Delon, ou plutôt, comme vous le pourriez lire chaque soir, en lettres de feu, du Ciné-Madelon, place d'Italie.

On crut à nouveau qu'il plaisantait et l'on s'esclaffa. S'adossant alors à la cheminée, croisant les bras, il se décida, non sans quelque manifestation de mépris, à donner un cours sur la vie moderne à cette assemblée de retardataires :

— Ah ! çà, comment donc vivez-vous?

— Assez mal, convinrent-elles.

— Justement. Et pourquoi? Parce que vous menez des existences paisibles et régulières. M. Toury enseigne le rudiment à des enfants indisciplinés. Le capitaine Legot refait sans cesse des comptes de capotes, de casques et de brodequins. M. Lurais catalogue et M. Rozet assigne et conclut. Quant à ces dames, elles font leur marché elles-mêmes, vont et reviennent à pied afin d'économiser les quelques sous du tramway ou du métro. Moi, qui ne me prive de rien, et qui exerce la justice, rarement,

j'ai trouvé des ressources merveilleuses dans la fréquentation de tous ces gens qui n'ont pas de professions définies : je vends des meubles aux antiquaires, lesquels n'y connaissent rien, mais on l'ignore généralement, je rédige au café des couplets de revues pour des auteurs qui ne savent ni lire ni écrire, je compose des thèses de doctorat, je déniche des Sociétés et leur découvre des conseils d'administration reluisants. Si mes chefs ou mes collègues me soupçonnaient, je serais immédiatement contraint à la démission. Mais comment me soupçonneraient-ils? Nous ne connaissons pas le même monde. Le mien est plus amusant. Vous n'avez pas compris encore que pour vivre de notre temps, il faut s'installer dans l'incertitude, la précarité, l'éphémère et la fantaisie. Nous avons un gouvernement qui donne l'exemple : il combat tout ce qui assurerait la prospérité et la durée, il mine la confiance, taxe la production, tarife l'invention, confisque l'économie, dépouille les morts. Résultat : l'avenir appartient à ceux qui n'ont ni terres ni rentes et ne laisseront pas de succession, à ceux dont l'esprit est mobile comme le capital et profite de tous les courants, de toutes les modes, sans aucun souci des préjugés. C'est pourquoi je vous convie, mes chers amis, à monnayer sans retard votre talent musical. N'ayez cure de vos positions sociales. Il n'est pas de gêne plus redoutable. Vous n'aurez qu'à remplacer les *Sonates* de Mozart et de Beethoven par des pots-pourris tirés de *la*

*Tosca* ou de *la Veuve Joyeuse* au cinéma de la place d'Italie.

— *La Tosca!* répéta M. Toury, rouge de colère.

— *La Veuve Joyeuse!* accentua M. Lurais.

— Oh ! vous pourrez leur préférer, de temps à autre, l'ouverture de *Poète et Paysan* ou *l'Arlésienne.* On ne tient pas essentiellement à ce que la musique soit mauvaise.

— Quelle déchéance ! proféra le capitaine.

— Quel rôle nous assignez-vous ! ajouta le clerc d'avoué.

Le quatuor, tout entier, était soulevé par l'indignation. Mais ces dames ne la partagèrent point. Elles calculèrent que cent cinquante francs, divisés en cinq, font trente francs, et que, multipliés par trente, ces trente francs font neuf cents francs par mois.

— Place d'Italie, murmura Mme Rozet, c'est bien loin.

— Précisément. Personne ne vous reconnaîtra. Changement complet de quartier et de public, si, par erreur, vous tenez encore à ces conventions.

Et voilà bien la réponse que Mme Rozet escomptait. Ah ! s'il s'était agi du quartier Latin où ces messieurs étaient connus, pouvaient rencontrer des élèves, des étudiants, des clients, des camarades ! Mais non, le quartier d'Italie était pareil au bout du monde : ils y seraient aussi dépaysés que s'ils prenaient part à un concert à Carcassonne ou à Nogent-le-Rotrou.

— Ma foi ! déclara, la première, Mme Legot, il n'y aurait, somme toute, aucun inconvénient. Je n'y vois même que des avantages. Et même, vous ferez de la musique tous les soirs, au lieu de vous contenter d'une ou deux fois la semaine. Ainsi, vos goûts seront-ils satisfaits.

— Des avantages, parfaitement, insista le magistrat. En outre, à chaque changement de programme, le cinéma vous donnerait des places gratuites pour vos familles.

— Et change-t-on souvent de programme? questionna Mme Toury.

— Tous les huit jours. C'est régulier.

Des places gratuites, rien ne pouvait être plus agréable à ces dames qui, privées de toutes distractions à cause de ce maudit budget, mouraient d'envie d'aller au spectacle. Elles se regardèrent les unes les autres et chacun de ces regards était chargé de convoitise.

— Nous n'avons pas achevé le quatuor de Mozart, proposa M. Lurais.

Mais il n'était plus question du quatuor de Mozart. L'auditoire, tout entier, couvrit sa voix : une solution s'imposait. L'éloquence de M. Million serait-elle assez convaincante? Le magistrat reprit un à un ses arguments. L'occasion était unique. Il avait capté la confiance de M. Delon qui lui donnait carte blanche : « Amenez-moi qui vous voudrez, avait-il consenti, pourvu qu'ils soient réguliers et sûrs, et qu'ils ne se disputent pas

entre eux. » Ainsi avait-il pensé au quatuor de la rue de l'Estrapade : l'accord serait parfait, comme l'exécution des morceaux. Mais il importait de se décider sans retard. On entrerait en fonctions dès le lendemain soir. Les jeudis et les dimanches seraient, en outre, pris par les matinées.

— Soixante francs de plus par semaine, comptèrent ces dames.

Elles accablèrent les musiciens d'objurgations et de flatteries et, de haute lutte, emportèrent leur consentement.

— Une dernière sonate, demanda humblement M. Toury.

Elle lui fut accordée. Les quatre exécutants y versèrent toute leur âme, comme s'ils ne la devaient plus jouer, en effet. Mais, cette fois, ils furent copieusement applaudis.

C'est ainsi que ces messieurs prirent dorénavant chaque soir, et aussi l'après-midi du jeudi et du dimanche, le métro qui les déposait place d'Italie. Là, trois heures durant, ils exécutaient des airs d'opéra ou d'opérette pour la joie du Ciné-Madelon, et sans prendre garde aux mouvements déréglés de leur chef d'orchestre à qui cette direction improvisée tenait lieu de commission. Personne n'eût soupçonné la présence d'un juge suppléant au tribunal de la Seine et sa force était dans son effronterie même. Ainsi, le quatuor pouvait-il satisfaire ses goûts, ainsi que l'avait

aimablement constaté Mme Legot. La musique jouissait d'une considération nouvelle dans leur intérieur. Elle n'était plus un passe-temps frivole, elle cessait de représenter du temps perdu, elle fournissait d'importantes mensualités. Elle méritait le respect et l'estime auxquels ont droit les métiers lucratifs.

Ces dames prirent, avec plus d'aisance, plus de désinvolture et de dignité. A leur jour, qu'elles avaient rétabli, elles recommencèrent de minauder et de parader comme elles pensaient l'avoir vu faire à des femmes du monde.

— Oh ! vous savez, nous ne sortons guère le soir.

— Ah ! vraiment?

— Nos maris sont si occupés ! Les devoirs à corriger. La préparation de la guerre, car nous y allons. Les manuscrits à classer. Les affaires. A peine une fois par semaine.

— Une fois par semaine. Et où donc allez-vous?

— Figurez-vous que nous allons au cinéma. Comme tout le monde. C'est l'art d'aujourd'hui et de demain. Il n'en est qu'à ses débuts. Il ira loin. Il envahira tous les théâtres. Voyez le sort de ce pauvre Vaudeville, pourtant si parisien. Évidemment, c'est un spectacle un peu démocratique. Mais il n'est pas trop cher, surtout en famille.

— Il est déjà suffisamment cher, madame.

— Trouvez-vous? Il faut bien se distraire un peu. Mon mari adore le cinéma. N'avez-vous pas vu Douglas Fairbank et Rudolph Valentino?...

Elles étaient citées en exemple, comme des femmes de premier ordre qui savaient tirer un parti merveilleux de traitements médiocres et par surcroît tenir salon et veiller à donner à leur mari une honnête distraction hebdomadaire.

Les maris, cependant, prenaient peu à peu la musique en horreur. Ils en arrivaient à la traiter comme le professeur ses élèves, le capitaine ses états de matériel, le bibliothécaire ses bouquins, le clerc son papier timbré : elle ne représentait plus à leurs yeux, ou plutôt à leurs oreilles, qu'un odieux métier, la besogne quotidienne à quoi il se faut soumettre pour de l'argent. Elle, à qui tant d'années, ils avaient dû leur courage de vivre, leur évasion, l'épanouissement de leur cœur secret, ils l'avaient livrée à la foule, et à leurs femmes, ils l'avaient trahie pour trente deniers par jour. Ainsi l'exigeait la cruauté de la vie moderne où il n'y a plus de place pour les joies désintéressées...

# PREMIÈRES BLESSURES

Un déjeuner annuel réunit à Versailles, au mois d'octobre, les anciennes élèves de ce pensionnat Lacordaire qui recevait, et qui reçoit encore, les jeunes filles des meilleures familles de France et les prépare à leur vie de femme, sans une contrainte trop rigoureuse, avec une discipline intelligente et cachée. Elles y viennent volontiers, car elles se rappellent joyeusement ces années d'internat, passées dans une prison dorée qu'un grand parc entoure. Du moins y viennent-elles les premières années après le départ, quand le mariage ne les a pas encore dispersées, ne leur a pas encore apporté ses préoccupations et ses obligations. C'est une occasion de se retrouver, de reprendre contact, de renouer des amitiés que la distance ou les différences de monde avaient détendues. Ainsi Élisabeth de Coudray fut-elle ravie de revoir Gisèle Mongeron, sa chère Gisèle qu'elle avait si tendrement aimée et qui, de Paris, avait émigré sur la Côte d'Azur.

— Je ne suis ici qu'en passsant, avait expliqué celle-ci. Pour mes robes et mes chapeaux. Mais nous repartons pour Antibes dans deux ou trois jours, ma mère et moi. Comment pouvez-vous vivre, l'hiver, dans ces brumes?

— Oh ! Gisèle, Paris, c'est Paris. Le temps n'y gâte rien.

— En ce moment, pas encore.

Pas encore, en effet. Elles se promenaient dans le parc, tout caressé par un pâle soleil d'automne. Sous le ciel, à peine bleu, et plutôt de ce gris perle qui est spécial à l'Ile-de-France, les arbres, déjà dépouillés à demi, mêlaient leur or de nuances diverses, or vert, or mat, or rouge, et l'allée avec ses feuilles mortes et ses feuillages colorés ressemblait à une de ces toiles du peintre Latouche où l'on voit un carrosse rouge emporter des amants sous la voûte dorée, avec un singe assis à l'arrière comme pour narguer l'heure, la saison et l'amour.

— Que vous êtes donc belle, Gisèle !

— Pas autant que vous-même, Élisabeth !

Elles se flattaient toutes deux et le savaient. Elles avaient déjà pris l'habitude des compliments excessifs et dépourvus de sincérité qui sont en usage dans le monde. Agréables assurément et très élégantes : Élisabeth assez grande et bien faite, avec des mouvements moelleux et pleins de grâce, un joli teint de blonde, et surtout des yeux clairs et sombres tour à tour, et tour à tour doux et ardents à l'ombre de longs cils bien séparés ; Gisèle de

taille plus petite, brune, ambrée, un air espagnol, un air d'infante calme, un peu solennelle, que les émotions ne peuvent ébranler. Toutes deux susceptibles de plaire, sans avoir en partage ce privilège si rare, si lourd, de la beauté.

Cependant elles hésitaient dans leurs questions. Il faut toujours un peu de temps pour rattacher les fils du présent à ceux du passé. Quand on se voit chaque jour, on parle le même langage. Une longue absence oblige à des traductions ou des interprétations, et les lettres ne remplacent pas le contact direct. Comme, dans leurs allées et venues, elles se rapprochaient du pavillon d'entrée, Élisabeth se souvint tout haut :

— C'est ici que je vous ai vue pour la première fois.

— Oui, approuva Gisèle, vous descendiez d'automobile avec votre père. Qu'il était aimable et séduisant, votre père ! Quand il m'a aperçue toute seule — ma mère avait dû rentrer à Paris — et comme abandonnée, il m'a souri.

— Parce que vous étiez une jolie enfant.

— Peut-être. Mais il y a des sympathies plus mystérieuses. Et moi, je me suis mise à pleurer. C'était bête en apparence, et au fond si douloureux. Alors il vous a dit et je l'ai bien entendu : va donc embrasser cette petite... Et nous sommes devenues deux amies. Pourtant, j'étais si jalouse

— Jalouse ! Pourquoi?

— A cause de votre père.

— A cause de mon père? Ah ! oui, vous aviez perdu le vôtre.

— Je croyais l'avoir perdu. C'était pire.

Sur ces mots énigmatiques, Gisèle tourna court, étonnée elle-même de ce qu'elle avait osé. Les deux jeunes filles ne s'étaient confié que leurs secrets adolescents, leurs rêves, leurs imaginations où passaient, dans les nuées, ces fantômes inconsistants qui servent d'avant-garde au cortège de la vie et de l'amour. Elles se retrouvaient différentes. Les fantômes s'étaient évanouis. Quelle réalité — douloureuse ou pénible — les avait remplacés? Elles gardèrent quelques instants le silence. Les feuilles mortes de l'allée crissaient sous leurs pas légers. Au-dessus d'elles, l'une ou l'autre, sur leur passage, se détachait d'un arbre, se balançait dans l'air un instant, comme un petit aéroplane, puis atterrissait doucement sur ses compagnes qui commençaient de recouvrir le sol. Il y en eut une qui se posa sur les cheveux noirs de Gisèle et la para d'un diadème doré.

— Écoutez, proposa Élisabeth, si nous sommes vraiment amies, il nous faut rompre ce silence. Maintenant que nous connaissons la vie, tout est si différent.

Sa connaissance de la vie, que pouvait-elle être? Elle en parlait comme d'une chose acquise, indispensable. A vingt ans, on est si persuadé de sa science ! Et Gisèle ne l'était pas moins qu'elle. Elles tombèrent d'accord bientôt pour « tout se

confier... » Tout? Que pouvait être ce *tout?*

— Voulez-vous commencer? réclama encore Élisabeth. Il me semble que vous étiez sur la voie. Moi aussi, je porte un poids qui m'étouffe.

— Oh! moi, j'ai accoutumé de le porter. J'ai eu le temps.

Et Gisèle, après quelque hésitation nouvelle, expliqua :

— Oui, je croyais que mon père était mort il y avait longtemps. Maman ne parlait jamais de lui. Elle n'était pas en deuil. Une fois sortie du couvent, il a bien fallu que je sois informée. Après quelques années de mariage, heureuses, extrêmement heureuses, mon père avait rencontré une autre femme. C'était une jeune fille qui vivait de façon indépendante. Elle devint sa...

— Oui, sa maîtresse. Avez-vous encore peur des mots?

— Non, mais des choses. Ma mère attendit patiemment qu'il revînt à elle. Il n'est jamais revenu. Il a obligé ma mère à accepter la séparation. La séparation, après un délai, se change aujourd'hui automatiquement en divorce. Et il a épousé l'autre. Ils se sont fixés au Maroc où mon père a acheté de grands domaines.

— Mais vous, Gisèle, vous? Il est votre père.

— Vous vous trompez : je n'ai plus de père. Et c'est cela qui est pire que la mort. Il m'a oubliée. Cette femme a tout aboli chez lui du passé. Il n'en est rien resté, pas même son enfant. Les étrangers

sont ainsi, paraît-il : on m'a cité, pour me consoler peut-être — des gens qui savaient — des Anglais, des Américains qui ont recommencé leur vie sur de nouveaux frais. Chez nous, c'est plus rare.

— Il pense à vous sans le dire. Il est séparé par la mer, par tout ce qu'il y a d'inconnu avec les années écoulées.

— Non, non, j'ai voulu briser ces séparations.

— Vous?

— Oui, Élisabeth. Un jour, avec toutes sortes de précautions, j'ai posé des questions à ma pauvre maman. Elle n'accuse que l'autre femme. « — Mais moi? ai-je réclamé. — Toi, il n'a pas voulu te partager. Il a pensé qu'en ne me séparant pas de toi, jamais, jamais, il reconnaissait plus complètement que j'étais sans reproche. Il a renoncé à ses droits paternels pour augmenter ma part. Un partage, c'est toujours un déchirement pour un enfant. Il t'a épargné ce déchirement. Il a préféré passer pour mort... » J'ai rêvé longtemps sur ces explications. Et j'en revenais alors au même point : « Il a renoncé à moi par délicatesse et pour ne pas troubler maman. Il m'aime tout de même, de loin, en silence. Il n'en parle à personne. Cette femme avec laquelle il vit ne sait rien. Il y a un secret entre eux. Il y a moi. »

— J'aurais pensé comme vous, acquiesça Élisabeth.

— Eh bien, vous vous seriez égarée comme moi.

— Qu'en savez-vous, Gisèle? Vous ne pouvez

pas le savoir, puisqu'il n'y a plus aucun lien entre vous. Les pensées se rejoignent sans qu'on le sache. Et c'est bien cela qui est si triste.

— Les nôtres ne se rejoignent pas. Les miennes, seules, ont couru vers lui. Maintenant je les rappelle, je les garde et j'en ai le cœur tout meurtri. Vous serez seule à connaître mon grand secret.

— Vous ne me l'avez pas encore révélé.

— Je vous le révélerai donc.

Mais il fallut qu'Élisabeth lui tamponnât doucement les yeux avec son mouchoir. La minuscule feuille dorée qui s'était posée sur sa tête la quitta comme un oiseau qui s'envole. Et les autres jeunes filles qui, du perron, les pouvaient suivre des yeux, riaient aux éclats : « Gisèle Mongeron a un chagrin d'amour. »

La révélation ne fut pas longue :

— Un jour, en cachette, je lui ai écrit.

— A votre père?

— Oui, par notre notaire j'avais découvert son adresse. Ah ! cette lettre, quelle peine elle m'a donnée ! Je l'ai refaite tant de fois. Il me semble que j'y avais enclos toute mon angoisse filiale, toute ma détresse.

— Votre mère ne vous suffisait pas, Gisèle?

— Une mère peut suffire quand le père est mort. Il faut bien alors qu'elle suffise. Mais quand il est vivant?

— Quand il est vivant, répéta, pensive, Élisa-

beth, comme si les paroles de son amie retentissaient au profond d'elle-même. Et votre père vous a répondu?

— J'ai attendu. J'ai attendu. « Il est peut-être en voyage dans le Sud. Ou bien cette femme lui a-t-elle dérobé sa correspondance? » Car j'attendais en vain. Rien ne venait du Maroc. J'ai récrit, par l'intermédiaire d'un bureau qui lui devait remettre ma lettre en mains propres. Et, de nouveau, j'ai attendu. Et de nouveau j'ai attendu en vain. Aucune réponse ne m'est jamais venue, ne me viendra jamais. Mon père a supprimé son enfant. Il m'a rayée de sa vie. Il m'a tuée. Il y a des infanticides qui sont moins coupables.

Et, cette fois, Gisèle éclata en sanglots. Cet air d'infante calme, un peu solennelle, que les émotions ne peuvent ébranler n'était donc qu'une façade. Et cette façade abritait une petite fille, une pauvre petite fille qui faisait envie à tant d'autres pour sa fortune, son charme, sa joliesse, et qui était malheureuse d'une peine rare, aiguë, profonde — une de ces peines qui atteignent les sources mêmes de la sensibilité et qui les empoisonnent d'un désenchantement prématuré. Élisabeth prit son amie par les épaules. Elle la dominait un peu de la taille. Et, brusquement, elle lui apporta cette consolation inattendue :

— J'aime encore mieux votre père que le mien.

Gisèle en fut toute secouée :

— Vous ne savez pas ce que vous dites. Je me

rappelle le sourire si gentil de votre père à mon arrivée ici. Je ne l'ai jamais oublié. Pour un sourire pareil, que n'aurais-je pas donné?

Mais son amie l'emmena au plus profond de l'allée, comme pour chercher à sa confidence un cadre plus secret.

— Je préfère la pire franchise au mensonge.

— Au mensonge? quel mensonge?

— C'est mon tour maintenant de vous confier ce que je n'ai dit à personne.

— Comme je l'ai fait.

— Après le couvent, il a bien fallu que mes parents me conduisent dans le monde.

— Il a bien fallu? N'était-ce pas votre désir?

— Plus maintenant. Ma première soirée m'a laissé un souvenir inoubliable.

— De plaisir?

— Non, d'horreur.

— Chère Élisabeth, je ne vous comprends plus.

— Je ne vous comprenais pas davantage tout à l'heure, avant que vous ayez parlé. Alors, écoutez-moi. Personne ne me connaissait dans notre monde. J'y allais avec tout notre ancien cortège de rêves romanesques, et j'avais une très jolie robe. Après le dîner, me trouvant un peu à l'écart, je vis mon père se rapprocher d'une belle dame qui avait été une amie de ma mère, quand j'étais toute petite, et que je ne voyais plus à la maison. Elle avait gardé sa jeunesse et son charme. D'ailleurs, j'étais surprise de trouver si peu de différence, dans les

toilettes et même les visages, entre nous autres, jeunes filles, et des femmes qui devaient être de la génération de nos mères et que je pouvais regarder comme de vieilles femmes. Un couple causait près de moi, et pas même à voix basse : « — M. de Coudray a manœuvré pour rejoindre sa maîtresse. — Il y a longtemps que ça dure? — Oh ! dix ans peut-être... » Je faillis m'évanouir, mais, vous le savez, Gisèle, le courage ne me manque pas.

— Il ne faut pas croire ce qu'on entend.

— Je ne l'ai pas cru. Mais, tandis que mes amies s'en allaient dans le monde pour s'y amuser, pour y chercher des danseurs ou des maris, j'y allais, moi, pour épier mon père. Je ne pouvais pas m'en empêcher. J'avais beau me raisonner, m'adresser les plus durs reproches. Malgré moi, j'observais, je regardais. Quel malheur d'observer trop tôt ! Ah ! tout ce qu'on voit, tout ce qu'on remarque, tout ce qu'on devine ! Et j'ai acquis une certitude. Oui, c'était une vieille liaison.

— Un vieil amour.

— C'est la même chose.

— Avec quel mépris vous en parlez, chère Élisabeth !

— Ah ! l'amour, Gisèle, comme nous en parlions autrefois, vous souvenez-vous? Et c'est fini. Ou plutôt, non, ce n'est pas fini. Je veux bien. Nous voulons bien. Mais la foi est morte. Elle ne ressuscitera pas. Nos pères l'ont tuée en nous.

— Mais vous avez le vôtre, Élisabeth. Il vous aime.

— Non, non, il cherche Madame ... J'allais vous la nommer, et je n'en ai pas le droit.

— Vous êtes jalouse. Oui, vous souffrez de jalousie, parce que vous aviez placé sur lui toutes vos admirations d'enfant. On n'est pas jaloux de son père. On l'a. On le garde. On l'aime. Élisabeth, je vous assure que vous êtes dans l'erreur. J'ai dans les yeux, pour toute ma vie, le sourire de votre père quand il a regardé la petite fille que j'étais et qu'il en a eu pitié. Le sourire paternel, je n'ai jamais su ce que c'était. Je l'ai su par lui, par vous. Ah ! que mon malheur vous préserve ! Retenez votre père. Retenez-le. Empêchez-le de partir jamais. Pourvu qu'il soit là, c'est déjà beaucoup, même pour votre mère.

— Maman ne sait rien.

— Ah ! tant mieux.

— Je le déteste.

— C'est que vous l'aimez trop. Il faut être indulgente... Car on ne sait pas.

— Vous, vous savez !

— Parce que mon père m'a rejetée de sa vie. Écoutez-moi, Élisabeth, car ce que je vais vous révéler est affreux, est monstrueux d'égoïsme. Eh bien, je lui aurais pardonné d'avoir quitté ma mère s'il s'était souvenu de moi...

Élisabeth se fit plus petite pour s'appuyer à sa compagne et pleurer sur son épaule. Elles mêlèrent

leurs larmes dans ce coin secret du parc où tombaient doucement les feuilles mortes au souffle d'automne, puis Gisèle dit à voix basse, comme si elle avait peur :

— Le mariage, est-ce cela?

— Non, non, supplia Élisabeth, ce ne peut être cela pour nous.

Quand elles revinrent, leurs compagnes, de loin, recommencèrent de rire aux éclats :

— Eh bien ! elles ont eu le temps de parler de leurs amours !...

# SPORT

---

## I

### JEU

Un dimanche de juillet. Temps superbe et chaud.

— Ce qu'il fallait, dit Marcel, pour une solennité de cette importance.

— Quelle solennité?

— La finale de la Coupe Davis.

Les Desforges achèvent de déjeuner dans leur nouvel appartement du Champ-de-Mars qui donne sur l'École militaire, ce chef-d'œuvre de Gabriel dont les lignes si pures sont un enchantement pour les yeux, et par surcroît un enseignement.

« Cela m'apprend le style direct, » répète souvent M. Desforges.

Le style direct, pour lui, c'est le maniement exact, précis, minutieux et rapide du couteau. Car il est un des meilleurs chirurgiens de Paris. Il aime à parler à table. Son auditoire, deux femmes et un homme — sa femme, sa fille Alice et son fils

Marcel — l'écoute d'habitude avec complaisance. Mais cette fois Marcel est impatient. L'orateur n'a pas l'air de s'en apercevoir. Il raconte — longuement — ses démêlés avec la Justice et le procès qu'il a gagné la veille devant le tribunal de la Seine contre un riche Américain dont il a opéré la femme.

Une opération délicate, audacieuse, presque invraisemblable d'audace, et qu'il a réussie.

— Peut-être cet homme ne tenait-il pas à conserver sa compagne?

— Oh! proteste Mme Desforges qui ne peut supporter l'idée du mal.

— Je lui avais demandé cent mille francs d'honoraires, reprend le chirurgien. Je risquais ma réputation si j'échouais. Il avait accepté le chiffre, et quand il s'est agi de régler ma note, il a prétendu se dérober. D'avance il avait versé la moitié. Il a eu l'audace de m'en réclamer une part. Car, vous savez, les étrangers ne sont pas si généreux que le croient nos commerçants, toujours disposés à les préférer à la clientèle française. Son avocat m'a beaucoup chargé. Des magistrats qui touchent des traitements dérisoires sont toujours plus ou moins disposés à rogner des chiffres qui leur paraissent excessifs par comparaison. Visiblement ils étaient prévenus contre moi. Mon avocat a fait du sentiment, et je constatais qu'il ne convainquait personne. Alors j'ai demandé la parole sous le prétexte d'un détail technique à fournir. J'ai fourni mon détail technique, après quoi j'ai ajouté cette

simple remarque, prononcée tout doucement, presque négligemment : « M. Cook — c'est le nom de mon client — gagne 50 000 francs par jour. Vous en trouverez l'état au dossier. Je lui ai demandé deux de ses journées. Quel est l'ouvrier de Paris qui refuserait deux de ses journées pour sauver sa femme? » Et je me suis assis. Le jugement a été rendu séance tenante.

Mme Desforges approuve tout ce que dit le docteur. C'est une petite femme effacée, qui a encore de jolis traits de pastel. Elle a toujours l'air de trembler un peu, devant son mari qui a tant de valeur et d'importance, devant ses enfants qui se sont émancipés si vite, devant ses domestiques dont le service est toujours plus ou moins défectueux, — mais, si elle les change, ce sera pire. — Jamais elle ne dut être à l'aise dans la vie, et moins encore dans l'opulence. Un train réduit, une honnête médiocrité lui auraient convenu bien mieux que tout ce luxe obligatoire où elle se sent perdue et gênée.

Alice, sa fille, a pris une bonne part de son autorité. Elle sait commander. Elle commence toujours par affirmer. Elle se meut dans l'abondance avec allégresse. Mais elle ne craint pas l'effort et n'a demandé jusqu'ici à l'existence que des satisfactions d'amour-propre. N'achève-t-elle pas, et brillamment, sa licence ès-sciences naturelles? Elle ne songe pas, ou pas encore, au mariage. Elle a le temps. C'est une nécessité qu'elle n'est pas

pressée d'envisager. Sa dot lui assure l'avenir. Mais, si elle est intelligente — et elle l'est — elle cherchera un mari de second plan. Ce serait trop de deux commandements. Il faut au ménage le commandement unique.

— C'est un peu d'or, papa, déclare-t-elle, que vous ferez rentrer d'Amérique.

— Tu ne dis rien, Marcel? réclame le professeur Desforges que blesse le silence de son fils et qui désire une approbation unanime.

— Oui, proclame enfin celui-ci, vous avez eu affaire à une brute.

Mais il a parlé sans entrain, par acquit de conscience. C'est un grand garçon, bien découplé, de vingt-six ou vingt-sept ans, qui a réussi au Concours des Affaires étrangères et fait un stage au ministère, avant d'être envoyé dans quelque poste éloigné. Il tient de sa mère une certaine aptitude à la méditation et au silence, et de son père la netteté dans la décision. Il dissimule fort mal une irrésistible envie de s'en aller et le mécontentement que lui cause cette conversation qui prolonge le repas indéfiniment. Dès que sa mère en donne le signal, il se lève de table et avoue son intention de partir.

— Tu ne prends pas le café, Marcel?

— Je n'en ai plus le temps.

— Où vas-tu?

— Mais au stade Roland-Garros, à Boulogne.

C'est la finale de la Coupe Davis. Je ne veux pas manquer ça.

— Je ne te croyais pas si sportif, s'étonne le chirurgien.

— Oh ! explique Alice, il n'y va pas seulement pour les joueurs ; il y retrouvera Marise Chédal.

— Marise? la fille de mon ami le docteur Chédal qui s'est spécialisé dans les maladies de l'estomac? Elle est charmante en effet. Charmante et vigoureuse.

— Je crois bien, insiste Alice, un champion. Nous faisons partie, avec Marcel, du même tennis couvert, les jeudis et dimanches soir, de neuf heures à minuit. Elle nous bat, — moi facilement, et Marcel même en simple.

— Pas toujours.

— Oh ! presque.

D'une voix timide Mme Desforges intervient en s'adressant à son fils :

— Alice ne t'accompagne-t-elle pas? Ce serait mieux pourtant. Cette jeune fille, tu te promènes donc seul avec elle? L'autre jour, ne l'as-tu pas emmenée goûter à Saint-Germain?

Marcel ne peut se tenir de sourire devant ce questionnaire. Il rirait même franchement, n'était le respect qu'il a gardé pour sa mère et l'attrait qu'il éprouve, sans en rechercher la cause, pour tant de candeur et si peu de défense :

— Mais, chère maman, tu n'es pas à la page.

Marise est une camarade. Une bonne et gentille camarade, comprends-tu? Pas autre chose.

— Une jeune fille ne peut pas être une camarade.

— C'est ce qui te trompe, maman. Qu'un camarade porte une jupe ou un pantalon, il n'y a pas de différence. J'en ai rencontré aux Sciences politiques avec qui j'ai gardé d'excellentes relations. On se coudoie au cours, au tennis, aux salons de thé, à la promenade. De là des relations toutes cordiales, toutes simples.

— Elles n'ont donc pas de jolies figures, objecte en riant le chirurgien, et pas de hanches?

— Si, mais cela ne change rien. On se connaît trop.

— Oui, les hommes n'ont jamais gagné à être connus.

Et Mme Desforges, de sa voix timide, murmure :

— N'y a-t-il jamais de mariage entre ces camarades?

— Rarement.

— L'illusion manque, dit encore le professeur. Sans illusion, pas d'amour. Ces camarades ne sont plus des femmes à vos yeux. Elles valent des hommes.

— C'est cela même.

— Eh bien, mon petit, sur la table d'opération je n'ai jamais vu les hommes et les femmes réagir de la même manière.

— Dans la vie, papa, c'est tout pareil.

— Tu es dans l'erreur. Tu changeras. Un jour tu t'éprendras de l'une ou de l'autre de ces belles amazones. Pourquoi pas de Marise Chédal?

Marcel se met à rire, presque trop bruyamment :

— Puisque je te dis, papa, que c'est une camarade.

— Si je me rappelle bien, elle promettait d'être jolie...

— Elle l'est.

— Grande, bien faite, harmonieuse.

— C'est cela même.

Le chirurgien enveloppe son fils de ce regard dont il scrute les malades venus en consultation et qui paraît les perforer par avance. Pour sûr, il va l'opérer à son tour.

— Eh bien, c'est parfait. Marie-toi avant d'être nommé au Brésil ou au Vénézuéla, afin de ne pas tomber sous la coupe de quelque trop belle Américaine du Sud. Je préfère les jeunes filles françaises à toutes les autres. Ce sont encore les plus sûres. Épouse cette Marise Chédal qui est du même monde que nous, qui doit être riche autant que belle et saine. Je te donne mon consentement. Ta mère ne te refusera pas le sien.

— Je veux bien, déclare Alice. Marise sera une agréable belle-sœur, toujours sortie, mais toujours de bonne humeur quand elle rentrera.

Marcel se fâche :

— Est-ce un complot? Je vous dis et vous ré-

pète que Marise n'est et ne sera jamais pour moi qu'une camarade. Nous avons rendez-vous au stade Garros pour voir les matches de Tilden et de Borotra, de Lott et de Cochet, et par votre faute je suis déjà en retard. Elle doit m'attendre.

— Prends ton café, l'interrompt Alice. Il est servi.

— Il n'a jamais été et il ne sera jamais question de mariage entre nous.

— Fontaine, je ne boirai pas de ton eau, chantonne la jeune fille.

— Pour la raison très simple, reprend-il, que je n'épouserai jamais une femme de sport.

La déclaration surprend tout le monde et soulève un tolle du père et de la fille.

— Non, assure-t-il, je n'épouserai qu'une femme peureuse, comme maman.

Mme Desforges, étonnée de cette attention filiale, rougit. Son mari est encore plus étonné qu'elle :

— Elle a d'autres qualités.

— Oui, mais celle-là est la principale.

— La principale?

— Parfaitement. Une femme peureuse, rien ne flatte davantage un mari. Il se fait à lui-même l'illusion d'un protecteur, d'une providence, d'un Dieu. Tandis qu'il est vexant d'être battu au tennis par sa femme.

— Voilà bien la vanité masculine.

— Or Marise Chédal n'a jamais eu peur de rien.

Le professeur Desforges considère son fils avec ironie :

— Ah ! vraiment ! Et si elle avait peur un jour, l'épouserais-tu?

— Peut-être.

— Est-ce oui? Est-ce non?

— Oh ! je suis bien tranquille, elle n'aura jamais peur.

— C'est entendu. Donc tu ne risques rien. Tiens-tu le pari?

— Quel pari?

— Si d'ici un mois...

— Un mois?

— Mettons-en deux. Si d'ici deux mois tu surprends Marise en flagrant délit de peur, je la demande en mariage pour toi.

— Cela ne se fait plus.

— Quoi donc?

— Les demandes en mariage. On s'arrange soi-même.

— Entre camarades?

— Entre jeunes gens.

— Bon. Eh bien, tu la demanderas toi-même.

— Deux mois? Nous touchons aux vacances.

— C'est juste. Il faudra convenir de les passer au même endroit.

— Elle va à la montagne.

— Tu iras. Mais je crois que tu cherches à te dérober.

— Pas du tout, papa, je tiens le pari. Mais si je le gagne?

— Je t'offrirai une automobile.

— Quelle marque?

— Tu choisiras.

— Bien. La marque de Marise.

Alice s'érige en arbitre :

— Marcel gagnera son pari. Marise, comme je la connais, n'aura jamais peur. Et si elle avait peur un jour, elle ne l'avouerait pas.

— Arrêtez-vous, les conjure Mme Desforges. Il n'est pas convenable d'engager de pareilles gageures.

Marcel, en riant, rassure sa mère :

— Oh ! maman, soyez tranquille. Nous badinons parce que tout cela n'est pas sérieux. Je raconterai la chose à Marise afin qu'elle s'en amuse. Et quant à moi, je ne songe point au mariage et lui préfère ma liberté. Ou bien il faudrait qu'une femme me tombât du ciel. Mais avec toutes ces discussions vous m'avez mis en retard.

Et il se sauve. Après ce départ, Mme Desforges implore son mari :

— Écoute, Laurent, il ne faut pas plaisanter avec le mariage.

— Mais la fille du docteur Chédal est un excellent parti. Qui sait, mon amie, si les propos que nous avons tenus ne vont pas précisément transformer cette prétendue camaraderie? J'ai peut-être ouvert une tumeur. La tumeur de l'amour.

Alice, une fois encore, arbitre le cas, ainsi qu'il convient à une jeune fille d'aujourd'hui :

— Non, opine-t-elle, Marise ne songe guère à épouser mon frère. Elle ne s'intéresse qu'aux sports, et son but présent est de monter en avion.

## II

### COURT

Marcel Desforges a sorti en hâte du garage son cabriolet (cette marque française n'est pas très bien vue de Marise Chédal qui ne l'estime pas assez rapide, mais il la consultera pour la machine qu'elle lui fera gagner). Il suit les quais de Seine à toute allure, traverse le pont Mirabeau sans un coup d'œil au fleuve qui boit le soleil, gagne la porte d'Auteuil, et doit ralentir son train jusqu'au stade Roland-Garros, car la voie est encombrée d'innombrables automobiles qui prennent toutes cette même direction. Il laisse sa voiture au parc, d'où il court à la barrière. Sa camarade l'y attend, sans patience.

— En retard, pourquoi?

— Une discussion, sur vous.

— Sur moi? Nous en reparlerons tout à l'heure. Avez-vous les places?

— Sans doute.

— Alors entrons vite. Ce n'est pas commencé. Quelle chance !

La foule — dix à douze mille spectateurs — occupe déjà presque tous les gradins. Les deux jeunes gens se hâtent de chercher leurs places. Installés, ils regardent. Les *courts* roses sont vides, mais la cloche sonne. Ils font le tour de l'hémicycle, dévisageant cette multitude où ils sont perdus.

Ce n'est pas la foule américaine, celle qu'a décrite M. Georges Duhamel sur une piste de football. « Combien sont-ils? Quarante, cinquante mille, peut-être plus, je ne saurais dire. L'université de la ville a défié l'université d'un état voisin. Chacune des tribus, face à face, arbore ses oriflammes. Garçons à droite, filles à gauche. Le menu peuple achève de remplir le gigantesque vaisseau, une foule roturière, sans caractère et sans mandat, qui n'est là, et qui le sait, qu'en qualité de ballast, de bourre ou d'appoint. Une foule dans laquelle on pourrait reconnaître et compter cinq cents fois le même chapeau d'homme, — gris à ruban noir, — mille fois le même chapeau de femme, — le bleu, la forme, la cocarde, — tous les stocks imposés par l'industrie locale. Bref, la foule dans toute sa monotone horreur. »

Ce n'est pas la foule du Midi, telle qu'on la peut voir rassemblée à Nîmes sur les gradins des antiques Arènes pour une course de taureaux. Foule qui fait une tache et jette un cri dans le soleil, mais qui se décompose en couleurs bariolées des jupes, des corsages, des peaux, des chemises d'hommes, en moulinets des bras, en vingt mille

visages brûlés et dévorants dont les yeux lancent du feu, dont les bouches qui sentent l'ail ou le fruit lancent des acclamations ou des injures. Foule qui prend parti violemment, comme à une réunion électorale, tantôt pour la bête et tantôt pour l'homme, avec une préférence pour la bête, et qui ne contient jamais sa passion, ni sa joie, ni sa colère.

C'est la foule de Paris, aimable et gaie, fine et fleurie. Les femmes ont soigné leurs toilettes qui, rassemblées, composent un jardin. Le jaune y domine — c'est la mode du moment — avec des protestations de bleu, de rose et de rouge. Les bras et les cous s'exposent avec plaisir aux convoitises du jour chaud. Les bains de soleil ne sont-ils pas recommandés, qui donnent à la chair des tons d'ocre et de bronze? Les hommes, en costume clair et canotier, servent à peine de repoussoir à tous ces bouquets achevés par les plus amusants chapeaux du monde, d'une variété infinie. La fête n'est pas commencée, et tous les spectateurs sont déjà contents. Non sans une certaine gravité, car l'heure est solennelle. La Coupe Davis restera-t-elle en France, ou sera-t-elle emportée en Amérique? La veille, l'équipe américaine Allison-Van Ryn a battu en double l'équipe française Cochet-Borotra. Tout va dépendre de la double rencontre de Tilden avec Borotra et de Lott avec Henri Cochet. Oui, en vérité, c'est là un événement d'une importance capitale. Beaucoup d'étrangers

sont aux bonnes places. Guettent-ils la victoire ou la défaite de la France? Heureusement nous avons eu la Marne.

La France a toujours eu du goût pour le jeu de paume. Songez que les belles dames de la cour des Valois quittaient les vêpres pour aller voir jouer à la paume, qui était le tennis du temps, le beau duc de Nemours. Mme de Lafayette ne manque pas de le raconter dans la *Princesse de Clèves*. Tandis que le foot-ball... Le foot-ball est violent, solide et guerrier. C'est encore M. Georges Duhamel qui le décrit, mais en Amérique : « Ce n'est pas un jeu radieux, allègre, aérien ; mais quelque chose de sombre, de farouche et de contenu. Une trentaine d'hommes à peu près, sur la pelouse, en deux camps. Ils s'immobilisent d'abord, assez longtemps, dans des postures étranges. Ils semblent s'épier du regard, tels des fauves à l'affût. Puis le ballon s'envole. Alors une mêlée très courte, confuse, d'une indicible brutalité. Oh ! rien d'une danse harmonieuse, rien de la statuaire grecque. Nulle élégance, nulle fantaisie, et, surtout, nulle beauté, sinon celle, repoussante, qui se peut découvrir dans une scène de sauvagerie. Et, tout de suite, un coup de sifflet : la meute s'immobilise, se contracte de nouveau, se reprend à guetter sa proie avant la nouvelle rixe. »

La course de taureaux a été décrite mille fois

depuis Mérimée. Elle répand une odeur de sang. Elle est cruelle et barbare, avec ses chevaux éventrés, les tourments infligés à la victime et l'assassinat final. Cependant j'y ai surpris un jour, en Espagne, la magnificence de l'esprit. Un torero dont j'ai oublié le nom, dont je n'aurais pas dû oublier le nom, réclamé par l'exigence de la foule, s'était traîné dans l'arène. Il était célèbre pour n'avoir jamais manqué son coup. Or il était quasi mourant, si affaibli qu'il réclama une chaise et s'assit. Le taureau — un énorme taureau noir aux naseaux rouges, qui avait déjà étripé plusieurs chevaux des picadors — déconcerté par ce mobilier, tournait furieusement autour de l'homme. Dans ses cercles il vint enfin se placer en face de lui. Dès lors il était perdu. Car il apparut nettement qu'il était envoûté. Le regard de l'homme le pénétrait, le possédait, le tirait. Il vint s'offrir de lui-même et le matador lui fixa l'épée à l'endroit exact où la mort est enclose. Je n'avais jamais constaté d'une façon aussi évidente le pouvoir de domination spirituelle.

Mais le tennis est un jeu « radieux, allègre, aérien ». Il se joue en blanc sur des courts roses. Il exige une tenue de neige ou d'ange... D'ange plutôt, car il faut s'envoler avec la balle qui court au-dessus du filet. Tout le corps participe à l'action : les jambes promptes, les bras multipliés, les regards qui calculent les trajectoires. Un langage mystérieux des nombres accompagne les gestes

nets, musclés et sûrs. Et la balle qui bondit semble obéir à des lois.

— Pour qui pariez-vous? interroge Marise.

— Encore un pari?

— Pourquoi cet encore?

— Parce que je viens d'en tenir un dont vous êtes l'enjeu.

— Moi ! quelle idée !

— Je vous expliquerai cela tout à l'heure.

— C'est cela. Pour le moment ne nous occupons que de la Coupe. La garderons-nous en France?

— Sans doute : Borotra et Cochet.

— Ils ont été battus hier par Allison et Van Ryn.

— En double. Borotra gêne Cochet en double. Aujourd'hui, ce sont des simples.

— Oui, mais il y a Tilden. Tilden est redoutable.

Ils méditent sur la force de Tilden.

— Vous n'avez pas peur? demande tout à coup Marcel Desforges.

— Peur de quoi?

— De voir la Coupe Davis nous échapper.

— Mais non, voyons. De quoi aurais-je peur?

— En effet.

— Taisez-vous : les voici.

Instantanément cette foule grouillante qui jasait, potinait, riait, se fixe dans un silence impressionnant. Les deux hommes en blanc sont entrés, et les voici en face l'un de l'autre, de chaque côté du filet. Ils se font la main avec quelques balles.

Puis un signal. Le duel va commencer. Le duel commence.

Très grand, très maigre, musclé, avec une petite tête, de petits yeux, Tilden est, des quatre joueurs de la journée, le plus âgé. Sa tactique est d'un maître. Il connaît évidemment tous les tours. Son service est plein d'embûches. Après un premier set où Borotra est éblouissant, c'est lui qui mène la bataille, et sans arrêt. Il manœuvre l'adversaire, malgré des ripostes qui l'ont, au début, déconcerté. Mais ce tacticien consommé, cet habitué de toutes les rencontres, demeure, malgré les années de luttes et malgré d'innombrables victoires, nerveux et impérieux. Il supporte mal l'insuccès. Il serre rageusement sa raquette sur un coup manqué. Sa bouche se crispe. Ses yeux s'enflamment de colère. Colère d'un homme, d'un peuple qui ne veut pas le second rang.

En face de lui, Borotra essaie d'échapper à la terrible étreinte. Il n'est pas en forme, sans doute fatigué par le long match de la veille. Deux fois il tombe, et durement. Mais quelle agilité de chat et quelle adresse d'écureuil chez cet homme mince et brun, et aussi quel gentil sourire et quelle bonne humeur ! Il n'a pas besoin d'un béret pour qu'on le devine originaire du pays de Henri IV. C'est lui qui, de tous les joueurs en ligne, réussira sans nul doute les coups les plus extraordinaires. Ses échecs ne viennent que de toutes petites erreurs

de calculs. Pour un polytechnicien, c'est cruel. Il manque la balle d'un rien. Il n'a qu'à travailler la précision et il sera prodigieux. Mais son jeu lui est inférieur. Lui-même est charmant. Il ne veut pas qu'on l'applaudisse plus que l'adversaire, car on l'applaudit par sympathie personnelle, et donc parfois injustement. S'il rate un coup, il rit ou il s'adresse des reproches à voix haute. Il est le premier à estimer et admirer un beau service ou une belle parade de l'adversaire qui, d'ailleurs, ne lui rend aucune de ses amabilités. Une mine renfrognée ne lui ôte aucun de ses sourires. Il a de la fantaisie, de la courtoisie et de la grâce comme personne.

Il est populaire, mais il est battu. La foule l'acclame — ce qui agace Tilden — mais n'est pas contente. Elle pressent le danger. Voici donc, après la défaite de Borotra, la France à égalité avec l'Amérique : le duel Cochet-Lott décidera du sort de la Coupe Davis. Sans doute Henri Cochet reste notre plus redoutable champion. Une défaillance peut toujours se produire. Comme Borotra, Cochet n'est peut-être pas en forme. Comme lui, il a pu être fatigué par la longue épreuve de la veille. De rang en rang, l'inquiétude gagne les spectateurs. La vue d'Alain Gerbaut, sorti des solitudes de l'Océan et plongé dans les flots de la multitude, suffit à peine à les distraire pendant l'entr'acte.

— Cette fois, insiste Marcel Desforges, vous devez avoir peur.

La jeune fille sourit, ne sachant où il veut en venir.

— Mais non, j'ai confiance. Et puis, mettons les choses au pire. Nous perdrions la Coupe Davis que le sort de la France ne serait pas compromis.

— Je vous croyais plus sportive.

— Sportive, mais pas sotte.

Elle est un peu gênée par le regard qu'il pose sur elle. Il ne l'a jamais regardée ainsi. Il a l'air de la découvrir. On n'a pas besoin de regarder de cette façon une vieille camarade avec qui l'on s'entend si bien, et depuis si longtemps.

— Et ce pari dont je suis l'enjeu? lui réclame-t-elle en essayant de rire.

— Quel pari?

— Comment ! vous l'avez déjà oublié? Ce pari que vous deviez me raconter quand Borotra et Tilden sont entrés sur le court.

— Ah ! oui. Cela est sans importance.

— Racontez tout de même. On ne peut toujours se dire des choses importantes.

Pourquoi se dérobe-t-il quand il serait si simple d'amuser Marise Chédal avec le récit de cette scène de famille? Il n'est plus certain de l'amuser. Et tout à coup cette histoire lui paraît ridicule et inconvenante. On ne joue pas avec un mariage, et sa mère avait parfaitement raison de lui adresser des reproches. Mieux vaut laisser tomber l'aventure.

— Je vous assure, Marise, que cela n'en vaut pas la peine.

— Puisque je suis en cause.

— Vous n'êtes pas en cause.

— C'est vous qui l'avez dit tout à l'heure : je ne suis pas sourde.

Il ne sait plus comment lui échapper et il pousse un cri de soulagement en apercevant les deux nouveaux fantômes blancs qui s'avancent sur le court.

— Les voici. Les voici.

— Vous ne répondez pas. Mais je vous retrouverai après la partie.

— Suivons la partie, Marise ; elle sera passionnante.

Le duel Lott-Cochet va commencer. Lott est très jeune, très adroit : un beau garçon blond et net. Il ne veut pas être battu, et c'est tout de suite sensible. Jamais volonté ne s'affirmera davantage. De lui, dépend le sort de la Coupe Davis. Vainqueur il rapporte la Coupe aux États-Unis. Cette perspective l'exalte. Il est tendu comme un arc. Après le troisième set où il est battu à 6-0, il lui reste une chance à courir. S'il gagne le quatrième, la bataille se prolonge de deux parties. Cochet, fatigué de la veille, s'usera plus vite. Lui-même pourrait *avoir* Cochet par la fatigue, et il se sent les muscles intacts dans leur résistance. Il faut qu'il gagne ce quatrième set. Il y met un acharnement incroyable. Lui aussi se révèle nerveux, et non pas impérieux comme Tilden, mais furieux —

furieux de n'être pas plus habile, furieux de rencontrer un tel adversaire.

Quel adversaire en effet ! Cochet est certainement, du quatuor de la finale, le plus curieux et le plus remarquable. Petit, flegmatique, indifférent, ne portant même pas son jeune âge, paraissant incapable de s'animer, le visage immobile, le teint sans couleur, il joue avec une nonchalance trompeuse. Nonchalant? il ne témoigne jamais de la moindre lassitude. L'air apathique et détaché, il a, sur place, des détentes d'une rapidité inouïe qui le posent exactement à l'endroit utile. Un Borotra, toujours en mouvement, a toujours de l'élan. Cochet n'a jamais besoin d'élan, et le voilà. Il a le calme, le coup d'œil, la décision, la course précise et l'endurance, c'est-à-dire les qualités essentielles du combat.

Lott est battu, mais demeure sympathique, plus que Tilden vainqueur de Borotra. La foule acclame Cochet, mais sourit au vainqueur. Une musique qui doit être militaire et qui n'est qu'un formidable disque de phonographe amplifié, joue *la Marseillaise* pour fêter la victoire de la France qui garde la Coupe Davis grâce à Henri Cochet. Tous les spectateurs l'écoutent debout.

« L'hymne américain ! » réclame Marise Chédal quand notre chant national est terminé.

De proche en proche, la réclamation gagne. « L'hymne américain ! L'hymne américain !... » Mais le comité des fêtes n'a pas apporté le disque

de l'hymne américain ! O fâcheuse imprévoyance ! Incurie administrative ! Sottise officielle ! On a préjugé le résultat. On a oublié la plus élémentaire courtoisie. Plus intelligente et plus souple, la foule — la foule de Paris — s'est rendu compte de la bévue et crie d'une voix quasi unanime :

« Vive l'Amérique ! »

D'accord avec elle, Cochet et Borotra ramènent leurs concurrents afin que le quatuor reçoive communément les applaudissements. Puis la claire cohue s'écoule, et se vide le stade Roland-Garros.

— Allons goûter, propose Marcel à son compagnon.

— Où?

— Au Bois qui est ici près. Grande Cascade, Pré-Catelan, Armenonville?

— Grande Cascade : c'est plus loin.

Ils vont délivrer au parc le cabriolet.

— Laissez-moi conduire, réclame Marise.

— Pas pour la sortie. Voyez : c'est un fourmillement de voitures. Vous accrocherez, c'est certain.

— Pas du tout : vous verrez.

Elle se tire parfaitement d'embarras, et avec le plus grand calme, sans hâte ni souci. Mais, dès que le cabriolet est dégagé, elle le lance à toute allure dans les allées du Bois.

— Pas si vite ! pas si vite ! la conjure Marcel.

— Avez-vous peur?

— Oui, quand vous conduisez.

— Moi, je n'ai pas peur.

— Oh ! vous, jamais. Tant pis.

— Pourquoi, tant pis?

Il rit, et ne répond pas. Ce n'est pas sans peine qu'à la Grande Cascade ils découvrent une table libre, tant il y a de consommateurs au Bois un dimanche.

— Thé, porto, cocktail? propose-t-il.

— Cocktail.

— Je l'aurais parié.

— Encore ! Ah ! cette fois, je vous tiens. Expliquez-moi donc ce pari dont je suis l'enjeu.

Cette fois, en effet, il ne peut biaiser.

— Eh bien, voilà. J'ai parié avec mon père...

De nouveau il est pris de scrupule, de remords, et s'arrête court comme un cheval devant l'obstacle.

— Qu'avez-vous parié, Marcel? Cela est trop drôle à la fin. On dirait que vous avez peur.

— En effet.

— C'est donc si terrible?

Il achève d'un trait, comme les timides qui se lancent au dernier moment :

— J'ai donc parié avec mon père que je vous épouserais si vous, vous aviez peur un jour.

Malgré le fard dont ses joues sont couvertes comme il convient, elle rougit, ce dont elle est furieuse.

— Qu'est-ce que cette histoire absurde? Il n'a jamais été question de mariage entre nous.

— Jamais, n'est-ce pas? Nous sommes d'accord. Mais la condition est telle que vous ne risquez rien.

Elle se met à rire à gorge déployée et proteste entre deux accès :

— Je ne crains pourtant pas le risque.

— Pas même celui-là, Marise? J'ai bien dit à ma mère qui nous grondait — trouvant le pari inconvenant — que je ne songeais guère à me marier, surtout à la veille d'un départ pour l'étranger.

— Vous n'y songez pas?

— Nullement. Il faudrait, ai-je même ajouté, qu'une femme me tombât du ciel.

— Comme une alouette, toute rôtie. Il y en a qui tombent ainsi d'un avion.

— Je n'y avais pas pensé. Êtes-vous déjà montée au Bourget, comme vous en aviez l'intention?

— C'est pour demain. Le baptême de l'air.

— Vous êtes folle. Un jour ou l'autre vous vous casserez la tête.

— Vous en ramasserez les morceaux.

— Grand merci !

Il veut conduire l'auto au retour et ramène chez elle Marise Chédal. Séparés, ils s'aperçoivent qu'une gêne imperceptible s'est glissée dans leur bonne camaraderie. Bah ! la prochaine rencontre la dissipera.

## III

### DENT

Est-ce une combinaison? Le professeur Desforges se serait-il entendu avec le docteur Chédal? Ma foi, rien n'est moins impossible. Les deux familles passent leurs vacances, comme par hasard, dans les mêmes villégiatures : Chamonix pour commencer, Aix-les-Bains dès les premiers froids.

Chamonix enchante Marise, à cause du sport. Elle ignorait la montagne : elle s'y lance à corps perdu. Et tout d'abord la montagne est l'occasion d'un costume d'homme. Il est toujours amusant pour une femme de s'habiller et, plus encore, de s'habiller en homme. Marise fait un charmant alpiniste, ni grand ni petit, bien pris dans sa taille, les cheveux courts à l'aise sous le feutre, les jambes emprisonnées sans excès dans les molletières. Marcel, qui vient d'obtenir un congé, lui en adresse ses compliments de bon camarade :

— Vous passerez pour mon frère. Et l'on me dira : « Votre frère est un bien joli garçon. » Les jeunes filles ne prêteront plus la moindre attention à mes faits et gestes.

— Tenez-vous à l'attention des jeunes filles?

— Peut-être bien.

— Je croyais que vous attendiez une apparition céleste.

— Une apparition?

— Oui, cette femme qui doit vous tomber du ciel.

— Oh ! oh ! je ne crois pas aux miracles.

Elle lui a tout de suite proposé quelque grande ascension. Pas l'Aiguille du Grépon, bien sûr, ni la Dent du Requin, réservées à des alpinistes exercés. Ce ne sont pas les aiguilles ni les dents qui manquent : il n'y a qu'à s'élever pour en ramasser. Elle vise la Dent du Géant, qui n'est pas une petite affaire, mais dont l'escalade est plus classique.

— Je ne suis pas entraîné, objecte Marcel.

— Entraînez-vous au plus vite. Je vous conduirai.

Il ne goûte pas précisément ce : *Je vous conduirai* qui le met à un rang inférieur. Sa vanité masculine est en jeu. Il réussit assez vite sa formation alpine. Le vertige lui est inconnu ; ne s'est-il pas un jour, à Paris, avancé au bord de la plateforme sur une des tours de Notre-Dame, et même penché au dehors? Il n'y a pas en montagne de ces plans verticaux, ou, s'il y en a, toujours des objets de premier plan rompent le fil à plomb de la paroi. La gymnastique lui est familière : il est adroit de ses mains et son cœur est sans défaillance. Quelques bonnes courses ont bientôt fait de lui dresser les muscles des jambes. Marise, loin d'en être jalouse, est enchantée de progrès si rapides :

— Si vous ratez la diplomatie, lui assure-t-elle, votre avenir est dans les guides.

— Non, vous le guide, et moi le porteur. L'équipe sera parfaite.

Les vrais guides consultés, un Couttet et un Charlet, ont jugé la paire de voyageurs et autorisé la Dent du Géant. L'escalade est longue et pénible, mais la jeune fille est légère et le garçon est solide. Tel a été leur verdict. L'expédition est donc discutée en famille.

— Combien de temps? s'informe le professeur Desforges.

— Deux jours.

— Où couchez-vous le premier soir?

— Au Refuge Turin.

Mme Desforges mène l'opposition, de sa voix timide et craintive que tout le monde écoute de peur de ne pas l'entendre. Ce refuge offre-t-il des chambres séparées? Des chambres séparées, et une sorte de dortoir. Des chambres à un lit? Non, pas de chambre à un lit, faute de place. Mais on réserve aux dames les chambres séparées. Est-il bien convenable de laisser partir ensemble un jeune homme et une jeune fille? Un jeune homme et une jeune fille, non, mais deux camarades. Alice ne pourrait-elle les accompagner, au moins jusqu'au refuge? Alice s'est refusée à toute ascension. Elle ne s'intéresse qu'à la flore des Alpes, afin de compléter ses études d'histoire naturelle. Son père l'y a beaucoup encouragée, non sans

quelque machiavélisme. Le professeur Desforges pense à l'exécution du projet, tout comme s'il en était l'inventeur. Il a l'air d'y attacher une grande importance. Il lève toutes les objections de sa femme :

— Laissons partir ces deux camarades. Ils n'ont peur de rien ni l'un ni l'autre et ils s'accordent à merveille. Ma pauvre Madeleine, tu n'y comprends goutte, tu n'es pas à la page. Tes enfants ne te l'ont pas laissé ignorer. La camaraderie est sacrée. Plus de jeunes hommes, plus de jeunes filles. On se demande comment il y a encore des mariages. Qu'ils habitent le même refuge, partagent le pain, le vin et la fatigue, rien de plus naturel, rien de plus convenable.

Mais Mme Desforges et Mme Chédal, toutes deux fort inquiètes, quoique gourmandées par leurs maris, recommandent les voyageurs à leurs guides et à leurs anges gardiens. Pour elles, ce seront de mauvaises heures jusqu'au retour des deux camarades.

Marcel et Marise, escortés de leurs guides, après avoir déjeuné de bonne heure au Montanvers, se sont joyeusement mis en route pour le Col du Géant où ils trouveront le Refuge Turin. La montée est longue — six ou sept heures — et chauffée par le soleil. Elle traverse le glacier du Tacul, zébré de crevasses profondes qu'il faut contourner et qui laissent apercevoir des cathédrales intérieures aux glauques parois. L'assemblée des aiguilles au-

tour du royal Mont Blanc est une excitation continuelle et une distraction. Marise, qui est placée derrière le premier guide à la cordée, se retourne de temps à autre pour échanger un mot avec son compagnon qui la suit et qui précède le porteur. De temps en temps il faut souffler et se rafraîchir, les piolets plantés dans la glace. Enfin voici le Refuge dans un repli. Le soleil qui descend caresse encore les cimes.

Des caravanes italiennes, venues de Courmayeur, ont déjà envahi la cabane. Il ne reste que deux lits vacants et superposés dans une chambre à quatre, déjà occupée par un couple. Marise ne fait aucune difficulté pour partager le sort de son compagnon. Ils dormiront tout habillés, prêts à se lever au petit jour. La dernière bouchée avalée dans la salle commune, ils sortent avant de s'aller coucher et c'est le vent froid des glaciers qui les accueille. Un croissant de lune argente la neige. Le dessin des montagnes se perd dans une pâle vapeur, pareille à une voie lactée. Le silence est comme rempli par la voix des horizons.

— J'ai envie de prier, dit Marise.

— Pour qui? demande, sceptique, Marcel.

— Pour nous deux.

— Et que demanderez-vous pour moi?

— Le ciel est si près, regardez. Les étoiles nous parlent. Je demande qu'il vous tombe une femme de là-haut.

Elle ne rit pas, et il ne répond rien. La plai-

santerie qu'il s'est permise s'est figée dans l'air, comme une stalactite suspendue à la voûte d'une grotte.

— Marise, dit-il enfin, rentrons. J'ai peur que vous ayez froid.

— Peur?

— Mais oui. A moi, c'est permis.

— Et à moi?

— Je vous guette.

— Vraiment? Vous y perdriez une automobile. Ce serait dommage.

Cette fois, elle rit franchement, et le charme de la nuit est dissipé.

Le lendemain, c'est une dure bataille à gagner. En deux bonnes heures, la caravane parvient au pied de la Dent du Géant par le glacier. Là, elle prend un peu de repos et de nourriture. Le guide Couttet, qui aime à renseigner ses voyageurs, leur raconte l'histoire de la première ascension. Mummery avait tenté l'aventure avec son guide habituel, Burgener.

— Ils furent arrêtés par les dalles. Nous y passerons. On les appelle les dalles Burgener. Les Sella, des Italiens...

— Je crois bien, interrompt Marcel. Quintino Sella est un des hommes qui ont le mieux propagé l'amour de la montagne.

— Les Sella, reprend le guide, ont dû faire sceller des pitons et placer des cordes. Ce fut une

belle victoire, et qui a fait du bruit, m'a dit mon père. Dès lors, le chemin est tracé.

— Montrez-nous le chemin, demande Marise.

— Eh bien, mademoiselle, il tourne en spirale autour de la dent et il aboutit à une coupure qu'on escalade tout droit jusqu'au sommet.

— Êtes-vous reposée, Marise? questionne Marcel.

— Quand vous voudrez.

— Alors, en route.

Les voilà repartis. Au commencement tout va bien. Mais la durée de l'escalade se prolonge indéfiniment. A tout instant, proche le sommet, la jeune fille s'arrête. Le guide qui la précède l'encourage, la tire. Elle doit se blesser les mains aux cordes fixes, malgré les gants de laine, ou les gants de laine sont déchirés. Marcel, placé au-dessous d'elle, s'inquiète de son retard. Enfin elle pose le pied sur la cime, et lui, un instant plus tard. Il y a là une petite statue de la Vierge qu'elle considère avec attendrissement, oubliant la domination et l'extraordinaire panorama conquis, tout comme si elle avait besoin d'une protection divine. Le jeune homme, qui l'a rejointe, l'interroge avec une sorte d'angoisse :

— Ah ! Marise, vous avez eu peur. Je l'ai senti.

— Moi ! Quelle idée !

— Vous tremblez encore.

— Je tremble, mais c'est de froid. Il fait très froid ici.

— Il ne faudra pas demeurer longtemps, déclare le guide Couttet qui a la responsabilité de l'expédition. Mais ne voulez-vous pas regarder la vue?

Et il se met en devoir de leur désigner les montagnes : d'abord le Mont Blanc, le roi, en pleine lumière, d'un blanc immaculé et serein, les Aiguilles de Pétéret, tours aiguës de granit mauve, la Dent du Grépon, conquête de Mumery, l'Aiguille Verte de Whymper, et tant d'autres aux beaux noms dont les origines sont confuses ou perdues et qui sont devenus mystérieux comme des noms d'étoiles. Mais les deux camarades n'ont point souci de cette nomenclature. Il leur suffit d'être baignés dans l'air vif, avec la possession de tout un monde, ce monde blanc inaccessible aux gens des plaines, et qui procure à tout l'être intime un élargissement prodigieux, — corps et âme dilatés, exaltés, devenus une seule matière légère comme un nuage flottant et doré par le soleil, une poussière divine qui ne se répand que sur les sommets.

De son sac tyrolien Marcel tire une bouteille de champagne qu'il a emportée sans prévenir Marise.

— Pourquoi vous charger ainsi? lui reproche-t-elle.

— Pour boire à votre santé.

Déjà les guides s'en sont emparés pour la rafraîchir dans un creux de neige glacée. Avec un poulet froid et de la confiture, c'est le meilleur

repas du monde, divisé en quatre également et fraternellement. Mais il faut redescendre.

La descente est plus cruelle, et sans l'attrait de l'escalade, sans l'excitation du résultat. Pourquoi faut-il toujours redescendre, de tous les sommets et de tous les rêves? Marise, suspendue dans le vide, s'accroche aux cordes fixes désespérément. Couttet, resté le dernier, — c'est l'ordre inverse, — la retient, la porte à bout de corde sans l'avertir, la surveille d'un œil presque tendre ; il s'est bien aperçu que les pauvres mains étaient écorchées et que les bras étaient sans biceps, mais il a supporté bien d'autres assauts et, maternellement, avec sa force invincible, il soutient ce garçon manqué dont le courage seul est masculin.

En bas, Marcel la reçoit avec une nouvelle anxiété. Lui-même, qui ne s'est occupé que de lui-même, est à bout d'efforts. Qu'a-t-elle dû souffrir? Elle est toute tremblante.

— Ah ! soupire-t-il. Vous tremblez encore plus qu'en haut. Cette fois, ce n'est pas de froid?

— Oh ! non, c'est nerveux. Une femme a parfois ses nerfs.

Elle n'avouera donc jamais sa défaite? Ils ne retrouvent pas l'exaltation d'en haut. Réunis par la même corde, faisant partie de la même caravane fraternelle, ils se sentent séparés.

Et tout en bas, à Chamonix, quand ils y arrivent, reçus par les deux familles avec des transports de joie, ils se dérobent aux effusions en se

déclarant éreintés, et réclament un bain, un lit, la paix et la solitude, sans même se dire adieu l'un à l'autre.

## IV

### VOL

Une saute de température à la fin d'août, deux ou trois jours de pluie, et les touristes fuient la montagne. Rien de plus absurde, généralement, car le temps se relève assez vite, et la montagne n'est jamais plus belle qu'en septembre, parfois même qu'en octobre. Essayez donc de lutter contre la mode !

Les Desforges et les Chédal sont redescendus, comme tout le monde, à Aix-les-Bains. Le délai de deux mois, accordé pour le pari, approche de son expiration et Marcel peut être sûr du résultat. En est-il satisfait? Demandera-t-il conseil à Marise pour la marque de l'automobile que doit lui offrir son père? Les deux jeunes gens, depuis leur expédition à la Dent du Géant, ont cessé de se rechercher. On dirait qu'ils ont épuisé les plaisirs de la camaraderie. Ils s'en vont chacun de son côté. Lui s'est épris de la rame et va chaque jour canoter sur le lac du Bourget. Elle disparaît sans avertir personne. Sa famille n'a jamais osé contrarier son indépendance. Alice, qui est son amie, mais non sa confidente, suppose qu'elle fréquente le camp d'aviation de Challes et s'initie au nouveau

sport. Ce n'est qu'une supposition, très vraisemblable. Le soir, on se retrouve au Casino ou à la villa des Fleurs. La danse les pourrait réunir. Marise n'aime plus danser. C'est là un plaisir de petite fille, indigne d'elle.

— Viendrez-vous à la fête d'aviation demain? lui a demandé Marcel.

— Peut-être, mais pas au commencement. Je vous rejoindrai.

— Faut-il vous garder une place?

— Si vous voulez.

C'est une fête donnée par la ville d'Aix en l'honneur de l'aviation. Bozon-Verduraz, qui appartient à l'escadrille des Cigognes et qui fut le compagnon de Guynemer quand Guynemer disparut pour jamais, a promis de venir. Il vient, en effet, reconnu par quelques-uns des spectateurs et acclamé. Toute la population — autochtones et étrangers — s'est précipitée sur la plage du Bourget aménagée en gradins.

Le lac du Bourget, le lac de Lamartine et d'Elvire, le lac solitaire aux rochers muets, est devenu un décor d'aviation. Et quel décor, depuis les terrasses du Grand-Port : l'eau bleue, puis les coteaux de velours vert de Saint-Innocent et, au fond, les montagnes de la Chambotte. Sur cette eau bleue, les hydravions jouent comme des cygnes ; quand ils se posent, ou quand ils s'envolent, ils la font jaillir en gerbes d'étincelles argentées. Car le soleil, presque au zénith, a des éclats d'ar-

gent. L'horizon reluit comme une cuirasse polie.

Tout d'abord, un virtuose de l'air, Detroyat, dont les tours sont célèbres, amuse et effraie le public tour à tour. Il vole dans toutes les positions, monte tout droit comme une flèche ou tombe comme un caillou. Tout à coup il semble arriver en tempête sur les spectateurs, presque au ras des eaux, et déjà tous courbent la tête sous un vent d'épouvante, mais dans un bruit de tonnerre qui couvre les cris des femmes, l'avion a déjà passé, suivi de son ombre.

Cependant l'attraction de la journée n'est pas là. Cette attraction, c'est un lancé de femmes. Un lancé de femmes? Parfaitement. Du haut du ciel, elles sont jetées dans le lac par un aviateur barbare. Un parachute, il est vrai, s'ouvre aussitôt, qui leur permet une descente en apothéose. A peine ont-elles touché l'eau que des barques, luttant de vitesse, se précipitent à leur secours et les recueillent. Elles sont alors ramenées et promenées en costume de bain et peignoir devant la foule qui les acclame comme des héroïnes.

C'est un spectacle presque aussi féroce qu'une course de taureaux, et le public en est tout haletant. Du moins, au premier lancé. Et si le parachute ne s'ouvrait pas? Une angoisse, pendant la ou les secondes qu'il met à s'ouvrir, étreint à la gorge les spectateurs, suspend le mouvement des cœurs. On respire quand le parachute — enfin ! — s'est ouvert. Et puis l'on s'habitue. On s'habitue

même très vite. Un assistant érudit cite le vers de Victor Hugo :

*Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!*

Un autre rappelle que le physicien Charles, le mari d'Elvire, fut célèbre, non tant pour ses travaux scientifiques que pour être, le premier, monté en ballon de Paris à Chantilly. Aujourd'hui M. Charles aurait peut-être lancé du haut du ciel sa femme à Lamartine sur ce même lac du Bourget qui vit leurs amours.

« Une femme tombée du ciel, songe Marcel qui écoute ces propos, la voilà bien ! »

Il sourit, mais sans plaisir. Marise, malgré sa quasi-promesse, n'est pas venue. Où donc a-t-elle passé sa journée? Sa famille, qui est là, ne le sait pas. Et Alice l'ignore. Toute cette fête d'aviation a paru maussade au jeune homme. Et il estime de bien mauvais goût ce lancé de femmes. Encore une ! bon. La dernière, enfin ! Comme le parachute, tout de même, est lent à s'ouvrir ! Ce doit être terrible d'être ainsi jeté d'un avion. Ces malheureuses ont un courage incroyable. Elles acceptent de jouer ce rôle pour de l'argent. Elles préfèrent sans doute ce « travail » à un autre. Il y a donc des femmes sans nerfs et sans peur. Il y en a. Il y a Marise.

La femme a fini de flotter dans l'air. Elle nage maintenant. Les barques se hâtent vers elle à force de rames. Un canot à moteur les a devancées.

La voici à bord. Le public va la voir, crispée dans son peignoir blanc. Mais non, le canot à moteur s'éloigne, va accoster au Petit-Port. Celle-ci ne veut pas être vue. Elle se dérobe aux applaudissements.

« C'est une femme du monde, propose quelqu'un. Il paraît même qu'elle a distribué aux autres le prix de la chute. »

On rit. Marcel, pourtant, a recueilli le trait. Si c'était vrai? Si c'était Marise? Allons donc : elle est tranquillement à Challes. Tranquillement? Sans doute apprend-elle à piloter un avion, selon son désir.

Peu à peu la foule se désagrège, se dissipe, s'engouffre dans les cafés ou dans les autocars, cherche des voitures ou s'en va, plus vite, à pied, tandis que les hydravions se dispersent dans le ciel à tire-d'aile.

— Eh bien, Marcel, dit le professeur Desforges, ta camarade Marise n'est pas venue. Rentres-tu avec nous?

— Je vous rejoindrai.

Il va, dans le parc, découvrir son cabriolet et il se dirige tout droit vers l'hôtel où sont descendus les Chédal. A toute vitesse? la route est encombrée. Il doit prendre l'interminable file. Il arrête enfin son moteur devant l'escalier et s'informe :

— Mlle Chédal?

— Elle vient de rentrer.

Il court à l'appartement.

— Mademoiselle se couche, explique une femme de chambre.

— Elle est donc malade?

— Non, Monsieur, mais elle a eu froid.

— Froid?

— Oui, dans l'air et dans l'eau. Monsieur ne sait pas?

— Si.

Ah ! c'était donc elle, la dernière lancée? Doit-il s'en aller? Il hésite, puis il prie :

— J'attendrai. Demandez-lui si elle peut tout à l'heure recevoir M. Marcel Desforges?

On revient après un instant. Oui, Mademoiselle le recevra, dans quelques minutes. Quelques minutes, comme c'est long, plus encore que l'ouverture d'un parachute ! Enfin, on l'introduit :

— Marise ! murmure-t-il en entrant.

Elle est toute pâle dans son lit, sans fard, lasse, désarmée, peureuse. *Peureuse,* oui. Enfin !

— Comme j'ai eu peur ! ajoute-t-il.

— Pas tant que moi.

— Comme vous êtes méchante !

— Plaignez-vous. Ne vouliez-vous pas que votre femme vous tombât du ciel? Je ne recommencerai pas...

— Je vous garde, Marise...

Paris, 1925-1930.

# TABLE




PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1931. 40839.

# OUVRAGES DE HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

## SUR LA GUERRE

*Le Chevalier de l'air.* Vie héroïque de Guynemer.
*La Chanson de Vaux-Douaumont.* — I. Les Derniers Jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916). — II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).
Trois Tombes. — La Jeunesse nouvelle. — Le Plessis-de-Roye.
*Pour l'Alsace.* Vie et mort du général Serret.

(Librairie Plon)

La Bataille devant Souville. (La Renaissance du Livre, éditeur.)

## ROMANS ET NOUVELLES

Murder Party ou celle qui n'était pas invitée.
La Goutte d'eau.
Tuilette.
Valombré.
Sous les pins aroles.
Andromède et le monstre.
Le Calvaire de Cimiez.
Rap et Vaga.
Le Barrage.
Les Jeux dangereux.
Le Cœur et le Sang.
L'Amour et le Bonheur.
La Chartreuse du Reposoir.
La Vie est un sport
Yamilé sous les cèdres.
La Maison morte.
Ménages d'après-guerre.
Les Yeux qui s'ouvrent.
La Robe de laine.
La Neige sur les pas.
Le Pays natal.
La Fée de Port-Cros ou la Voie sans retour.
*La Nouvelle Croisade des enfants.
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.
*La Vie recommence :* La Résurrection de la chair.
*La Vie recommence :* La Chair et l'Esprit.
La Croisée des chemins.
L'Écran brisé.
*La Petite Mademoiselle.
La Maison.
Les Roquevillard.
Le Carnet d'un stagiaire.
L'Amour en fuite.
Le Lac noir.
Une honnête femme.
La Peur de vivre.
Jeanne Michelin.

(Librairie Plon.)

## ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

Vies intimes. — Barbey d'Aurevilly.
Saint François de Sales et notre cœur de chair.
La Jeunesse d'Octave Feuillet. — Jules Lemaître.
*Les Pierres du foyer. — Visages français.
La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911 1913. 1913-1919. 1919-1924).
Portraits de femmes et d'enfants. — Portraits d'hommes. 2 vol.
Amours du temps passé. — L'Écran brisé. (Pièce).
La Claire Italie. — Sur le Rhin.
Voyageurs d'Orient. 2 vol. — Dans la montagne des Druses.

(Librairie Plon.)

Ames modernes. (Perrin et Cie, éditeurs.)
La Glorieuse misère des prêtres. — Le Marchand de bonheur ou la Chasse aux misères. — L'Abbé Fouque. (Flammarion, éditeur.)
Châteaux en Suède. (Hachette, éditeur.)

---

PARIS (FRANCE). — TYP. PLON. 8, RUE GARANCIÈRE. — 1931. 40839.